

LAUREN KATE

A woman with long black hair, wearing a black strapless gown, is shown in profile, sitting on a rocky outcrop. She is looking towards the left. The background is a dramatic, stormy sky with dark, swirling clouds and a bright light source breaking through on the left. Two small birds are visible in flight against the sky. The overall mood is dark and atmospheric.

AMOURS DAMNÉES



bayard jeunesse

**AMOURS
DAMNÉES**

*Pour mes lecteurs,
qui m'ont témoigné tant d'amour,
sous tant de formes.*

*La vie si brève, l'art de l'apprentissage si
long, la tentative si difficile,
la conquête si âpre, la craintive joie, qui
toujours s'éclipse, si vite
-partout cela, j'entends l'amour, dont
l'opération miraculeuse
stupéfie tellement mon cœur que, lorsque j'y
songe,
je sais à peine si je veille ou si je dors.*



Geoffrey Chaucer, Le *parlement*
volatil

L'amour là où on s'y attend le moins

LA SAINT-VALENTIN
DE SHELBY ET MILES

I

SUR LA ROUTE



Shelby et Miles franchirent l'Annonciateur en riant. Au passage, des lambeaux d'ombre s'accrochèrent à la casquette du garçon et aux cheveux emmêlés de la fille.

Shelby se sentait aussi fatiguée que si elle avait eu plusieurs séances de vinyasa yoga à la suite, mais, au moins, elle était de retour sur la terre

ferme. Dans le temps présent. Enfin !

Il faisait froid, le ciel était d'un gris lumineux. Miles la protégeait de sa haute taille, faisant barrage au vent coupant qui soulevait par intermittence son T-shirt blanc, qu'il portait depuis le jour de Thanksgiving, quand ils avaient quitté le jardin de Luce.

Cela semblait tellement loin !

— Si, si, c'est vrai ! affirma Shelby. C'est peut-être dur à comprendre, mais la première chose qu'il me faut, c'est du baume à lèvres. (Elle passa l'index sur ses lèvres avec une grimace.) On dirait du papier de verre !

— Je rêve ! grommela Miles, en

observant la ligne tracée par son amie sur sa lèvre inférieure. C'est ça qui t'a manqué dans les Annonciateurs ? Ton baume à lèvres ?

— Ça, et mes podcasts, répondit Shelby, tout en piétinant un amas de feuilles mortes grisâtres. Et aussi mes salutations au soleil sur la plage...

Cela faisait trop longtemps qu'ils jouaient à saute-mouton, passant inlassablement d'un Annonciateur à l'autre ! De leur cellule à la Bastille où ils avaient rencontré un prisonnier – un véritable spectre –, qui avait refusé de leur dire son nom, ils étaient arrivés dans un champ de

bataille sanglant en Chine, où ils n'avaient reconnu personne ; et, plus récemment, à Jérusalem, où ils avaient fini par retrouver Daniel, toujours à la recherche de Luce. Mais celui-ci n'était pas tout à fait lui-même : il fusionnait – au sens littéral du terme – avec une fantomatique version antérieure de lui-même, et il ne parvenait pas à s'en libérer.

Shelby ne pouvait s'empêcher de repenser au duel entre Miles et Daniel à coups de flèche d'argent ; sans cesse, elle revoyait les deux corps de Daniel – celui de sa vie d'avant et celui du présent – séparés en deux après que Miles eut envoyé la flèche dans la poitrine de l'ange.

Il se passait des choses si étranges à l'intérieur des Annonciateurs... Shelby était contente d'en avoir fini avec eux. Maintenant, il ne leur restait plus qu'à éviter de se perdre dans ces bois, et à rejoindre leurs dortoirs. Elle se dirigea vers l'ouest, tout du moins l'espérait-elle, et entraîna Miles à travers cette partie sinistre de la forêt qu'elle ne connaissait pas.

— Shoreline doit être par là, déclara-t-elle.

Ce retour avait un goût doux-amer. Partis du jardin des parents de Luce, ils avaient pénétré ensemble dans l'Annonciateur pour accomplir une mission. S'ils s'y étaient risqués,

c'était parce que leur amie avait disparu. Comme l'avait dit Miles, mieux valait y réfléchir à deux fois avant de sauter dans un Annonciateur...

Ils s'étaient donc lancés à la poursuite de Luce pour la ramener chez elle, et aussi pour la protéger. Shelby et Miles se moquaient de l'enjeu qu'elle représentait pour les anges et les démons qui se battaient à cause d'elle. Luce était leur amie, c'est tout ce qui leur importait.

Mais ils avaient eu beau s'acharner, leurs recherches n'avaient rien donné. Shelby en était devenue enragée. Ils s'étaient arrêtés dans les endroits les plus bizarres, sans

entrevoir le moindre signe de la disparue.

Ils s'étaient chamaillés à plusieurs reprises, sans arriver à se mettre d'accord sur le lieu où il fallait chercher et le moyen d'y parvenir... or Shelby avait horreur de se disputer avec Miles. Monsieur était une vraie tête de mule. En réalité, ni l'un ni l'autre ne savait vraiment ce qu'ils faisaient.

Puis, à Jérusalem, les choses s'étaient améliorées : pour une fois, Shelby, Miles et Daniel s'étaient bien entendus tous les trois. A présent, Shelby et Miles pouvaient enfin rentrer chez eux, avec la bénédiction – peut-être était-ce un ordre – de

Daniel. D'un côté, la jeune fille s'inquiétait à l'idée d'abandonner Luce, mais, de l'autre, faisant confiance à Daniel, elle était pressée de retrouver sa place, c'est-à-dire sa propre époque.

Leur périple semblait avoir duré une éternité, mais qui savait comment fonctionnait le temps à l'intérieur des Annonceurs ? Shelby se demandait avec un peu d'inquiétude si leur absence avait été de quelques secondes ou de plusieurs années. Elle était incapable de le dire.

— Dès qu'on arrive à Shoreline, annonça Miles, je fonce prendre une bonne douche chaude.

— Et moi donc ! répondit Shelby tout en essayant de décrocher un lambeau d'Annonciateur pris dans sa queue-de-cheval. Vivement que je me débarrasse de ce sale machin collé dans mes cheveux.

Miles se pencha en baissant la voix, alors qu'il n'y avait personne pour les entendre, et dit :

— C'est quand même bizarre que l'Annonciateur nous ait déposés aussi loin de Shoreline...

Il marqua une pause, puis déclara :

— Tu sais quoi ? Ce soir, on pourrait faire une descente au réfectoire et piquer de quoi manger, comme ces sablés qui s'émiettent tout de suite...

— Les trucs au beurre ?

Shelby écarquilla les yeux avec gourmandise. Encore une idée géniale de Miles. Décidément, ce garçon était très utile ! Une perle !

— Tu ne peux pas savoir comme Shoreline me manquait.

C'est bon d'être...

Elle s'interrompt. Ils avaient franchi la lisière des arbres. Une prairie s'ouvrait devant eux. Bien sûr, c'était évident ! S'ils ne voyaient pas les bâtiments familiers de leur lycée, c'était parce qu'ils n'étaient tout simplement pas à Shoreline. Ils avaient atterri... ailleurs.

Elle s'arrêta et regarda les collines environnantes toutes blanches. Il y

avait de la neige sur les branches des arbres, et Shelby comprit tout à coup que quelque chose clochait. Ces arbres n'étaient pas des séquoias de Californie. Et la route de terre, devant eux, n'était pas la Pacific Coast Highway, l'autoroute qui longeait la côte du Pacifique. Elle serpentait à travers les collines sur plusieurs kilomètres, descendant vers une drôle de ville qui semblait très ancienne, protégée par un mur épais en pierre noire.

La scène rappela à Shelby l'une de ces vieilles tapisseries délavées qu'elle avait vues au musée Getty, où on voyait des licornes folâtrer devant des villes médiévales.

— Mais on n'est pas du tout arrivés ! s'écria-t-elle, d'une voix qui hésitait entre la plainte et le sanglot.

Où donc pouvaient-ils être ?

Elle s'arrêta à quelques pas de la route caillouteuse pour scruter le paysage bourbeux et désolé. Pas un chat à l'horizon.

Miles se gratta la tête d'un air contrarié :

— On dirait bien que non...

— Tu as vu cette espèce de piste, là ? Tu appelles ça une route ? Et ce machin, là, c'est une vraie forteresse !

(Elle poussa un petit cri.) Et ces petits points qui bougent, ça ne serait pas des chevaliers ? Ou on est

dans une espèce de parc à thème, ou on est bel et bien coincés en plein Moyen Âge !

Soudain, une pensée affreuse lui traversa l'esprit :

— Oh, mon Dieu ! J'espère qu'on ne va pas attraper la peste ! Dis, tu as ouvert quel Annonciateur à Jérusalem ?

— Je ne sais plus, j'ai juste...

— On ne va jamais pouvoir rentrer ! gémit-elle.

— Mais si, Shel... J'ai lu quelque chose là-dessus... il me semble. On a reculé dans le temps par étapes, en passant par les Annonciateurs d'autres anges. Donc, pour rentrer, il faut peut-être qu'on procède de la

même façon.

— Bon, alors, qu'est-ce que tu attends ? Tu n'as qu'à en ouvrir un autre !

— Ce n'est pas aussi simple, répondit Miles en descendant sa casquette de base-ball encore plus bas sur son front, ce qui lui cacha presque entièrement le visage. Il faudrait qu'on mette la main sur un ange, et ensuite qu'on emprunte une nouvelle ombre...

— Tu dis ça comme s'il s'agissait d'emprunter un sac de couchage pour aller camper.

— Je pense que, si on trouve une ombre qui s'étend à travers le siècle où on se trouve vraiment, on arrivera

peut-être à rentrer chez nous.

— Et, à ton avis, on s’y prend comment ? Miles eut un geste d’impuissance :

— Je croyais l’avoir fait quand on était à Jérusalem avec Daniel...

— J’ai peur ! dit Shelby en serrant les bras sur sa poitrine. Allez, bouge-toi, fais quelque chose !

— Si tu crois que c’est facile... surtout si tu me cries dessus !

Soudain, Shelby tendit l’oreille. Qu’est-ce que c’était que cette espèce de roulement, derrière eux ? Ça venait de la route.

— Miles !

— Quoi ?

Un chariot tiré par des chevaux se

dirigeait vers eux en grinçant. Le claquement des sabots devenait de plus en plus distinct. Dans quelques secondes, le chariot gravirait la colline et le conducteur les verrait.

— Vite, cachons-nous ! décida Shelby.

Bientôt, la silhouette d'un homme robuste tenant les rênes de deux chevaux à la robe marron et blanc grandit, sur la pente. Shelby attrapa son ami par le col et le poussa derrière le large tronc d'un chêne, d'un geste si brusque que Miles laissa échapper sa casquette, qu'il était en train de triturer nerveusement.

Shelby suivit sa trajectoire des yeux. Le couvre-chef, qui faisait

partie de la garde-robe de Miles depuis des années, fendit l'air, pareil à un geai bleu, descendit en piqué vers le sol et atterrit dans une grosse flaque de boue, au beau milieu de la route.

— Ma casquette..., chuchota Miles.

Ils étaient serrés l'un contre l'autre, le dos plaqué contre l'écorce rugueuse du chêne. Shelby tourna la tête vers Miles et fut surprise à la vue de son visage dégagé.

Ses yeux semblaient soudain plus grands. Il avait les cheveux en bataille. Il était... beau. C'était comme si elle le voyait pour la première fois ! Il tira sur ses cheveux aplatis, un peu embarrassé. Shelby

se ressaisit :

— On la ramassera dès que le chariot sera passé. On va juste rester cachés jusqu'à ce que le bonhomme soit hors de vue.

Elle sentait le souffle chaud de Miles dans sa nuque et l'os de sa hanche pointer dans son flanc. Comment pouvait-il être aussi maigre, alors qu'il mangeait comme un ogre ? Il était mignon, mais il avait un peu la peau sur les os... C'était sûrement ce que dirait sa mère, si un jour elle devait faire sa connaissance.

Miles se tortilla pour essayer d'apercevoir sa casquette.

— Du calme, lui intima Shelby. Va

savoir si ce type n'est pas un barbare...

— Écoute ! Il chante ! la coupa Miles.

Shelby tordit le cou pour surveiller l'approche du chariot, faisant craquer une plaque de neige sous ses pieds. Le conducteur était un homme au visage rougeaud, au col de chemise crasseux, au pantalon informe, visiblement de fabrication maison, et il était sanglé dans une monumentale veste de fourrure qu'il portait serrée à la taille par une ceinture de cuir. Posé comme un petit pois ridicule au milieu de sa grosse tête chauve, un petit chapeau de feutre bleu couronnait son crâne.

L'air guilleret que braillait l'homme d'une voix rauque sonnait comme une chanson paillarde... et il y allait de bon cœur ! Les sabots des chevaux claquaient sur le sol, presque en rythme avec la voix éraillée et tonitruante du chanteur :

— «J'm'en va en ville m'trouver un béguin, une friponne avec des beaux tétins ! J'm'en va en ville m'trouver une fiancée, à la nuit tombée, serai son Valentin ! »

— Classe ! commenta Shelby en levant les yeux au ciel. Mais, au moins, elle reconnaissait l'accent du bonhomme.

C'était déjà un indice.

— J'ai l'impression qu'on est dans

la bonne vieille Angleterre, ajouta-t-elle.

— Et moi, que c'est la Saint-Valentin, renchérit Miles.

— Super ! On va se sentir particulièrement célibataires et pathétiques pendant vingt-quatre heures... façon médiévale.

Mais Miles ne l'écoutait plus, trop occupé à observer le chariot rustique qui se rapprochait.

Les chevaux étaient si maigres qu'on voyait pointer leurs côtes. L'homme était seul, juché sur un banc de bois vermoulu à l'avant du véhicule recouvert d'une grossière bâche blanche. On ne voyait pas son chargement, mais ce qu'il

transportait semblait lourd, car les chevaux étaient en sueur malgré le froid, et le plancher grinçait et tremblait à chaque tour de roue.

— On devrait le suivre, suggéra Miles.

— Pour quoi faire ? demanda Shelby, l'air mutin. Pour t'trouver une friponne avec de beaux tétins ?

— Non, c'est pour m'trouver quelqu'un que j'connais, comme ça, on pourra emprunter son Annonceur pour rentrer chez nous. Rappelle-toi ton baume à lèvres... (Il lui ouvrit les lèvres du bout du pouce, ce qui cloua momentanément le bec à Shelby.) En ville, on aura plus de chances de tomber sur un ange.

À chaque ornière, les roues de la charrette grinçaient et le conducteur valsait sur son siège. Bientôt, il fut assez près pour permettre à Shelby de remarquer sa barbe rugueuse, aussi épaisse et noire que sa veste en peau d'ours. Sa voix s'attarda sur la dernière syllabe de «Valentin », puis faiblit. Ensuite, il prit une longue inspiration avant de reprendre sa chanson. Mais les paroles restèrent coincées dans sa gorge.

— Par le diable, qu'est cela ? grogna-t-il.

De ses mains rougies et gercées par le froid, il tira sur les rênes d'un geste sec. Ses maigres haridelles hennirent et s'arrêtèrent pile devant

la casquette bleu vif de Miles.

— Non, non, non ! supplia Shelby à voix basse. Miles, de son côté, avait pâli.

L'homme sauta prestement de son perchoir et atterrit dans l'épaisse couche de boue. Il se dirigea droit sur la casquette, se baissa avec un nouveau grognement et la ramassa.

Shelby entendit Miles déglutir péniblement.

Après un rapide époussetage sur son pantalon crasseux, le couvre-chef eut l'air de plaire au bonhomme, qui réintégra sans mot dire sa place à l'avant du véhicule et fourra sa trouvaille sous la bâche.

Shelby baissa le nez sur son sweat-

shirt vert à capuche et essaya d'imaginer la réaction de cet homme du Moyen Age s'il la voyait jaillir de sa cachette en tenue futuriste et lui arracher sa prise.

Mais, à peine avait-elle eu le temps de réfléchir et de renoncer que, déjà, l'homme avait donné l'ordre aux chevaux de se remettre en route. Le chariot s'ébranla et les fausses notes de la chanson retentirent de plus belle. Et voilà ! Encore raté !

— Oh, Miles ! je suis désolée, souffla-t-elle.

— Maintenant, on n'a plus le choix, on est obligés de le suivre, dit Miles, dépité.

— Tu crois ? tenta Shelby. C'est

juste une casquette ! Puis elle regarda son compagnon. Elle ne s'était pas encore habituée à voir si bien son visage. Les joues qu'elle avait toujours trouvées enfantines lui parurent plus anguleuses, et ses prunelles mouchetées brillaient avec une Intensité nouvelle.

A son expression déconfite, elle comprit que, pour lui, ce n'était pas « juste une casquette ». Elle lui rappelait peut-être des souvenirs précieux, ou bien c'était un porte-bonheur...

Mais, comme elle avait envie que Miles retrouve le sourire, elle s'écria :
— OK, on va la récupérer !

A sa grande surprise, elle sentit la

main de Miles se glisser dans la sienne. C'était un geste ferme, assuré et un peu impulsif...

— Viens, on fonce ! dit-il en l'entraînant vers la route.

Elle résista un instant, mais, quand ses yeux s'accrochèrent par hasard à ceux de Miles, elle les trouva d'un bleu incroyable... Elle sentit alors monter en elle une vague d'euphorie.

Ils se mirent donc à courir sur la route parsemée de plaques de neige, bordée de champs en repos hivernal, couverts d'un drap blanc et lisse.

Le chariot se dirigeait vers la ville qu'ils avaient déjà aperçue de loin, ceinte d'une muraille, derrière laquelle se dressaient des flèches

noires. Percée d'une entrée étroite, elle était longée d'un fossé. Main dans la main, les deux amis couraient, les joues rosies par le froid, en riant pour une raison que Shelby n'aurait pu expliquer – en riant si fort qu'elle avait presque oublié pourquoi ils étaient là, et quel était leur plan. Mais, quand Miles lui cria : «Saute !», elle retrouva ses esprits et s'exécuta aussitôt.

L'espace d'un instant, elle eut l'impression de voler.

L'arrière du chariot était constitué d'un rondin noueux qui formait une sorte de marchepied. Par chance, ils atterrirent dessus.

Ils n'y restèrent pas longtemps. Le

chariot heurta une ornière et se mit à tanguer violemment. Le pied de Miles glissa, et Shelby lâcha la bâche à laquelle elle s'était agrippée. Ses doigts glissèrent, elle tenta de garder l'équilibre, mais elle tomba à la renverse, ainsi que Miles, et ils se retrouvèrent par terre, dans la boue.

Shelby grogna et tâta ses côtes douloureuses, puis se débarrassa de la terre qui maculait ses joues. Au loin, elle vit le chariot qui rapetissait peu à peu. C'était fichu pour la casquette de Miles.

— Ça va ? demanda-t-elle à son compagnon. Miles s'essuya la figure avec le bas de son T-shirt :

— Oui. Et toi ?

Elle répondit par un signe de tête affirmatif.

Puis il lui lança avec un sourire :
Dis, fais-moi la tête de Francesca si elle nous voyait ici !

Miles avait pris le parti d'en rire, mais Shelby savait bien qu'au fond il était contrarié. Elle entra pourtant dans son jeu, car elle adorait imiter leur professeur de Shoreline et son style grandiloquent.

Roulant sur le côté pour s'extraire de la flaque, elle s'appuya sur les coudes, bomba le torse et pinça le nez en le levant bien haut :

— Et je suppose que vous allez refuser de reconnaître que vous avez tenté de jeter l'opprobre sur

Shoreline, et Cela a dessein ? Je n'ooooose pas imaginer ce que notre équipe de direction distinguée en pensera. Et ai-je déjà mentionné que je me suis cassé un ongle sur le bord d'un Annonciateur en essayant de partir sur vos traces... ?

Miles prit le relais en même temps qu'il l'aidait à se relever :

— Allons, allons, Frankie ! fit-il en prenant une voix de basse pour faire sa meilleure imitation de Steven, l'époux de Francesca, un démon légèrement plus détendu qu'elle. Ne sois pas trop dure avec ces Nephilim. Ils ne seront de corvée de toilettes que pendant six mois, cela devrait suffire pour qu'ils en tirent la leçon.

Après tout, s'ils ont commis une erreur, c'est dans une louable intention.

Une louable intention. Retrouver Luce.

Shelby sentit monter en elle une pointe de tristesse. Ils formaient une équipe, tous les trois. Et les membres d'une équipe se tenaient les coudes.

— Non, nous ne l'avons pas laissée tomber, dit Miles doucement. Tu as entendu ce qu'a dit Daniel. Il est le seul à pouvoir la retrouver.

— Tu crois qu'il y est déjà arrivé ?

— Je l'espère. Il a dit que c'était son but. Mais...

— Mais quoi ?

Miles réfléchit un instant avant

d'ajouter :

— Luce était drôlement furieuse quand elle nous a quittés, dans le jardin...J'espère qu'elle pardonnera à Daniel, quand ils se reverront.

Shelby regarda Miles ; elle savait qu'à un moment donné, Luce avait beaucoup compté pour lui. Elle-même n'avait jamais éprouvé ce genre de sentiment pour personne. En fait, elle avait un flair infallible pour faire le mauvais choix quand il s'agissait de sortir avec quelqu'un. Phil ? Une vraie catastrophe ! Si elle n'avait pas craqué pour lui, les Bannis n'auraient pas pourchassé Luce et elle n'aurait pas été obligée de sauter dans l'Annonciateur. Et ils

ne seraient pas coincés ici, tous les deux.

Mais là n'était pas la question. Le plus étonnant était que Miles ne soit pas plus fâché que ça de voir sa Luce amoureuse de quelqu'un d'autre ! Eh oui, c'était tout Miles !

— Elle va lui pardonner, affirma-t-elle. Moi, si quelqu'un m'aimait assez pour plonger à travers les millénaires rien que pour me retrouver, je ferais un petit effort.

— Oh, c'est tout ce qu'il faudrait faire, tu es sûre ? la taquina Miles.

Elle lui donna aussi sec une petite tape dans le ventre avec le dos de la main, comme quand elle plaisantait avec sa mère. Elle en fut surprise

elle-même, car elle était plus réservée, d'ordinaire, avec ses amis.

— Écoute, dit Miles, interrompant ses pensées. Pour l'instant, le plus urgent est de rejoindre la ville, de trouver un ange qui pourra nous aider et de rentrer au bercail.

«Et de récupérer ta casquette au passage », ajouta mentalement Shelby.

Sur ce, ils s'élançèrent à la poursuite du chariot.

L'auberge se trouvait à environ deux kilomètres de la ville. La bâtisse en bois, qui arborait une enseigne se balançant au vent, était la seule construction à la ronde. De grosses barriques de bière étaient alignées

contre les murs.

Les deux amis avaient fini par perdre le chariot de vue, car Shelby avait eu un point de côté, ce qui l'avait forcée à ralentir. Par chance, ils finirent par le découvrir à l'arrêt devant la taverne.

— C'est lui, c'est le gars de tout à l'heure ! chuchota Shelby. Il a dû s'arrêter pour aller boire un coup. Vite, on récupère ta casquette et on file !

Miles opina du chef. Mais, au moment où ils s'approchaient de l'arrière du véhicule, Shelby aperçut l'homme en veste de fourrure sur le pas de la porte. Sa bonne humeur retomba d'un coup. Elle n'entendit

pas ce qu'il disait, mais il avait la casquette de Miles à la main et fier comme Artaban, la faisait admirer à l'aubergiste.

Miles surmonta sa déception, puis lança :

— Tu sais quoi ? Je vais m'en acheter une autre. Ce n'est pas ce qui manque en Californie.

— Humm... d'accord.

De frustration, Shelby tapa sur la bâche du chariot, si fort qu'un coin de la toile se souleva. Elle eut le temps de distinguer des caisses à l'intérieur avant qu'elle retombe.

— Humm..., répéta-t-elle en passant la tête sous la bâche. Ça sentait un peu mauvais, là-dessous,

et c'était bourré à craquer d'un véritable bric-à-brac. Il y avait des cages de bois contenant des poules endormies, de gros sacs de graines, un sac de jute rempli d'outils métalliques dépareillés, et des quantités de caisses en bois. Elle essaya de soulever le couvercle de l'une d'elles, mais en vain.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? s'enquit Miles. Shelby lui répondit avec un sourire en coin :

— J'ai une idée.

Elle attrapa dans le sac de jute un objet qui ressemblait à un petit pied-de-biche et s'en servit pour ouvrir le couvercle de la caisse la plus proche.

— Oh, le bol ! s'exclama-t-elle.

Tirant sur la poche de son sweat-shirt vert pour souligner ses paroles, elle expliqua :

— Si on se montre en ville avec ce genre de fringues, on risque d'avoir des ennuis, tu ne crois pas ?

Sur ce, elle se mit à farfouiller dans la caisse et y découvrit des vêtements aux couleurs passées, sans doute mis au rebut par la famille du conducteur. Elle en sortit quelques-uns, qu'elle jeta à Miles.

Le garçon se retrouva rapidement les bras chargés d'une longue robe de lin vert pâle à manches cloches, garnie sur le devant d'un long galon doré, puis d'une paire de bas jaune citron, et enfin d'un bonnet

ressemblant à une guimpe de nonne, en lin couleur taupe.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas mettre ? plaisanta-t-il. Shelby dut fouiller parmi une série de caisses pleines de chiffons, de clous tordus et de pierres lisses avant de trouver une tenue à peu près convenable pour son compagnon. Elle finit par lui dénicher une robe de laine bleue, raide et rugueuse, certes, mais qui lui tiendrait chaud et le protégerait du vent coupant qui soufflait. De plus, elle présentait l'avantage d'être assez longue pour recouvrir ses baskets. Cerise sur le gâteau, Shelby s'avisa tout à coup que la couleur se mariait parfaitement avec celle des

yeux de Miles.

La jeune fille enleva son sweat-shirt et le lança dans le chariot. Pressée de protéger ses bras nus couverts de chair de poule, elle se dépêcha de passer la robe verte, qui se gonflait au vent par-dessus son Jean et son débardeur.

Miles avait toujours l'air d'hésiter.

— Je ne suis pas très chaud pour piquer ces habits à ce type, chuchota-t-il. Il avait sûrement l'intention de les vendre en ville.

— C'est le karma, Miles. Il a volé ta casquette.

— Non, nuance, il a *trouvé* ma casquette. Il a peut-être une famille à nourrir !

Shelby émit un petit sifflement d'agacement.

— Oh, qu'il est mignon ce petit ! Je me demande ce que tu ferais si tu te retrouvais SDF. Tu ne passerais pas la première journée, sauf si j'étais là pour veiller sur toi. Bon, d'accord, on fait un compromis. On rembourse une partie de notre dette en laissant quelque chose. Tiens, voilà, mon sweat... (Elle l'enfouit dans la caisse.) Ça va peut-être lancer la mode. Peut-être que les sweats verts à capuche seront furieusement tendance la saison prochaine dans le coin.

Miles plaça la guimpe sur la tête de son amie, mais échoua à la faire

passer par-dessus sa queue-de-cheval. Il enleva donc l'élastique, et les cheveux blonds de Shelby tombèrent sur ses épaules. A présent, c'était au tour de Shelby d'être mal à l'aise. Ses cheveux étaient immondes. Elle ne les portait *jamais* dénoués.

Mais les yeux de Miles s'allumèrent à leur vue. Il plaça la coiffe sur sa tête.

— Gente dame, dit-il en lui tendant galamment la main, puisse avoir le plaisir de vous accompagner en cette bonne ville ?

Shelby se dit que si Luce avait été avec eux, comme à l'époque où les choses étaient un peu moins

compliquées, où ils formaient simplement un trio de bons amis, elle aurait répliqué par une plaisanterie. Luce aurait pris sa voix douce et modeste de damoiselle en détresse en appelant Miles «mon preux chevalier en armure étincelante », ou une autre bêtise du même genre, ce à quoi Shelby aurait ajouté une remarque sarcastique, et ils auraient éclaté de rire ensemble. Et elle n'aurait pas ressenti cette tension dans les épaules, cette oppression, toutes ces sensations bizarres. Tout aurait été *normal*. Ils auraient été au complet.

Mais ils n'étaient que tous les deux. Shelby et Miles.

Seuls. Ensemble.

Ils se retournèrent et examinèrent les murs de pierre noire qui entouraient la ville, bâtie autour d'un haut donjon central. Des drapeaux d'un jaune orangé flottaient au vent, accrochés sur la grande tour de pierre par des hampes de fer. L'air sentait le charbon et le foin moisi. Par-delà les murs, on jouait de la musique... de la flûte, peut-être, et du tambourin. Et quelque part, là-bas, se trouvait peut-être un ange dont l'Annonciateur pourrait les ramener dans le temps présent, là où était leur place.

Miles avait gardé sa main tendue, et il regardait Shelby de ses yeux

incroyablement bleus.

L'adolescente prit une bonne inspiration et glissa sa paume dans la sienne. Il lui répondit par une légère pression et, ensemble, ils partirent affronter la ville.

I I

UN VÉRITABLE BAZAR



La paisible campagne n'était plus qu'un souvenir. Aux portes de la ville régnait une activité bouillonnante : des tentes de fortune, installées de part et d'autre de la route menant à la haute muraille, occupaient une vaste étendue de terre d'un brun grisâtre. La foule qui se pressait là dans une joyeuse bousculade rappela à Shelby l'atmosphère du festival de

musique Bonnaroo, dont elle avait vu des photos sur Internet. Elle examina les vêtements que portaient les gens et fut rassurée : apparemment, la guimpe était tendance. Miles et elle ne détonnaient pas trop dans le décor.

Ils se joignirent aux badauds et se laissèrent emporter par le mouvement jusqu'au marché de la place centrale. Plus loin, de l'autre côté de la ville, s'élevaient les tourelles d'un grand château construit non loin de la muraille. Le monument principal de la place était une église modeste, mais belle, de style gothique primitif, reconnaissable à ses hautes flèches.

Un dédale de ruelles et de venelles partait de la place du marché, bourdonnante, grouillante de monde et malodorante... C'était exactement le genre d'endroit où on trouvait de tout et où on rencontrait tout le monde.

« Par ici, du beau lin ! Deux rouleaux pour dix pence ! »

« Voyez, voyez mes chandeliers ! Une qualité unique ! »

« Qui veut de la bière ! De la bonne bière fraîche ! »

Les deux amis firent un bond de côté pour éviter un moine trapu qui poussait une charrette chargée de cruches de bière. Il jouait des coudes pour se frayer un chemin au milieu

de la cohue, et ils suivirent des yeux son large dos recouvert de bure grise. Shelby voulut se faufiler sur ses pas, mais, déjà, la masse bruyante des passants se refermait derrière lui.

Il était pratiquement impossible de faire un pas sans se cogner dans quelqu'un.

Il y avait tant de gens – qui marchandaient, bavardaient ou grondaient leurs enfants turbulents – que les deux étrangers passaient tout à fait inaperçus.

— Tu crois vraiment qu'on va arriver à retrouver quelqu'un qu'on connaît au milieu de ce bazar ? s'inquiéta Shelby, en serrant la main

de Miles quand on lui marcha sur le pied pour la dixième fois.

Miles lendit le cou pour scruter les environs :

— Je ne sais pas...

Comme il était grand, il était à peu près à l'aise dans cette foule, et il pouvait respirer, lui, au moins ! Il avait la vue dégagée, alors qu'elle sentait venir une attaque de claustrophobie. Déjà, une rougeur révélatrice commençait à envahir ses joues.

Paniquée, elle se mit à tirer frénétiquement sur le col montant de sa robe, faisant sauter quelques points de couture, et gémit :

— Comment font les gens pour

respirer avec ce truc qui leur serre le cou ?

— Inspire par le nez et expire par la bouche, lui conseilla Miles en accompagnant ses paroles d'une démonstration.

Mais, très vite, la puanteur lui fit froncer le nez.

— Euh... Tiens, regarde, reprit-il, il y a un puits là-bas. Tu veux boire un peu d'eau ?

— On va sûrement attraper le choléra, marmonna Shelby, en se laissant entraîner à sa suite.

Ils plongèrent sous une corde à linge qui s'affaissait sous le poids des vêtements humides, enjambèrent une petite escouade de poulets

caquetants et contournèrent deux jeunes colporteurs, aussi roux l'un que l'autre, qui avaient des poires à vendre, avant de parvenir au puits. C'était une installation rudimentaire : un cercle de pierres bâti autour d'un trou, avec un trépied de bois placé par-dessus, et un seau moussu qui se balançait au-dessus, accroché à une poulie primitive.

Enfin, au bout de quelques secondes, Shelby recommença à respirer normalement.

— Les gens boivent à ce truc-là ? demanda-t-elle d'un air dégoûté.

De cet endroit, ils découvrirent que, même s'il s'étendait sur presque toute la place, le marché n'était pas

la seule animation en ville. Plusieurs mannequins vêtus de costumes médiévaux en toile grossière avaient été installés sur le côté du puits ; déjeunes garçons s'entraînaient à manier des épées de bois contre ces adversaires factices ; des ménestrels se promenaient avec nonchalance en chantant des airs d'une beauté étrange ; le puits lui-même était une destination en soi.

Une manivelle de bois permettait de soulever le seau. Un garçon en chausses de daim y avait puisé une louche d'eau et la tendait à une fille aux yeux écartés, qui avait glissé une branche de houx derrière son oreille. Elle but avidement quelques gorgées

tout en couvant le garçon de regards énamourés, sans s'apercevoir que l'eau dégoulinait sur son menton et sur sa belle robe couleur crème.

Quand elle eut fini, le garçon passa la louche à Miles avec un clin d'œil. Shelby n'apprécia pas particulièrement ce qu'insinuait ce clin d'œil, mais elle avait trop soif pour faire un commentaire.

— Vous voici céans pour la foire de la Saint-Valentin ? demanda la fille à Shelby.

— Je... euh... nous...

— En effet, s'empressa d'intervenir Miles avec sa plus horrible imitation de l'accent «vieille Angleterre ». Quand les réjouissances

commenceront-elles ?

Il était ridicule. Shelby sentit le rire monter, mais elle le ravala bien vite, de peur de se trahir. Car on ne pouvait pas prévoir la réaction de ces primitifs si jamais ils les démasquaient ! Elle avait lu d'effrayantes histoires d'empalements, d'instruments de torture, de passages à la roue et au chevalet... Elle frissonna en y songeant, mais se reprit. « Positive, ma fille ! Pense au baume à lèvres. Au cacao bien chaud, aux salutations au soleil, aux séries télé... », se dit-elle pour se rassurer.

Oui, ils allaient bientôt retrouver tout ça. Il le fallait !

Le garçon passa tendrement son bras autour de la taille de la jeune fille avant de répondre à la question de Miles :

— Sous peu. Demain est le jour de la foire. La fille désigna du geste la place du marché :

— Mais voyez, les amoureux sont quasiment tous arrivés. N'oubliez point de déposer votre nom dans l'urne de Cupidon avant le coucher du soleil ! ajouta-t-elle à l'adresse de Shelby en lui touchant l'épaule d'un geste complice.

— Oh ! c'est juste. Vous... vous non plus, murmura Shelby aussi embarrassée que lorsque les gens lui souhaitaient bon voyage au comptoir

d'enregistrement de l'aéroport, quand elle prenait l'avion.

Elle se mordit l'intérieur de la joue tandis que les deux tourtereaux, toujours enlacés, s'éloignaient en leur faisant un signe d'adieu.

Miles l'attrapa par le bras :

— Alors, ce n'est pas génial, ça ? Une foire pour la Saint-Valentin !

Comment ? Et depuis quand un garçon, joueur de base-ball, capable d'engloutir neuf hot-dogs à la suite, s'excitait-il à la perspective d'une fête aussi ringarde que la Saint-Valentin ?

Elle s'apprêta à lui servir une remarque bien caustique quand elle vit que Miles avait l'air... oui, de se

réjouir. Gomme s'il avait vraiment envie d'y aller, et avec *e//e*} Sans savoir pourquoi, elle n'eut soudain plus envie de se moquer de lui.

— Oui, oui. C'est génial. (Elle haussa les épaules d'un geste négligent.) Ça sera peut-être marrant.

— Non ! fit Miles en secouant la tête. Je veux dire... c'est là et nulle part ailleurs qu'on tombera sur des anges déchus. Et qu'on trouvera quelqu'un pour nous aider à rentrer.

— Oh ! souffla Shelby. (Elle se racla la gorge.) Oui, bravo, tu as raison.

«Qu'est-ce que tu t'étais imaginé ?» se reprocha-t-elle.

— Ça ne va pas ? s'inquiéta Miles.

Puis il plongea la louche dans le puits et approcha l'eau fraîche de ses lèvres. Mais il s'arrêta dans son geste et essuya le bord du récipient avec sa manche, avant de le lui tendre à nouveau.

Shelby se sentit rougir sans raison. Elle ferma les yeux et but longuement tout en espérant ne pas attraper une maladie mortelle. Quand elle eut fini, elle répondit :

— Non, non, rien.

Miles but à son tour, les yeux rivés sur la foule au loin.

— Regarde, dit-il en reposant la louche à sa place.

Il montra du doigt un groupe de

trois filles serrées les unes contre les autres. Toutes les cinq secondes, elles se pliaient en deux, secouées par des accès de rire nerveux. L'objet de leur hilarité semblait être un grand pot d'étain à bord cannelé. Il paraissait vieux comme Hérode et il était aussi laid que les œuvres d'art hors de prix qu'avait Francesca dans son bureau de Shoreline.

— Ce doit être l'urne de Cupidon, supposa Miles.

— Oui, ça m'en a tout l'air, opina Shelby avec une moue moqueuse. L'urne de Cupidon... Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Tu ne crois pas que Cupidon aurait meilleur goût ?

— C'est une tradition qui remonte à la Rome antique, expliqua Miles, passant en mode professoral.

Par moments, Shelby avait l'impression de voyager avec une encyclopédie vivante.

— Avant que ce jour devienne celui de la Saint-Valentin, poursuivait-il avec fougue, on appelait ces fêtes les lupercales, qu'on prononce *loupercalesses...*

— Les loupées..., commença-t-elle, prête à faire un mauvais jeu de mots.

Mais alors elle vit l'expression de Miles... si sérieuse et sincère, qu'elle se ravisa.

S'apercevant qu'elle avait les yeux fixés sur son visage, il leva

instinctivement la main pour baisser sa casquette sur son front. Son tic. Mais ses mains rencontrèrent le vide.

Embarrassé, il voulut enfoncer les mains dans les poches de son jean, mais son pantalon était caché sous sa tunique bleue. Il dut donc se résoudre à croiser les bras sur sa poitrine.

— Elle te manque, ta casquette, hein ? demanda Shelby.

— Ce vieux machin ? répondit-il un peu trop vite, en haussant les épaules. Mais non ! Je n'y pense même plus.

Il détourna le regard et fit semblant de s'intéresser à la place du marché.

Shelby lui posa la main sur le bras et demanda doucement :

— Qu'est-ce que tu disais à propos des loupées... ?

— Tu veux vraiment le savoir ? demanda Miles en hésitant.

— Quoi ? Si le pape s'habille en Prada ?

Cette fois, elle parvint à lui arracher un sourire.

— Les Iupercales, poursuivit-il, c'était une fête païenne en l'honneur de la fertilité et de l'arrivée du printemps. Toutes les femmes en âge d'être choisies inscrivaient leur nom sur un morceau de parchemin et le jetaient dans l'urne, comme celle-ci. Quand les hommes célibataires

vidaient l'urne, celle dont ils sortaient le nom devenait leur dulcinée pour l'année.

— C'est de la barbarie ! s'écria Shelby.

Pas question qu'une urne quelconque lui dicte avec qui elle devait sortir ! Elle était tout à fait capable de commettre ses bêtises toute seule !

— Moi, je trouve que c'est mignon, comme tradition, risqua Miles en regardant ailleurs.

— Ah bon ? Peut-être... Mais ce truc de l'urne existait avant que la fête ait un rapport avec saint Valentin, non ?

— Oui, c'est vrai, confirma Miles.

L'Église s'en est mêlée par la suite, parce qu'elle voulait avoir le contrôle sur la fête païenne, et elle lui a donc donné un saint patron. Elle a fait la même chose avec toute une série de fêtes et de coutumes anciennes. C'était une façon de les garder sous sa coupe, et d'empêcher qu'elles soient une menace pour elle.

— C'est bien les hommes, tiens !

— En fait, de son vivant, le vrai Valentin avait la réputation de prendre la défense des amoureux. Les gens qui ne pouvaient pas se marier légalement, comme les soldats, par exemple, venaient le trouver de partout et il les mariait en secret.

Shelby dodelina du chef.

— Où est-ce que tu as appris tout ça ? l'interrogea-t-elle. Ou plutôt, pourquoi ?

Miles lui répondit en détournant la tête, et se contenta simplement de lâcher :

— Luce.

— Oh ! souffla Shelby, comme si elle avait reçu un coup de poing dans l'estomac. Tu as appris l'histoire de la Saint-Valentin pour impressionner Luce ? C'est vrai, il y a des filles qui aiment les intellos..., ajouta-t-elle un peu perfidement.

— Non, Shelby ! s'exclama Miles. (Il l'attrapa par les épaules et la fit pivoter pour lui montrer la plate-

forme où était posée l'urne.) C'est Luce ! Là-bas ! Regarde !

Luce portait une robe marron clair à jupe ample. Ses longs cheveux noirs étaient divisés en trois tresses épaisses, nouées ensemble par d'étroits rubans blancs. Sa peau semblait plus pâle que d'ordinaire, et ses pommettes étaient rosies par le froid. Elle fit le tour de l'urne à pas lents, pondérés, sans se mêler aux autres filles. Dans l'effervescence de la place, Luce paraissait l'unique personne seule. Plongée dans ses pensées, elle avait ce regard doux, vague, si caractéristique.

— Shelby ! Attends !

Déjà, l'adolescente s'était élancée

vers son amie. Elle était à mi-chemin lorsque Miles la rattrapa et lui enserra le poignet d'une main ferme pour la forcer à s'arrêter. Elle se retourna, prête à l'invectiver.

Mais dans les yeux de Miles brillait une lueur qu'elle ne sut interpréter.

— Tu sais que c'est la Lucinda du passé, dit-il. Cette fille n'est pas notre amie. Elle ne te reconnaîtra pas.

Shelby n'avait pas pensé à cela. Mais elle fit comme si. Elle se retourna et observa attentivement Lucinda. Ses cheveux étaient sales – pas gras, mais plus que gras, vraiment sales – et ça, jamais Luce Price ne l'aurait supporté. La manière

dont elle était habillée paraissait étrange à Shelby, mais Lucinda semblait à l'aise dans ses vêtements. D'ailleurs, elle semblait à l'aise de façon générale, ce qui ne correspondait pas vraiment à Luce Price. Chez celle-ci, c'était chronique, et en même temps ça faisait partie de son charme : elle ne paraissait jamais vraiment à sa place. C'était l'une des choses que Shelby aimait en Luce. Mais cette fille... elle avait l'air tranquille, même dans l'infinie tristesse qui transparaissait dans chacun de ses mouvements. Comme si le cafard qui émanait d'elle était une chose aussi naturelle que le lever du soleil chaque matin. N'avait-

elle donc aucun ami pour la réconforter ?

Shelby saisit Miles par son poignet libre et se pencha vers lui :

— Miles, dit-elle, je sais. Nous sommes d'accord : c'est à Daniel de trouver notre Lucinda Price, mais cette fille est quand même la Lucinda à qui nous voulons du bien... ou une de ses versions antérieures. Et la moindre des choses que nous puissions faire pour elle, c'est lui remonter le moral. Tu as vu comme elle semble aller mal ?

Le garçon se mordit les lèvres.

— Mais... tout ce qu'on a appris sur les Annonceurs dit qu'il ne faut surtout pas faire de bêtises en...

Shelby l'entraînait déjà dans la direction de Lucinda.

— Hééé ! Saaalut ! lança-t-elle.

Sans le vouloir, elle avait pris un accent du sud des États-Unis. Elle se demanda quelle mouche l'avait piquée. Peut-être était-ce le fait d'avoir entendu la voix traînante de la mère de Luce, lors de la fête de Thanksgiving en Géorgie... Une fois de plus, elle frémit à l'idée du sort que ces Anglais du Moyen Âge risquaient de lui faire subir s'ils l'avaient entendue parler de cette étrange façon.

A quelques pas derrière elle, Miles secoua la tête, l'air horrifié.

«Je ne l'ai pas fait exprès ! » lui

dit-elle avec les yeux.

Mais Lucinda n'avait rien remarqué – preuve qu'elle était vraiment plongée dans une tristesse immense. Shelby dut aller se planter devant elle et agiter la main sous son nez.

— Oh ! fit Lucinda en battant des cils sans manifester le moindre signe de reconnaissance, bien le bonjour.

Shelby n'aurait pas dû être vexée, mais elle le fut quand même.

— N... ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés ? balbutia-t-elle. Il me semble que mon cousin de... euh... de Windsor connaît un oncle du côté de la famille de votre père... ou peut-être que c'est de l'autre côté.

— Faites excuse, mais je ne le crois

pas... cependant...

— Vous êtes Lucinda, n'est-ce pas ?

La jeune fille sursauta, et l'espace d'un instant une étincelle familière luisit dans ses yeux :

— Oui.

Shelby se présenta, la main sur le cœur :

— Je suis Shelby. Et voici Miles.

— Des noms singuliers. Sans doute êtes-vous des voyageurs venus du nord ?

— Assurément. Nous venons de très, très loin au nord. Aussi, nous n'avons jamais été à votre... votre foire du bon saint Valentin avant ce jour. Allez-vous déposer votre nom dans l'urne ?

— Moi ? (Lucinda déglutit et porta la main à sa gorge.) L'idée qu'un coup du hasard puisse décider de la destinée de mon cœur ne me sourit point.

— Ce sont là les paroles d'une fille qui s'est dégoté un solide peut ami ! rétorqua Shelby en lui donnant un coup de coude, oubliant qu'elles ne se connaissaient pas, que ses mots pouvaient paraître grossiers, et que sa manière de plaisanter avait de quoi heurter la sensibilité de la Lucinda du Moyen Âge. C'est-à-dire... éprouvez-vous un tendre penchant pour quelque jouvenceau, gente damoiselle ?

— J'avais un bien-aimé, répondit

Lucinda tristement.

— *J'avais ?* répéta Shelby. Vous voulez dire : *j'ai* un bien-aimé.

— J'avais. Mais il est parti.

— Comment ? Daniel vous a quittée ? s'écria Miles, avant de rougir de sa bévue. Euh... quel était son nom ?

Mais Lucinda ne semblait pas avoir entendu.

— Nous nous sommes rencontrés dans la roseraie du château de son seigneur. Je dois avouer que je m'y étais introduite sans en avoir le droit, mais j'avais vu tant de belles dames entrer et sortir... La porte était ouverte, et les fleurs m'attiraient tellement, tellement... (Elle joignit

les mains sur son cœur et poussa un profond soupir.) Ce jour-là, il s'est mépris, il m'a confondue avec une fille de haute naissance. J'avais revêtu ma plus belle cotte, mes cheveux étaient Cessés avec des fleurs d'aubépine, comme le font certaines dames. J'étais bien mise, mais je crains de l'avoir dupé.

— Oh, Lucinda, s'écria Shelby, je suis sûre que vous êtes une dame à ses yeux !

— Daniel est un chevalier. Il doit épouser une dame de son rang. Dans ma famille, nous sommes gens du commun. Mon père est un homme libre, mais il cultive la terre, ainsi que le faisait son père. (Elle cligna des

yeux, et une larme roula le long de sa joue.) Je n'ai même jamais dit mon nom à mon bien-aimé.

— S'il vous aime – et je suis sûr qu'il vous aime –, il connaît assurément votre véritable nom, affirma Miles.

Lucinda frissonna. Puis elle prit une inspiration et expliqua :

— La semaine passée, car cela fait partie de ses devoirs de chevalier, il... il est apparu sur le seuil de la maison de mon père, venu recueillir des œufs pour le festin que donnera le seigneur en l'honneur de la Saint-Valentin. C'était l'anniversaire de mon baptême. Nous étions en train de le fêter. Quand j'ai vu le visage de

celui que j'aime me découvrant dans ce pauvre logis... J'ai essayé de l'empêcher de partir, mais il a pris congé sans mot dire. Je l'ai attendu dans tous nos endroits secrets – le chêne creux de la forêt, la lisière nord de la roseraie à la tombée du jour –, mais je ne l'ai point revu depuis.

Shelby et Miles échangèrent un regard. Certes, Daniel se moquait bien du milieu social de la famille de Lucinda. C'était l'anniversaire – le fait que la malédiction approchait – qui l'avait effrayé. Désormais, Shelby connaissait la manière dont Daniel s'éloignait de Luce quand il savait que sa mort n'était pas loin. Il lui

brisait le cœur pour lui sauver la vie. Sans doute était-il en train d'errer comme une âme en peine dans les environs, désespéré comme elle.

C'était inéluctable. Cette fille qui se tenait devant eux était destinée à mourir, peut-être une centaine de fois, avant d'atteindre l'époque à laquelle ils avaient fait sa connaissance... L'époque où Luce s'était vu offrir sa première chance de rompre la malédiction.

Et il était injuste pour elle d'avoir à mourir encore et encore, d'avoir à subir de telles souffrances aussi souvent ! Plus que quiconque, Lucinda méritait d'être heureuse.

Shelby décida de faire quelque

chose pour Lucinda.

Elle échangea un nouveau regard avec Miles. Celui-ci leva un sourcil, comme pour dire : « Tu penses la même chose que moi ? » Shelby acquiesça d'un signe de tête.

— Ce n'est qu'un affreux malentendu, déclara-t-elle. Nous connaissons Daniel.

— Vraiment ? interrogea Lucinda, surprise.

— Voici mon conseil : rendez-vous à la foire, demain. Je suis sûre que Daniel y sera aussi, alors vous pourrez...

Les lèvres de Lucinda tremblèrent, et la jeune fille se mit à pleurer en enfouissant son visage dans l'épaule

de Shelby :

— Je ne pourrais supporter de le voir retirer de l'urne le nom d'une autre.

— Lucinda, intervint Miles, d'une voix si chaude que les larmes de la jeune fille cessèrent de couler.

Elle le fixa soudain avec, dans les yeux, l'expression d'intimité qui se lisait parfois dans ceux de Luce.

Cela rendit Shelby étrangement jalouse et elle tourna la tête.

— Vous pensez que Daniel vous aime sincèrement ? reprit Miles.

Lucinda opina.

— Mais, tout au fond de votre cœur, poursuivit-il, croyez-vous vraiment que le lien qui vous unit à

Daniel puisse être coupé à cause de la position de votre famille ? Croyez-vous vraiment que ce lien soit aussi ténu ?

— II... il n'a pas le choix. C'est écrit dans le code des Templiers. Il doit épouser une...

— Luce ! s'exclama Shelby. Tu ne sais donc pas que votre amour est plus fort qu'une espèce de code à la noix ?

Lucinda haussa les sourcils.

— Pardon ? demanda-t-elle, interdite.

Miles décocha un regard d'avertissement à son amie, qui s'empressa de rectifier :

— Je vous prie de m'excuser...

Euh... je voulais dire que l'amour véritable est plus profond et plus fort que les règles qu'impose la société. Si vous aimez Daniel, il faut lui avouer ce que vous ressentez.

— Je ressens une chose étrange, répondit Lucinda.

La jeune fille avait rougi. Elle porta la main à sa poitrine et baissa les paupières. Shelby crut qu'elle allait se consumer sur place, sous leurs yeux. Affolée, elle recula d'un pas.

Mais ce n'était pas ainsi que cela se passait... La malédiction de Luce n'opérait que lorsqu'elle et Daniel étaient ensemble... c'était comme si la présence de Daniel éveillait en elle quelque chose de particulier...

— Je veux croire que vous dites vrai, reprit Lucinda. En effet, je sens à présent que notre amour est très fort.

— Assez fort pour que, si nous vous amenions Daniel à la foire, demain, vous alliez le retrouver ? demanda Shelby.

Lucinda ouvrit grands les yeux. Ils étaient pleins de vie, et ils brillaient d'une belle couleur noisette.

— Oui, j'irais le retrouver. J'irais n'importe où dans le monde pour être auprès de lui.

I I I

PAROLE DE CHEVALIER



— On est trop forts ! s'écria Shelby, enchantée. Lucinda partie, ils étaient à nouveau seuls auprès du puits. Les rayons du soleil avaient pâli à l'ouest. Les gens rentraient chez eux, leur chariot rempli de provisions pour le repas du soir. Shelby n'avait rien mangé depuis longtemps, mais elle était trop grisée par l'excitation pour sentir l'odeur des poulets qui rôtissaient et des choux et des pois

qui cuisaient dans l'eau.

— On était exactement sur la même longueur d'ondes, toi et moi ! poursuivit-elle. Il suffisait que je pense à une chose pour que tu la dises tout haut ! Comme si on chantait en duo !

— Je sais.

Miles plongea la louche dans le seau et aspira lentement une grande gorgée d'eau. Ses taches de rousseur avaient reparu à la lumière du soleil. Il était tellement différent depuis qu'il n'avait plus sa casquette que Shelby ne s'était pas encore tout à fait habituée à son visage.

— Tu avais raison, reprit-il. Ça m'a fait du bien de voir que Luce allait

mieux. Même si ce n'est pas notre Luce.

Il tourna brusquement la tête vers la gauche, comme s'il avait entendu un drôle de bruit, et se raidit.

— Qu'est-ce que tu as ? s'enquit Shelby.

Mais il relâcha les épaules, et les descendit même un peu plus bas que d'habitude ; trop pour que ce soit un signe de décontraction.

— Rien, répondit-il. J'ai cru voir un Annonciateur, mais j'ai dû me tromper.

Shelby n'avait pas envie de penser aux Annonciateurs pour le moment. Elle était trop excitée.

— Tu sais ce qui serait bien ?

demanda-t-elle en s'asseyant au bord du puits. On pourrait aller acheter quelque chose, un petit truc en dentelle pour Luce, en lui faisant croire que c'est de la part de Daniel... Je pourrais écrire un joli poème, du genre : «Rouges sont les roses », ou quelque chose comme ça... Hé, dis donc, ça serait peut-être nouveau pour ces ploucs moyenâgeux ! Et on pourrait...

— Shelby, l'interrompit Miles, il faudrait peut-être penser à rentrer, non ? Notre place n'est pas ici, tu t'en souviens ? On a déjà aidé Lucinda, on l'a regonflée et on l'a décidée à aller à la foire de la Saint-Valentin. Mais on ne peut pas empêcher la

malédiction de s'accomplir.
Dépêchons-nous de trouver un
Annonciateur.

— Écoute, tu sais bien que, partout où se trouve Luce, il y a des chances pour que les Annonciateurs y soient aussi, répondit vivement Shelby. Il suffirait qu'on mette la main sur Daniel, et comme ça on ferait d'une pierre deux coups. Lui, il irait à la fête, et nous, on rentrerait à Shoreline.

— Je ne sais pas si ce sera aussi facile que ça de décider Daniel.

— Alors on ne pourra pas rentrer ! Pas avant d'avoir tenu notre promesse à Luce ! Je n'ai pas envie d'être celle qui la laissera tomber une

fois de plus ! Elle mérite mieux !

Shelby sentit soudain le découragement l'envahir. Miles poussa un profond soupir et se mit à tourner lentement autour du puits en fronçant les sourcils. Puis il déclara :

— Tu as raison. On n'est plus à une journée près.

— C'est vrai ? s'écria Shelby.

— Mais comment faire pour retrouver Daniel ? Lucinda a parlé d'un château. Il faudrait savoir où il est...

— Moi, je connais Daniel. Il doit être en train de traîner dans les environs comme une âme en peine. Et dans les environs, ça peut être n'importe où.

Elle entendit soudain résonner les sabots d'un cheval. Elle tourna la tête dans la direction du bruit. Sur le large passage qui traversait la place du marché, elle entrevit un majestueux cheval dont la robe blanche se détachait sur les étales recouverts pour la nuit. Son cavalier était assis sur une selle de cuir noir doublée d'hermine. Quand ils eurent dépassé le dernier éventaire et qu'elle les vit nettement, Shelby en resta bouche bée de surprise.

L'homme que Shelby, Miles et les bonnes gens de la ville observaient, les yeux remplis d'admiration respectueuse, était bel et bien un « preux chevalier en armure

étincelante ».

Large d'épaules, les traits dissimulés derrière sa visière, l'attitude altière, il traversa lentement la place. Ses pieds passés dans deux solides étriers étaient emprisonnés dans les plaques de son armure. Des jambières étincelantes recouvraient ses jambes, et une cotte de mailles ajustée épousait les contours de ses flancs musclés. Le sommet de son heaume était plat et muni de deux plaques inclinées qui se rejoignaient au-dessus de son nez. Sa visière était percée de minuscules trous de respiration et d'une fente au niveau des yeux. Il voyait les gens autour de lui, alors qu'eux ne

pouvaient lire son expression.

Dans un fourreau attaché sur son flanc gauche, il portait une épée, et, par-dessus son armure, une longue tunique blanche barrée d'une croix rouge.

— Et si on lui demandait, à lui ? suggéra Shelby.

— Sérieux ? lança Miles.

Shelby hésita. Evidemment, elle n'était pas rassurée à l'idée d'aborder un vrai chevalier bien vivant. Mais comment faire autrement pour retrouver Daniel ?

— Tu as une meilleure idée ? riposta-t-elle. (Elle désigna la silhouette qui se rapprochait.) C'est un chevalier, comme Daniel. Il y a

des chances pour qu'ils se connaissent, d'accord ?

— OK, OK. Shel...

Miles inspira à fond, chose qu'il faisait quand il était nerveux ou quand il craignait de vexer son interlocutrice. Puis il se jeta à l'eau :

— Essaie de ne pas parler avec l'accent de Géorgie, d'accord ? Lucinda était peut-être trop plongée dans son chagrin d'amour pour s'en rendre compte, mais il faut qu'on fasse un peu plus attention à se fondre dans l'époque. Rappelle-toi ce que Roland a dit : il ne faut pas faire n'importe quoi avec le passé.

— Je me fonds, je me fonds !
promit Shelby.

Elle sauta à bas du puits, redressa les épaules pour se tenir bien droite comme, pensait-elle, une dame du temps jadis, fit un petit signe mal assuré à son ami, et s'avança vers le chevalier.

Elle n'avait pas fait deux pas que le chevalier tournait la tête vers elle, relevait sa visière et rétrécissait les yeux pour la foudroyer du regard... Le genre de regard que Shelby avait déjà récolté de sa part à plusieurs reprises.

Et Miles qui venait justement de parler de Roland Sparks !

Roland – car c'était lui – regarda alternativement les deux amis. D'évidence, il les reconnaissait, ce

qui voulait dire qu'il était le Roland de leur époque, leur Roland, celui qu'ils avaient vu pour la dernière fois dans le jardin de Lucinda Price. Ils avaient un sérieux problème.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

D'un bond, Miles rejoignit Shelby et passa un bras protecteur autour de ses épaules. Il était vraiment gentil de ne pas la laisser affronter l'orage toute seule !

— On cherche Daniel, répondit-il. Tu peux nous aider ? Tu sais où il est ?

— Vous aider, vous ? A retrouver Daniel ? souffla Roland, perplexe, en fronçant les sourcils. Tu ne veux pas

plutôt parler de Luce, la mortelle perdue dans ses Annonciateurs ? Oh là ! Vous avez les yeux plus gros que le ventre, mes pauvres enfants.

— D'accord, on n'a rien à faire ici, s'empressa d'assurer Shelby de son ton d'excuse le plus humble. On est arrivés ici par accident...

Elle leva la tête pour mieux voir Roland perché sur son incroyable monture. Elle ne savait pas que les chevaux pouvaient être aussi immenses. Puis elle reprit :

— On voudrait bien rentrer chez nous, mais il n'y a pas d'Annonciateur dans le coin...

— Tu m'étonnes ! maugréa Roland. Comme si je n'avais pas assez à

faire, il va falloir qu'en plus je fasse du baby-sitting. (Il leva une main gantée d'un geste négligent.) Je vais en convoquer un pour vous.

— Attends ! l'interrompit Miles en s'avançant vers lui. On a pensé, tant qu'on y était, qu'on pourrait peut-être... faire quelque chose de sympa pour Lucinda. Enfin... la Lucinda de cette époque. Rien qu'un petit truc... juste lui remonter un peu le moral. Daniel l'a abandonnée...

— Tu sais comment il est parfois..., intervint Shelby.

— Stop ! Vous avez vu Lucinda ? l'arrêta Roland.

— Oui. Elle avait le moral dans les chaussettes, dit Miles.

— Et demain c'est la Saint-Valentin, ajouta Shelby. L'étalon hennit, et son cavalier tira sur les rênes.

— Elle était fusionnée ? Shelby fronça le nez :

— Quoi ?

— Est-ce que sa version passée et sa version présente étaient réunies ?

— Tu veux dire comme...

Shelby pensait à l'aspect qu'avait Daniel à Jérusalem, perdu et désorienté.

Mais, avant de lui laisser le temps de répondre, Miles lui écrasa les orteils du bout de sa chaussure. Si Roland n'était pas content de les voir là, il ne serait pas ravi d'apprendre

qu'ils avaient sillonné le monde et les siècles à travers les Annonciateurs.

— Chhhh ! fit-il du coin des lèvres.

— Est-ce qu'elle vous a reconnus ?

insista Roland. Shelby soupira :

— Non.

— Non, renchérit Miles.

— Dans ce cas, c'est la Luce de l'époque présente et nous ne devons pas interférer.

Roland les dévisagea d'un air suspicieux, mais n'ajouta rien. L'une de ses longues dreadlocks se détacha de son élastique et lui barra le visage. Il s'empressa de la dissimuler sous son heaume. Puis il détourna les yeux et les posa sur la place, en s'attardant sur les chiens en train

d'attaquer un intestin de vache qui serpentait sur le sol, sur les enfants qui tapaient dans une balle de cuir grossier... Il était clair qu'il aurait préféré ne pas tomber sur les deux jeunes gens.

— S'il te plaît, Roland..., le supplia Shelby en tendant hardiment la main vers son gant en mailles de fer. («Son gantelet », se reprit-elle intérieurement.) Tu ne crois donc pas à l'amour ? Tu n'as donc pas de cœur ?

Ses mots restèrent suspendus dans l'air glacial, et elle regretta de ne pouvoir les reprendre. Elle était sûrement allée trop loin. Elle ne connaissait pas l'histoire de Roland. Il

s'était rangé du côté de Lucifer au moment de la chute des anges, mais il ne lui avait jamais paru vraiment mauvais. Seulement hermétique et indéchiffrable.

Shelby se prépara à recevoir un nouveau sermon sur les dangers des voyages en Annonciateur, ou peut-être Roland allait-il les menacer de les dénoncer à Francesca et Steven.

Elle fit la grimace et détourna le regard, quand elle entendit le léger claquement de la visière qui se refermait. Elle leva la tête et constata que le visage de Roland était de nouveau caché. Ses yeux noirs, derrière la fente, étaient impénétrables.

« Bravo, Shelby, bien joué ! » se maudit-elle.

La voix grave du chevalier gronda soudain. De surprise, Shelby fit un bond en arrière.

— Je vais retrouver Daniel. Je vais faire en sorte qu'il arrive à temps pour la foire de demain. Il me reste une dernière chose à régler. Ensuite, je reviendrai ici pour vous procurer un Annonciateur qui vous ramènera à Shoreline, là où vous devriez être en ce moment. Il n'y a pas de discussion. C'est à prendre ou à laisser.

Shelby en resta muette de stupéfaction. Il allait les aider !

— N-non, on ne discute pas !

balbutia Miles. Ce sera très bien, Roland. Merci.

Puis le heaume de Roland s'inclina légèrement, ce qui pouvait passer pour un signe de tête, mais il n'y eut pas un mot de plus.

Le cavalier tourna bride et se dirigea vers la sortie de la ville. Les marchands s'éparpillèrent au passage du cheval qui allait au trot. Puis il partit au galop, sa queue blanche flottant derrière lui comme un panache de fumée.

Shelby fut frappée par un détail étrange dans l'attitude de Roland : au lieu de se tenir fièrement juché sur son destrier, il chevauchait tête baissée, les épaules légèrement

affaissées. Comme si son humeur avait changé pour une raison inexplicable. Avait-elle dit une chose qu'il ne fallait pas ?

— Alors, ça, c'est fort ! fit Miles à côté d'elle.

Shelby se rapprocha de lui, leurs bras se touchèrent, et elle se sentit mieux.

Roland partait à la recherche de Daniel. Il allait les aider.

Elle se surprit à sourire, d'un sourire qui ne lui était pas habituel.

Quelque part sous toute cette armure, il y avait peut-être un cœur qui croyait au pouvoir du grand amour...

Et, malgré tout le cynisme qu'elle

affichait, Shelby était bien obligée de reconnaître qu'elle aussi croyait à l'amour. Fit, vu la façon dont Miles avait consolé Lucinda dans l'après-midi, il y croyait aussi... Ensemble, ils admirèrent la lumière du soleil couchant, et écoutèrent le *clac-clac* des sabots sur le pavé, jusqu'à ce que le bruit soit remplacé par le silence.

I V

COMME LES DOIGTS DE LA MAIN



Le ciel nocturne du Moyen Age était constellé d'étoiles. Comme il n'était pas pollué par les lumières des villes, il offrait un paysage incroyable de galaxies scintillantes, et il donnait envie à Shelby de rester allongée pendant des heures, les yeux grands ouverts, rien que pour l'admirer.

Juste après le crépuscule, la voûte céleste s'était entièrement peinte

d'étoiles.

— Là, c'est la Grande Ourse, non ?
demanda Miles en désignant un arc
qui brillait dans le ciel.

— Aucune idée, marmonna Shelby
en haussant les épaules.

Mais elle se pencha quand même
pour suivre des yeux la direction de
son doigt, et elle sentit l'odeur de sa
peau, une odeur familière, un peu
citronnée.

— Je ne savais pas que tu
t'intéressais à l'astronomie, fit-elle
remarquer.

— Non, pas vraiment. Mais, ce soir,
les étoiles ont quelque chose de
spécial... Ou alors c'est cette soirée
qui est spéciale... J'ai l'impression

que tout a un côté... pas comme d'habitude, tu vois ce que je veux dire ?

— Oui, je vois.

Shelby respira, perdue dans la contemplation des étoiles, auxquelles elle n'avait jamais prêté beaucoup d'attention. Bizarrement, elle se sentait en symbiose avec ce ciel. Et très proche de Miles aussi.

Puisqu'ils avaient décidé de passer la nuit sur place, Shelby-la-battante avait dégoté une couverture et de la ficelle puis, utilisant les connaissances qu'elle avait acquises durant ses camps d'été, elle avait confectionné une tente digne de ce nom. Comme tous les gens venus

pour la foire, ils avaient monté leur campement sur le terrain en pente qui s'étendait devant les murs de la ville. Miles avait même trouvé du bois pour faire du feu, mais ni l'un ni l'autre ne savait comment l'allumer sans allumette.

Shelby se dit que, finalement, c'était assez agréable comme endroit. Bien sûr, il y avait des hurlements sauvages bizarres dans les bois, mais parfois, à Shoreline, on entendait le même genre de cris perçants. Il suffisait de ne pas se quitter... et de se cacher derrière un gars du coin bien costaud si jamais un animal féroce devait pointer son museau.

Près de la route, un marché nocturne était en train de s'installer spécialement pour la fête. Ils décidèrent de se séparer après avoir installé leur tente, Miles pour aller au ravitaillement, et Shelby pour essayer de dénicher les cadeaux de la Saint-Valentin qu'elle remettrait le lendemain à Luce et Daniel. Ensuite, ils se retrouveraient au campement pour dîner sous les étoiles.

Avant le coucher du soleil, les vendeurs de la ville avaient déplacé les réjouissances à l'extérieur. Ce marché n'était pas comme celui de la journée, où on pouvait acheter de la marchandise ordinaire telle que des étoffes et des graines. Shelby

comprit qu'il n'avait lieu que pour l'occasion spéciale de la foire de la Saint-Valentin.

Le terre-plein était envahi de nouvelles tentes, dont la plupart faisaient office d'échoppes où on pouvait faire du troc. Shelby n'avait pas grand-chose à proposer, mais elle parvint à échanger son bandeau élastique rose vif contre un napperon de dentelle en forme de cœur qu'elle prévoyait d'offrir à Luce de la part de Daniel.

Elle put aussi troquer un bracelet de cheville en chanvre que Phil lui avait offert à Shoreline contre un fourreau de dague en cuir, qui plairait sûrement à Daniel. Ce n'était

pas facile de trouver un cadeau pour un garçon !

Son bandeau et son bracelet n'avaient aucune valeur pour elle, mais pour les marchands c'était des nouveautés extraordinaires. «Quelle est cette matière qu'on peut étirer pour lui donner sa forme et qui la conserve ? » lui demandèrent-ils en examinant le bandeau comme si c'était une pierre précieuse. Shelby se garda bien de rire : elle n'avait aucune envie de faire connaissance avec ces instruments de torture médiévaux qu'elle avait toujours présents à l'esprit.

Comme toujours après avoir fait du shopping, Shelby avait une faim de

loup. «Pourvu que Miles ait déniché quelque chose de bon à manger ! » se dit-elle.

Elle fendait la foule d'un pas pressé pour aller à sa rencontre lorsqu'elle sentit confusément qu'elle avait oublié quelque chose. Au même moment, une exclamation retentit :

— Oh, le joli bonnet que voilà !

Une femme blonde au visage barré d'un large sourire vint se planter devant elle, et caressa le voile de dentelle garnissant la guimpe que Shelby avait subtilisée dans le chariot le matin même.

— Vient-il de chez maître Tailor ? s'enquit-elle.

— Pardon ?

Shelby sentit une rougeur coupable monter jusqu'à la pointe de sa coiffe, objet du délit.

— Son étal est juste derrière, dit la femme en désignant une tente de solide toile blanche à environ trois mètres de là. Henry a trois sœurs, toutes trois ont des doigts de fée. Durant le plus gros de l'année, elles ne tirent l'aiguille que pour coudre les habits des personnages des Mystères, à l'église, mais elles se débrouillent aussi pour faire de menues choses spécialement pour la Foire. Leur travail me laisse toujours le bec béant.

La portière de la tente était ouverte, et là, sous un auvent, se

tenait l'homme du chariot, sur lequel ils avaient tenté de sauter comme sur un train de marchandises, le matin même. L'homme qui avait subtilisé la casquette de Miles...

Une petite foule rassemblée émettait des « ooh ! » et des « aah ! » émerveillés, sans doute devant quelque objet précieux.

Shelby se faufila parmi les badauds, et c'est là qu'elle reconnut l'objet qui suscitait l'admiration générale. Une casquette des Dodgers bleu vif.

— Admirez l'exquise teinte de cette visièrè en bougran ! clamait Henry Tailor, qui faisait l'article comme si cette casquette avait toujours fait

partie de sa collection, et comme s'il l'avait cousue lui-même. Avez-vous déjà vu semblables points ? Parfaitement réguliers, réguliers jusqu'à... l'invisible !

— Eh quoi, Henry, qu'advierait-il si une épée venait à fendre ce tissu ? lança un spectateur.

Dans la foule s'élevèrent des murmures signifiant qu'on commençait à douter de l'invincibilité de cette visière.

— Sots que vous êtes ! répliqua ce dernier. Ce couvre-chef n'est point une armure, c'est un objet admirable de beauté. Pourquoi un objet ne pourrait-il point servir au simple plaisir des yeux et du cœur ?

Les badauds répondirent par des huées, et Shelby, le cœur battant à tout rompre, sut alors ce qu'elle avait à faire.

— J'achète ce chapeau ! cria-t-elle soudain.

— Il n'est point à vendre ! répondit le tailleur.

— Certainement, il est à vendre ! protesta Shelby, refoulant les inquiétudes que lui causait son horrible imitation d'accent anglais, oubliant les spectateurs interloqués, et le reste, tout, sauf son envie d'obtenir la casquette.

Celle-ci comptait beaucoup pour Miles, et Miles comptait beaucoup pour elle.

— Tenez, proposa-t-elle, prenez mon bonnet en échange ! C'est... mon père qui me l'a acheté ce matin, et... hum... il ne me sied pas.

Henry la dévisagea, et Shelby eut un moment de panique. Il allait sûrement comprendre, reconnaître cette guimpe qu'elle lui avait volée... Mais non : il pencha la tête sans même s'apercevoir que cette coiffe lui avait appartenu, et dit :

— Vrai de vrai, ce bonnet fait ressortir vos oreilles. Quoi ? Elle n'avait pas de grandes oreilles ! Shelby fut sur le point de dire sa façon de penser à ce malotru, mais ce n'était pas le moment de perdre son objectif de vue.

— Allons ! Ce couvre-chef est vieux, le tissu est passé ! s'exclama-t-elle en pointant un doigt accusateur. Et quelle est la sorte de malignité que renferment ces lettres brodées sur le devant ?

— Sont-ce des lettres ? demanda quelqu'un dans la foule.

— Je ne sais pas comment on lit, avoua un autre. Visiblement, le tailleur ne savait pas lire, lui non plus.

— Que disent-elles ? s'enquit-il. Je croyais que ce n'était qu'un simple ornement.

Puis, se souvenant qu'il avait prétendu avoir cousu la casquette lui-même, il rectifia :

— Le dessin m'a été donné par un gentilhomme de passage.

— C'est la marque du Malin ! improvisa Shelby, d'une voix plus forte à mesure qu'elle prenait confiance en elle. Voyez ces fourches dressées, elles sont sa marque.

Un même son étouffé s'échappa de la poitrine des bonnes gens, qui se rapprochèrent encore, envoyant des effluves si nauséabonds que Shelby en eut la respiration coupée.

Henry écarta la casquette et la tint loin de lui :

— Si c'est ainsi, pourquoi le voulez-vous ?

— Pourquoi ? J'agis dans le but de le détruire au nom de tout ce qui est

sacré et bon dans le monde.

Un murmure d'approbation s'éleva de la foule.

— Je m'apprête à le brûler pour débarrasser le monde de sa marque malfaisante ! s'enflamma Shelby, croyant presque à ses paroles.

Quelques personnes poussèrent de faibles vivats.

— Je nous protégerai du fléau de ce bonnet ! cria-t-elle de plus belle.

Henry se gratta la tête :

— Cependant ce n'est qu'un couvre-chef, pas vrai ?

Les gens qui l'entouraient braquèrent aussitôt les yeux sur Shelby, qui répondit :

— Certes... oui, mais ce que je

veux, c'est le retirer d'entre vos mains.

Tailor examina la guimpe en levant un sourcil soupçonneux.

— M'est avis que je connais cet ouvrage, marmonna-t-il. Puis, considérant à nouveau la casquette, il conclut :

— C'est donc un juste échange ?

— Un juste échange, confirma Shelby en lui tendant la guimpe en dentelle.

Le tailleur opina du chef et ils procédèrent au troc.

Munie de la chère casquette de Miles, heureuse comme si elle venait de découvrir une pépite d'or, elle reprit le chemin de la tente, bouillant

d'impatience. Il serait si content !

Elle gravit la pente à toutes jambes, croisant quelques ménestrels mélancoliques qui chantaient leur solitude, un groupe d'enfants qui jouaient à l'ancestral jeu du chat perché, puis, bientôt, elle distingua les contours des épaules de Miles.

Miles avait trouvé le moyen d'allumer un feu ! Et il était en train de faire rôtir une brochette de saucisses sur les flammes ! Quand il l'aperçut, il sourit, et une minuscule fossette qu'elle n'avait jamais vue auparavant creusa sa joue gauche. Shelby sentit la tête lui tourner légèrement. C'était peut-être parce

qu'elle avait couru sans s'arrêter. Ou alors c'était à cause de la chaleur du feu qui la prenait par surprise...

— Tu as faim ? lui demanda Miles.

Elle fit signe que oui, excitée à la perspective de lui annoncer qu'elle avait retrouvé sa chère casquette. Elle garda son trophée caché derrière son dos, embarrassée par tout : sa posture peu naturelle, le cadeau, ses vêtements médiévaux trop larges. Elle tenta de se raisonner. Pourquoi se sentait-elle si peu sûre d'elle, tout à coup ? C'était Miles qu'elle avait devant elle ! Pas un juge !

— J'ai pensé que tu aurais faim, dit-il. Hé, au fait, où est ton bonnet ?

Elle pouvait se tromper, mais il

semblait le regretter... Peut-être qu'elle était trop mal coiffée ! Dire qu'elle n'avait même plus d'élastique pour attacher ses cheveux !

Elle rougit.

— Je l'ai troqué, avoua-t-elle.

— Ah bon ! Contre un cadeau pour Luce et Daniel ? Avec la lumière qui jouait sur son visage, Miles ressemblais à la fois à son meilleur ami, et à une personne tout I lait nouvelle. Quelqu'un – elle le comprit tout à coup – dont elle aimerait beaucoup faire la connaissance.

— Oui.

Shelby se sentit plus mal à l'aise que jamais, à se tenir ainsi devant lui avec son impossible crinière de lion.

Pourquoi n'avait-elle pas les mêmes cheveux que Luce, doux, brillants, sexy ? Des cheveux qui plaisaient aux garçons. Miles avait aimé les cheveux de Luce.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda-t-elle, voyant qu'il ne la quittait pas des yeux.

— Rien. Assieds-toi. Il y a du cidre et du pain.

Shelby s'assit sur l'herbe à côté de Miles en veillant à cacher sa casquette dans les plis de sa robe. Elle la lui donnerait au bon moment, quand son estomac aurait cessé de gargouiller, par exemple.

Il posa une saucisse brûlante sur une épaisse tranche de pain

croustillante et lui tendit un bol en étain cabossé, rempli de cidre. Ils trinquèrent en se regardant dans les yeux.

— Où as-tu trouvé tout ça ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Tu n'es pas la seule à savoir marchander ! Sachez, gente dame, que j'ai dû dire adieu à deux bons lacets pour obtenir ce sandwich, alors vous avez intérêt à le finir !

Shelby avala une bouchée de pain et but une gorgée de cidre, contente de voir que Miles ne regardait plus ses cheveux. Il avait les yeux posés sur la profusion de tentes qui s'étendaient jusqu'à la ville, sur la fumée d'une centaine de feux de

camp qui se mélangeait à l'air. Elle se sentit mieux dans sa peau, et plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps.

Miles avala la dernière bouchée de son sandwich avant même qu'elle eût le temps d'en prendre une deuxième.

— Tu sais, l'histoire de Luce et Daniel, leur amour impossible, la malédiction implacable, le sort et la destinée, et tout ça... quand on en a entendu parler pour la première fois en classe, et même quand j'ai fait la connaissance de Luce, ça m'a semblé...

— Des histoires à l'eau de rose ? le coupa Shelby. A moi aussi.

— Oui, c'est ça, reconnut Miles.

Mais depuis que j'ai traversé les Annonciateurs avec toi, quand j'ai vu tout ce que le monde avait à offrir, quand j'ai rencontré Daniel à Jérusalem, quand j'ai vu à quel point Cam était différent quand il était fiancé... je me suis rendu compte qu'il existait sans doute quelque chose comme le grand amour.

— Oui...

Shelby médita les paroles de son ami tout en mastiquant.

Soudain, elle eut très envie de poser une question à Miles. Mais elle avait peur. Pas la peur qu'on ressentait quand il fallait dormir dehors, dans une forêt pleine de bêtes sauvages, ou quand on était

loin de chez soi, sans savoir si on réussirait à retrouver son chemin... Non, c'était une manière d'avoir peur qui la rendait exposée et vulnérable, une peur si intense qu'elle en tremblait.

Mais, si elle ne lui demandait pas, elle ne saurait jamais. Et ça, ce serait pire.

— Miles ?

— Oui ?

— Tu as déjà été amoureux ?

Miles cueillit un brin d'herbe et le tortilla entre ses doigts, puis lui adressa un large sourire, qui se transforma en un rire embarrassé :

— Je ne sais pas. Enfin... sans doute que non.

Il toussa, et demanda à son tour :

— Et toi ?

— Non. Ni de près ni de loin.

Aucun d'eux ne sut plus que dire.

Un silence embarrassé, tendu, s'installa. Par instants, Shelby oubliait sa nervosité ; elle se sentait à l'aise dans ce silence avec son ami Miles. Mais ensuite elle lui jetait un regard furtif, elle le surprenait en train de la regarder, et ses yeux étaient d'un bleu magique, alors tout était complètement différent, et sa fébrilité redoublait.

Ce fut Miles qui finit par changer de sujet.

— Tu as déjà souhaité vivre à une autre époque ? lui demanda-t-il, et

ce fut comme s'il avait fait éclater l'énorme bulle de tension. J'aimerais porter une armure, être chevaleresque, tout ça...

— Oh oui, tu serais un chevalier génial ! Mais pas moi ! Je ne me sens pas raccord avec le décor, ici. Moi, il me faut ma Californie et mon bruit.

— À moi aussi. Dis, Shel...

Il l'enveloppa de son regard bleu et elle sentit une onde de chaleur la parcourir, alors qu'au même instant une rafale de vent d'hiver traversait sa grossière robe de lin.

— Tu crois que ce ne sera plus la même chose quand on sera de retour à Shoreline ?

— Evidemment, que ce ne sera

plus la même chose ! répondit-elle en baissant le nez et en arrachant un brin d'herbe. Parce qu'on sera au réfectoire en train de lire *La Tribune* et qu'on préparera des farces pour les non-Nephilim. Et on ne sera pas obligés de boire l'eau dans un puits, et ce genre de trucs.

— Ce n'est pas de ça que je parle.

Miles se tourna vers elle et lui releva le menton du bout du doigt :

— Je parle de toi et moi. Ici, on n'est pas pareils. J'aime bien comment on est ici...

Il se tut et la dévisagea. Puis il reprit :

— Et toi ?

Shelby savait parfaitement que ce

n'était pas de ça qu'il parlait. Mais elle avait peur de dire ce qu'elle avait compris. Parce que... si elle se trompait ? En tout cas, elle aimait bien «comment ils étaient ici », et même beaucoup. Toute la journée, elle avait ressenti cette espèce d'excitation à côté de lui. Mais elle était incapable de l'exprimer. Ça ne voulait pas sortir.

Pourquoi ne pouvait-il pas simplement lire en elle ? Même si, dans sa tête, les choses n'étaient pas très claires... Mais Miles attendait sa réponse, une réponse qu'elle tardait à donner, qui était simple et vraiment, vraiment compliquée à la fois.

— Bien sûr, se contenta-t-elle de dire.

Elle rougit. Il fallait faire diversion. Elle posa la main sur la casquette de base-ball. Pour détourner son regard de ses joues rouges.

Mais Miles lui coupa l'herbe sous le pied :

— Si je t'ai parlé de ta coiffe, c'est parce que j'ai trouvé ça au marché, ce soir.

Il lui tendit une paire de gants en peau de buffle, à poignets blancs. Des gants magnifiques.

— C'est pour moi ?

— Oui, je les ai échangés contre un petit paquet de chewing-gums. Tu aurais dû voir la tête du marchand !

(Il sourit.) Tu as eu les mains gelées toute la journée, et j'ai pensé qu'ils iraient bien avec ta coiffe.

À ces mots, Shelby éclata de rire. Et bientôt elle fut prise d'un fou rire qui la fit se plier en deux et taper du pied par terre. C'était trop bon ! Si bon d'évacuer toute la tension accumulée, de la laisser se dissoudre dans l'atmosphère particulière de cette veille de Saint-Valentin, si agréable de rire, tout simplement.

— Tu les trouves moches, déclara Miles d'un ton teinté de déception. Je sais que ce n'est pas ton style, mais ils sont de la même couleur que ta coiffe et...

— Non, non, Miles, pas du tout !

Shelby se redressa et, devant sa mine déconfite, elle se calma. Puis elle se remit à rire et sortit la casquette des Dodgers de sa cachette :

— J'ai échangé ma coiffe contre ça !

— C'est pas vrai !

Il tendit la main comme un enfant qui n'arrive pas à croire que les cadeaux mis sous l'arbre de Noël sont vraiment pour lui.

Shelby se tut. Les gants à la main, elle le regardait. Miles fit tourner la casquette dans les siennes. Au bout d'un long moment, ils étrennèrent leurs cadeaux : l'un, sa casquette, l'autre, ses gants.

Avec son couvre-chef profondément enfoncé sur les yeux, Miles était redevenu le garçon qu'elle connaissait, celui qui avait suivi une centaine de cours avec elle à Shoreline, le garçon avec lequel elle avait franchi les Annonciateurs pour la première fois, le garçon dont elle s'apercevait qu'il était son ami le plus proche.

Et les gants... étaient incroyables, faits dans un cuir d'une finesse fantastique, un style très classe... Et ils lui allaient à la perfection, comme si Miles connaissait la forme exacte de ses mains. Elle leva la tête et voulut le remercier, mais son expression l'arrêta.

— Qu'est-ce qui se passe ?
demanda-t-elle. Miles se gratta le
front :

— Je ne sais pas. Est-ce que ça
t'embête si j'enlève ma casquette ?
Je me suis rendu compte aujourd'hui
que je te voyais mieux sans, et que
ça me plaisait bien.

— De me voir, moi ?

Shelby se demanda pourquoi sa
voix choisit ce moment entre tous
pour la lâcher.

— Oui, toi, confirma-t-il.

Il lui prit les mains. L'adolescente
sentit son pouls grimper à une
cadence folle.

Mais soudain elle eut l'impression
que quelque chose clochait.

— Miles... est-ce que ça t'embête si j'enlève les gants ? Je les adore, et je vais les porter, je te le promets, mais je... je ne sens pas tes mains.

Avec des gestes très lents, Miles lui enleva ses gants, doigt après doigt. Quand il eut fini, il les posa par terre et reprit ses deux mains dans les siennes. Fermes et rassurantes, et en même temps surprenantes, les mains de Miles amenèrent sur les lèvres de Shelby un sourire venu de l'intérieur. Derrière eux, sur une branche de laurier, un oiseau vocalisait doucement. Shelby avala sa salive. Miles prit une lente inspiration.

— Tu sais ce que j'ai pensé quand Roland a dit qu'il nous renverrait chez

nous demain ?

Shelby fit signe que non.

— J'ai pensé : tant mieux ! Je vais passer la Saint-Valentin dans cet endroit incroyablement romantique avec cette fille qui me plaît beaucoup.

Shelby hésita.

— Tu ne parles pas de Luce ? s'enquit-elle.

Il plongea son regard dans le sien. Une fois de plus, Shelby ressentit cette étrange sensation de vertige.

— Non. C'est de toi que je parle.

Au cours de ses dix-sept années d'existence, Shelby avait été embrassée par bon nombre de grenouilles et quelques crapauds. Et,

chaque fois qu'ils en arrivaient à l'instant crucial, le garçon faisait le geste qu'il ne fallait pas. Il gâchait tout en demandant : «Je peux t'embrasser ?» Si certaines filles prenaient ça pour de la politesse, pour elle, c'était exactement la chose à ne pas faire. Toujours, elle répondait par une remarque ironique, et, toujours, ça cassait l'ambiance. Aussi, elle était terrifiée à l'idée que Miles lui demande s'il pouvait l'embrasser, et terrifiée à l'idée qu'il ne le lui demande pas...

Par bonheur, Miles ne la laissa pas trembler trop longtemps.

Il se pencha tout doucement et prit sa joue dans la paume de sa main.

Ses yeux avaient la couleur du ciel étoilé. Quand il approcha son visage du sien, Shelby ferma les yeux.

Leurs lèvres se rencontrèrent pour un baiser d'une infinie douceur.

Ils échangèrent quelques baisers très doux, rien de plus. Car, après tout, ce n'était que le commencement. Quand Shelby rouvrit les yeux et vit ceux de Miles refléter le sourire de son propre regard, elle sut qu'elle recevait le plus beau cadeau de Saint-Valentin qui puisse exister. Elle ne l'aurait pas troqué contre tout l'or du monde.

Leçons d'amour

LA SAINT-VALENTIN
DE ROLAND

I

UNE ROUTE LONGUE ET DOULOUREUSE



Roland chevauchait à vive allure en direction des portes nord de la ville. Même si sa route le faisait passer par l'endroit où s'était déroulé le pire moment de sa vie, il ne fit pas de détour. Il était en mission.

Son cheval, avec lequel il n'avait fait connaissance que quelques heures plus tôt, quand il l'avait volé dans les écuries du château,

s'adaptait intuitivement à ses besoins. C'était un cheval arabe blanc comme neige, qui avait fière allure dans son harnachement de cuir noir. Avant de le découvrir, Roland avait jeté son dévolu sur une bête de labour à la robe pommelée et aux larges flancs – un cheval de trait pouvait voyager plus longtemps que la monture d'un noble, et réclamait moins de nourriture –, mais il avait eu des scrupules à l'idée de voler un laboureur.

Celui-là – il l'appelait Blackie, à cause de l'unique tache noire qu'il portait sur le museau – avait henni et rué quand il l'avait monté pour la première fois, mais, après un petit

entraînément discret sur un sentier bourbeux près de la bergerie, ils étaient devenus amis. Il avait toujours eu le chic avec les animaux, surtout les chevaux. Sans doute entendaient-ils la musique de sa voix plus distinctement que les humains... Il suffisait à Roland de chuchoter quelques mots à une pouliche effrayée pour la calmer.

Quand ils traversèrent la place du marché grouillante de monde, le cavalier et sa monture formaient déjà un duo étroitement soudé, ce que Roland ne pouvait pas dire de son armure. L'équipement qu'il avait subtilisé dans la salle d'armes du fils du seigneur, au château, ne lui allait

pas. Il était trop long pour ses jambes et trop étroit pour sa poitrine. De plus, il puait la transpiration. Ces détails déplaisaient fortement à Roland, qui était habitué à des tenues plus glamour.

Quand il avait franchi les portes, en veillant à ne pas tomber dans la ligne de mire du châtelain, il avait superbement ignoré les regards inquiets des gens qui murmuraient entre eux, se demandant quel champ de bataille il rejoignait. On ne portait cette armure officielle – avec cette satanée cotte de mailles alourdie d'une ceinture pleine de fioritures pesant au moins dix kilos, et son heaume d'acier étouffant qui refusait

de se tenir droit à cause de ses dreadlocks – que pour se battre ; elle était trop voyante et trop encombrante pour les voyages ordinaires. Il le savait. Et il le sentait parfaitement à l'effort auquel il contraignait son cheval à chaque pas.

Mais cette tenue était la seule qu'il avait réussi à trouver pour cacher son identité. Il n'avait pas fait tout ce chemin pour être embêté par des mortels qui essaieraient d'arrêter et emprisonner un démon qu'ils confondaient avec un Maure !

Il lui fallait un déguisement qui ne le gênerait pas pour atteindre son but : protéger la version médiévale de Daniel.

Pas Lucinda. Daniel.

Lucinda Price était une fille qui savait ce qu'elle faisait. Roland en était convaincu. Et, même quand elle n'avait aucune idée de ce qu'elle était en train de faire, elle agissait toujours bien. C'était impressionnant. Les anges qui avaient suivi Luce dans les Annonciateurs

— Gabbe, Cam, et même Arriane — ne lui faisaient pas assez confiance. Roland avait noté un changement en elle pour la première fois à Sword & Cross... Une étrange assurance, une affirmation de soi qu'elle n'avait jamais possédée au cours de ses vies antérieures, comme si elle avait enfin entrevu les profondeurs de son

ancienne âme. La jeune fille n'avait peut-être pas conscience de son acte quand elle avait traversé l'Annonciateur de son propre chef, mais Roland savait qu'elle comprendrait tout. Cette fois, c'était la partie finale qui se jouait, et il fallait qu'elle tienne son rôle.

Voilà pourquoi Roland s'inquiétait davantage pour Daniel.

Celui-ci était capable de tomber sur Luce et de flanquer tout par terre ; ce serait du Daniel tout craché. Quelqu'un devait s'assurer qu'il ne commette pas de bêtise, et c'était pour cette raison que Roland l'avait suivi dans les Annonciateurs.

Mais le retrouver s'était révélé plus

difficile que prévu. Roland était arrivé trop tard à Helston, l'avait manqué de peu à la Bastille, et sans doute ne réussirait-il pas plus ici. Il serait plus malin de prendre simplement le large et de tenter d'intercepter Daniel dans l'une de leurs vies antérieures.

Oui, ce serait plus malin...

Il en était à cette résolution quand il avait aperçu les deux Anachronismes, seuls, sans chaperon, en train de comploter près du puits... en plein jour, au beau milieu de la ville, avec des habits de bric et de broc et un accent encore pire.

Ces gamins étaient inconscients !

Roland les aimait bien, en fait.

Shelby était quelqu'un de solide, quelqu'un de bien, et pas trop désagréable à regarder. Et Miles – on disait qu'il avait serré Luce d'un peu trop près, à Shoreline, mais n'importe quel autre gars normalement constitué en aurait sans doute fait autant à sa place. Pas de quoi fouetter un chat. Miles avait un cœur d'or et il n'était pas agressif pour deux sous.

Bien sûr, les deux Nephilim agissaient dans le simple but de bien faire. Par affection pour leur très chère amie Luce. Et il était clair que cette fête de la Saint-Valentin si romantique leur donnait des idées... pour Luce et Daniel, et peut-être

aussi pour eux-mêmes.

« Ils ne le savent sans doute pas encore », pensa Roland en souriant.

Les mortels savaient rarement reconnaître leurs véritables sentiments avant que ceux-ci leur sautent à la figure.

C'était ce qui arrivait à beaucoup de couples qui fréquentaient Daniel et Lucinda, et baignaient dans leur amour. Roland avait déjà eu l'occasion d'observer ce phénomène. Daniel et Lucinda étaient le symbole du romantisme, l'idéal auquel tous les mortels et quelques immortels avaient besoin de croire, même s'ils n'étaient pas tous capables d'aimer d'un si grand amour. Leur couple

était un modèle qui orientait la manière dont le reste du monde tombait amoureux.

Les côtoyer, c'était se trouver sous l'effet d'un puissant sortilège.

Naturellement, les deux Nephilim méritaient d'être réprimandés pour s'être introduits dans l'une des vies médiévales de Lucinda. Leur place était dans leur propre époque, là où ils ne risquaient pas de provoquer quelque catastrophe historique.

C'est pourquoi il leur avait un peu remonté les bretelles. Cela les maintiendrait dans le droit chemin jusqu'à ce qu'il puisse les raccompagner en toute sécurité. Faire le voyage avec eux était le seul

moyen de les empêcher d'atterrir dans un endroit encore plus éloigné de Shoreline.

Mais d'abord il pouvait leur accorder ce plaisir. Celui de retrouver Daniel et de l'envoyer dissiper sa mélancolie à la foire de la Saint-Valentin. Le fait de permettre à Daniel et Luce de goûter un moment de bonheur ne lui coûterait rien, et, de plus, cela l'occuperait.

Car, en ce moment, Roland avait besoin d'avoir quelque chose à faire, pour détourner son esprit de ses autres préoccupations.

Par cette journée sombre et froide du mois de février, Roland chevauchait au milieu des champs

cultivés par les serfs au profit du clergé de la région. Il croisa une église gothique aux arcs en ogive et aux flèches en épine. « La maison de Dieu », ne put-il s'empêcher de penser. Il y avait bien longtemps qu'il n'était pas entré dans l'un de ces lieux. Après avoir emprunté un pont qui traversait une rivière gonflée et boueuse, il prit la direction du nord, celle d'une forteresse qui se trouvait à environ une demi-journée de cheval.

Ce n'était pas un trajet très plaisant : la route était cahoteuse et il faisait mauvais temps. Blackie avançait en projetant très haut des éclaboussures de boue qui

maculaient ses flancs. Et le froid raidissait les articulations de Roland, quasi paralysé dans son armure.

Pourtant, sous bien des aspects, ce retour dans le passé avait quelque chose d'agréable. Un garçon romantique comme Daniel dirait que l'esprit chevaleresque ne s'était jamais vraiment éteint, mais il avait une relation compliquée avec l'amour et la mort. Roland, lui, avait vécu durant des années à la première période courtoise de la chevalerie. Au Moyen Âge, elle tirait à sa fin, et au XXI^e siècle, d'où arrivait Roland, elle était morte et enterrée. C'était incontestable.

Mais il y eut un temps...

Il eut la vision fugitive d'une mèche de cheveux dorés flottant au vent. Il souleva la visière de son heaume et inspira l'air frais. Non, il ne voulait pas penser à elle. Ce n'était pas pour elle qu'il était là.

Il talonna Blackie et secoua la tête pour essayer de éclaircir les idées. Il se trouvait à moins de deux kilomètres du groupe de chevaliers qu'il recherchait. Il scruta l'horizon : un paysage doucement vallonné s'étirait à l'est ; derrière lui et à l'ouest, la pluie tombait à verse. Devant, la route sinueuse gravissait les collines qui formaient une barrière protectrice devant la ville. Au loin s'élevait un château qu'il

avait l'intention d'éviter. Il ferait un large détour pour le contourner. De l'autre côté se trouvait la route – si elle était toujours praticable – qui le conduirait tout droit vers Daniel. Et vers sa propre version médiévale.

Fouillant dans ses lointains souvenirs de cette époque, il se rappela qu'un chevalier étrangement vêtu avait surgi devant eux, apportant les ordres du roi.

Il avait ralenti sa monture sur le seuil de leurs tentes et avait lancé un ordre intimant aux hommes d'abandonner leur poste pendant deux nuits pour célébrer la nouvelle fête de la Saint-Valentin, selon la volonté de Dieu. Seul un petit

nombre d'entre eux savait lire, aussi les autres crurent-ils la bonne nouvelle sur parole. Roland avait encore dans l'oreille les clameurs et les vivats de ses compagnons.

Mais le chevalier n'avait pas prononcé un mot ; après avoir remis l'ordre, il avait tourné bride, assis sur sa monture de jais. Une scène étrange.

Roland caressa la crinière blanc argenté de Blackie.

Si tel était son destin – être un ange au visage dissimulé derrière une visière qui ramènerait Daniel dans les bras de sa bien-aimée en guise de cadeau de la Saint-Valentin –, alors il se produirait un événement

qui lui permettrait d'échanger son cheval blanc contre un cheval noir. Et quelqu'un serait chargé de lui remettre un ordre du roi.

Il se passait presque tous les jours des choses encore plus étranges. Il le savait.

Il donna du talon à Blackie et poursuivit sa route, tantôt ruisselant de sueur, tantôt tremblant de froid.

Finalement, Roland se dirigea tout droit vers le château, qui protégeait le fief situé à l'extrême nord du comté. C'était le dernier bastion placé sur la route menant au camp des chevaliers. Il se redressa un moment sur sa monture pour contempler l'édifice qu'il connaissait

si bien.

Il se dressait devant lui comme un colosse, si imposant que Roland se sentait minuscule. Toutes les pièces étaient surmontées de cheminées blanchies à la chaux, et toutes les façades étaient percées d'étroites fentes. Des encorbellements et des corniches embellissaient les murs de pierre gris sombre. La taille de ce château était vraiment époustouflante. Elle l'avait toujours impressionné, même durant la brève période où il avait franchi ses portes presque chaque jour... et avait escaladé le mur chaque nuit pour atteindre certain balcon.

Il sentait ses genoux trembler

contre les flancs de son cheval. Son cœur, qui lui semblait soudain démesurément gros, cognait dans sa poitrine comme si chaque battement était le dernier. L'arrière de ses épaules était brûlant, et il eut envie de s'envoler loin, très loin, mais ses ailes étaient emprisonnées dans son armure de métal, et il savait que, même s'il volait à l'autre bout du monde, il ne pourrait échapper à la terreur qui prenait possession de son âme.

À l'intérieur de ce château vivait une jeune fille du nom de Rosaline. C'était le seul être au monde pour lequel Roland avait éprouvé un grand amour.

I I

DES MURS QUI S'ÉCROULENT



Blackie hennit doucement quand Roland sauta à terre. Il le mena jusqu'à l'extrémité nord du domaine et l'attacha par la bride au tronc d'un pommier.

Combien de fois Roland n'avait-il pas tourné autour des arbres de ce verger, le large panier d'osier de son amoureuse accroché à son bras, la

suivant pas à pas, la contemplant avec adoration tandis qu'elle cueillait les fruits mûrs avec des gestes lents ?

Son père était un comte, ou un duc, ou un baron, ou une autre variété de seigneur cupide. Après avoir passé un millier d'années à voir leur espèce jouer à des jeux guerriers, Roland avait cessé d'accorder de l'importance aux titres dont se paraient les mortels. La seule passion à laquelle se vouait celui-là semblait être en effet de guerroyer, s'emparer des possessions des fiefs alentour et transformer la vie de tous ses voisins en enfer.

Le groupe de chevaliers dans

lequel servaient Daniel et Roland à cette époque était placé sous sa férule, aussi Roland et ses compagnons avaient-ils passé de nombreuses heures aux alentours et à l'intérieur des murs de ce château.

Il plongea la main dans les sacs de selle de Blackie et y trouva une pomme séchée, qu'il offrit au cheval pendant qu'il prenait la mesure de la situation.

Il se souvenait bien de cette fameuse foire de la Saint-Valentin. Il savait qu'elle avait eu lieu après la fin de son histoire d'amour avec Rosaline. Leur séparation remonterait à... cinq ans maintenant.

Il n'aurait pas dû s'arrêter là. Il

aurait dû prévoir ce qui allait se passer... prévoir que les souvenirs afflueraient dans son esprit et le paralyseraient.

Il ne s'était pas passé une seule journée, au cours de ces centaines d'années, où Roland n'avait pas regretté la manière dont il avait mis fin à sa relation avec Rosaline. Il avait façonné sa vie autour de ce regret : des murs et des murs superposés, chacun doté de sa propre façade impénétrable. Le regret formait en lui-même un château infiniment plus vaste que celui qui s'élevait devant lui. Peut-être était-ce pour cela que la taille de cette bâtisse le remuait à ce

point : elle lui rappelait la forteresse qu'il avait érigée au-dedans de lui-même.

Il était beaucoup trop tard pour se réconcilier avec elle. Et pourtant...

Il gratta affectueusement la tête de Blackie et prit le chemin du château. Il y avait une allée pavée, bordée de touffes de primevères en hibernation, qui se terminait par une lourde porte métallique. Roland l'évita et prit un chemin de traverse. Il marcha sous un alignement d'arbres et atteignit le mur ouest du château, à l'ombre duquel il se dissimula. La première fenêtre se situait à quinze mètres de hauteur.

Autrefois, Rosaline l'attendait là, en

laissant ses cheveux blonds onduler par-dessus le rebord. C'était le signal. Le signal qu'elle était seule. Et qu'elle attendait Roland et les baisers. La fenêtre était désertée à présent, mais le fait de la regarder d'en bas déclencha en lui une vague de nostalgie qui lui donna l'impression de se trouver très loin du lieu où était sa place.

Il savait qu'il n'y avait pas de gardes sur les remparts à cet endroit. La muraille était trop haute. Il abandonna la protection des arbres et alla se planter directement sous la fenêtre.

Il palpa le mur, se souvenant des creux que ses pieds avaient utilisés si

souvent à l'époque. Il n'avait jamais osé déployer ses ailes devant Rosaline. Elle l'aimait déjà sans tenir compte de la couleur de sa peau ; il ne voulait pas la troubler en lui apprenant qu'il était un ange... De plus, il ne se montrait jamais sans sa visièrre au père de la jeune fille, car celui-ci n'aurait pas permis à un Maure de se battre pour lui.

Roland aurait pu changer son aspect ; les anges le faisaient sans arrêt. Combien de fois Daniel n'avait-il pas modifié ses dehors de mortel pour Luce ?

Mais Roland s'y refusait. Il se sentait bien – aussi bien que possible – avec cette couleur de peau. Il y

avait des moments, comme aujourd'hui, où son aspect compliquait les choses, mais ce n'était pas insurmontable. Rosaline disait qu'elle l'aimait pour ce qu'il était à l'intérieur. Et il l'aimait pour cette franchise... mais elle ne connaissait pas *vraiment* la vérité. Il restait encore quelques petites choses que Roland ne pourrait jamais dévoiler.

Par exemple, jamais il ne s'exposerait en se débarrassant de son armure ou en dénudant ses ailes.

Il faudrait donc qu'il escalade le mur, à l'ancienne !

Les repères creusés dans la muraille lui revinrent en mémoire

aussi nettement que s'ils étaient illuminés par l'éclat doré que ses ailes déployées jetaient sur le monde.

Roland entreprit son ascension. D'abord, il le fit prudemment, mais, même empêtré dans son armure grinçante, il sentit bientôt revenir l'agilité d'autrefois, la légèreté que lui donnait l'amour jadis.

Quelques minutes plus tard, il atteignit le sommet de la muraille extérieure et se hissa sur l'étroit rebord du parapet. Puis il se faufila jusqu'à la tourelle et étudia sa flèche conique couleur terre de Sienne. A partir de là, l'ascension jusqu'au cercle de fenêtres cintrées entourant

la tour était délicate. Mais l'une d'elles était précédée d'une étroite terrasse, et un mince rebord courait tout autour de la tourelle. Il pourrait se tenir dessus pour risquer un coup d'œil à l'intérieur.

Il ne mit pas très longtemps à atteindre le rebord et il se cramponna fermement à la maçonnerie de la fenêtre. C'est là qu'il remarqua que la porte du balcon était ouverte. Un rideau de soie rouge se souleva au vent. Et, derrière, quelqu'un bougea. Roland retint son souffle.

Des vagues de longs cheveux blonds dénoués ruisselaient sur le dos d'une magnifique robe verte.

Etait-ce elle ? Sûrement ! Il le fallait !

Il mourait d'envie de tendre le bras et de l'attirer à lui, pour que les choses reprennent leur cours d'autrefois. Ses doigts crispés sur le rebord commençaient à perdre leur sensibilité, et, lorsque la déesse aux cheveux d'or fit volte-face, Roland se figea si vite, si complètement, qu'il fut à deux doigts de perdre l'équilibre.

Il se ressaisit et se plaqua contre le mur, mais ne put détacher ses yeux de l'apparition. *Ce n 'était pas elle.*

C'était Célia, la plus jeune fille du châtelain. Elle devait avoir seize ans, maintenant... L'âge de Rosaline quand Roland lui avait brisé le cœur.

Elle ressemblait à sa sœur : une peau claire, des yeux bleus, des lèvres couleur pétale de rose, et cette stupéfiante chevelure dorée. Mais la fougue qui habitait Rosaline – ce puissant brasier que Roland avait adoré en elle – n'était en Célia que braises mourantes.

Malgré tout, Roland resta rivé sur place, incapable du moindre mouvement. Si la jeune fille sortait sur le balcon, ainsi qu'elle semblait prête à le faire, c'en était fini de lui.

— Ma sœur ?

Cette voix... plus mélodieuse que le son du luth... Rosaline !

Une fraction de seconde, Roland aperçut une ombre dans l'embrasure

de la porte, puis le profil régulier, gracieux, de la seule fille qu'il eût jamais aimée. Son cœur s'arrêta. Le souffle lui manqua. Il voulut crier son nom, tendre la main pour la toucher...

Mais la sueur qui mouillait ses mains le trahit et il lâcha prise. Pendant plusieurs secondes, ce fut comme s'il planait dans les airs, puis il tomba à pic sur le sol boueux.

Un souvenir.

Les portes ouvertes d'une grange vermoulue.

C'était la baraque délabrée posée à l'angle nord-est des terres du château. Les soirs d'été, vers six heures, le soleil s'y infiltrait, aussi

Roland supposa-t-il en voyant la lumière dorée qui colorait le foin qu'il était près de sept heures. Bientôt l'heure du dîner... c'est-à-dire le moment, trop bref, comme toujours, que Roland avait pu arracher à Rosaline pour qu'elle le passe seule avec lui.

Par la porte largement ouverte, il vit deux silhouettes dans un recoin sombre. Là, parmi le grain des poules et les faucilles entassés, Roland aperçut son incarnation d'alors.

Il eut du mal à reconnaître le garçon qu'il était. C'était bien lui-même, et pourtant un je-ne-sais-quoi donnait à ce garçon un air très juvénile. Plein d'espoir. Intact. Sa

tunique de laine lui moulait le corps, et ses yeux étaient clairs comme les yeux d'une pouliche nouveau-née. C'était *elle* qui le rendait ainsi... qui le débarrassait de millénaires passés à peiner sur la Terre, de son existence entière au Paradis, et de la Chute lourde de conséquences qui avait suivi.

Il avait beau avoir fait l'expérience de la guerre, de la rébellion contre le divin, dès lors qu'il s'était agi d'amour, son cœur était devenu celui d'un enfant.

Il était assis sur un trépied de bois et regardait – l'air si grave que ce souvenir le gênait – la magnifique jeune fille blonde qui se trouvait

devant lui.

Rosaline était allongée sur le côté dans le foin, sans se préoccuper des chardons qui s'accrochaient à sa robe de satin. Ses cheveux avaient des reflets encore plus jolis que dans son souvenir, et sa peau douce avait un éclat crémeux. Ses paupières baissées qui dissimulaient la couleur de ses yeux ne laissaient voir à son ami que le doux rideau de ses cils. En ces jours-là, ses lèvres bien ourlées hésitaient entre deux expressions : soit la moue, comme à présent, soit le bref cadeau d'un sourire. Les deux étaient désirables. Les deux procuraient à Roland d'étranges sensations.

Elle s'agita un peu, feignant l'ennui, mais feignant mal, car elle était à l'affût du moindre de ses mouvements, il le voyait bien, maintenant.

— J'ai encore une petite bagatelle pour vous. Ma mie souffrira-t-elle de l'entendre ? dit son incarnation d'alors.

Roland revit le zèle avec lequel sa version passée inclina le menton, et il sentit monter une bouffée de honte. A présent, il se rappelait pourquoi il lui avait fallu déployer des trésors de persuasion pour qu'elle accepte ce rendez-vous dans la grange. Il la bombardait sans cesse de mauvais poèmes !

Le garçon assis sur son trépied n'attendit pas le gémissement poli émis par Rosaline... Visiblement, il en était incapable. Et quand il se mit à déclamer ses épouvantables vers, comment imaginer que ce rimailleur avait été un jour l'Ange de la Musique ?

Les pics neigeux sont moins sublimes

Que l'éblouissante Rosaline.

Les chatons aux doux yeux ont grise mine

Sur les genoux de Rosaline.

Comme un poème est fait de lignes,

Ainsi suis-je fait de Rosaline.

*Les mets en gerbes, en fais
des rimes*

Puis les porte à Rosaline.

*Comme la noix qui sa coque
sublime,*

Semblable noix est Rosaline.

*Celui qui vers le mystère
chemine*

D'abord doit voir Rosaline.

Quand il leva la tête à la fin, Rosaline fronçait les sourcils. Roland se souvenait très nettement de la scène. Mais, en la revivant une seconde fois, il ressentait la même lourdeur au creux de l'estomac.

Elle dit :

— Pourquoi m'assommez-vous de

vers aussi maladroits ?

Cette fois, Roland le sut au son de sa voix : elle le taquinait, évidemment ! Il aurait dû le comprendre au moment où elle avait pris sa main et l'avait attiré dans le foin auprès d'elle. Mais son cœur battait trop fort pour lui permettre d'entendre que ses paroles signifiaient : «Taisez-vous et embrassez-moi ! »

Et comment il l'avait embrassée !

La première fois que leurs lèvres se rencontrèrent, il sentit un feu s'allumer en lui ; c'était comme si son âme n'était électriée. Tendue par l'effort qu'il faisait pour, surtout, ne rien gâcher, il posa ses lèvres sur

celles de Rosaline, mais mollement, et l'agrippa par les épaules avec des mains transformées en véritables serres. Rosaline se tortillait pour se dégager, mais, avec la meilleure volonté du monde, il était incapable de bouger.

A la fin, elle émit un joli petit rire et se libéra de son étreinte. Elle se coucha sur le dos, l'air lointain, arborant une fois de plus une moue boudeuse. Elle le regarda comme un enfant regarde un jouet qu'il n'aime plus :

— Voilà qui manquait de grâce.

Roland s'agenouilla devant elle, les mains plantées dans le foin :

— Dois-je recommencer ? Je puis

faire mieux, j'en suis certain.

— Ma foi, j'ose l'espérer !

Elle rit, d'un rire retenu et élégant. Elle se recula, juste le temps de le taquiner, puis s'allongea de nouveau et ferma les yeux :

— Veuillez essayer encore.

Roland inhala profondément, inspirant la douceur de la moindre parcelle de son corps. Mais, au moment où il s'apprêtait à lui donner un nouveau baiser maladroit, Rosaline l'arrêta en lui posant la main sur la poitrine.

Sans doute sentit-elle les battements affolés de son cœur, mais elle n'en dit rien.

— Cette fois, soyez moins guindé,

lui recommanda-t-elle. Plus *de... fluidité*. Pensez à la manière dont coule un poème... Enfin... peut-être pas vos poèmes. Peut-être votre poème préféré d'un autre poète. Jetez-vous dans mon baiser.

— Comme ceci ?

Emporté par son élan, Roland faillit s'écraser sur elle. Il fit une roulade sur le côté et se retrouva la tête la première dans le foin. Il se tourna vers sa bien-aimée, rouge de confusion.

Ils étaient allongés côte à côte, face à face. Elle lui prit les mains. Leurs hanches se touchèrent à travers leurs vêtements. Les pointes de leurs pieds s'embrassèrent sans

aucune gêne. Le visage de Rosaline était à quelques centimètres du sien.

— Vous avez manqué ma bouche, dit-elle, avec aux lèvres un sourire en forme d'invite. Roland, l'amour ne signifie point que vous devez avoir peur de vous laisser aller ; soyez assuré que je désirerai tout ce que vous avez à m'offrir. Comprenez-vous ?

— Oui, oui, je comprends ! répondit-il dans un souffle.

Il se rapprocha alors pour une nouvelle tentative. Ses lèvres, ses mains et son cœur étaient près d'exploser d'impatience. Il tendit une main hésitante vers elle...

— Roland ?

Quoi encore ?

— Serrez-moi contre vous, messire, vous ne me briserez pas.

Quand il l'embrassa, Roland eut le sentiment que rien, pas même l'appel de Lucifer en personne, ne pourrait le forcer à lâcher sa bien-aimée.

Par la suite, il devait suivre ses conseils un millier de fois avec d'autres dames, et parfois il ressentait quelque chose, mais jamais longtemps, et jamais, jamais, comme avec elle.

I I I

CONSEIL AVEC LES TÉNÈBRES



Roland revint à lui, nauséux et perdu. Le doux souvenir de la scène d'amour avec Rosaline s'évanouissait. Il porta la main à sa tête et s'aperçut qu'il était couché sur le sol.

Lentement, il se remit debout. Il avait affreusement mal, mais il ne souffrait de rien qui ne guérirait avec le temps.

Il leva la tête vers le balcon. Jamais il ne serait tombé de là-haut

dans le passé. Sans doute n'aurait-il pas dû porter son armure. Pourtant, combien de fois n'avait-il pas escaladé ce même mur, impatient de la retrouver ? Combien de fois les longs cheveux blonds de Rosaline ne lui avaient-ils pas fait signe, pareils aux boucles de Raiponce ?

Généralement, quand il atteignait le balcon, elle l'y attendait, transportée de joie à sa vue. Elle criait son nom en le murmurant tout bas, puis se précipitait dans ses bras. Elle était si légère, si délicate contre lui, sa peau parfumée d'eau de rose, son corps tout entier chantant le bonheur de leur amour secret...

Roland secoua la tête. Non, leur

relation n'avait pas été faite que de joie pure et lumineuse. Un sombre souvenir entachait le reste.

Le dernier souvenir qu'il avait d'elle.

C'était arrivé durant la troisième saison de leur amour secret, quand les jours s'acheminaient vers l'automne et que le vert de l'été se consumait dans une débauche d'oranges et de rouges flamboyants.

Ensemble, ils forgeaient le plan de s'enfuir, pour échapper à la férule du père de Rosaline et aux préjugés d'une société qui ne permettrait pas à la fille d'un noble seigneur d'épouser un Maure. Roland avait quitté sa bien-aimée pendant une

semaine, sous prétexte de préparer leur nouvelle vie. Mais c'était un mensonge. Il était parti demander conseil sur les problèmes réels qui les attendaient : L'aimerait-elle encore si elle apprenait la vérité ? Mais, aussi, pourrait-il garder le secret sur sa vraie nature et la rendre heureuse malgré tout ?

En vérité, il n'existait qu'une seule personne vers laquelle il pouvait se tourner.

Il avait retrouvé Cam à la pointe sud des îles que l'on appellerait un jour la Nouvelle-Zélande. A l'époque, elles étaient totalement vierges. Les Maoris ne devaient pas y débarquer avant longtemps, aussi Cam avait-il

tout l'espace pour lui-même.

Roland volait au-dessus de falaises menaçantes, acérées comme des dagues. Jamais il n'en avait vu de pareilles. Les vents soufflaient traîtreusement sur ses ailes, le ballottant parmi les nuages. Lorsqu'il atteignit le vaste détroit où Cam se dissimulait devant l'univers, il ruisselait et tremblait de froid.

Pareille à un miroir, la mer reflétait les montagnes vertes, recouvertes de forêts de hêtres. En rasant sa surface, Roland trempa la pointe d'une aile dans l'eau glacée. Il frissonna et maintint le cap jusqu'à l'autre bout du détroit.

Il se posa sur un rocher gris ardoise

qui faisait face à une gigantesque cascade, dont les eaux insondables se fondaient dans la brume. Allongé à sa base gisait l'ange déchu, son frère, indifférent à la cataracte qui lui martelait les ailes.

Que faisait-il là ? Et depuis combien de temps était-il couché là, dans cette chambre de torture aquatique qu'il s'était fabriquée ?

— Cam !

Roland cria son nom trois fois de suite, puis renonça et se précipita dans l'eau pour en sortir son frère. Au contact de ces mains étrangères, Cam se débattit et se cramponna aux rochers. Mais ensuite il reconnut Roland et le laissa faire, une

expression soupçonneuse inscrite sur le visage.

Chargé de son fardeau, Roland se hissa sur une saillie rocheuse, derrière la cascade. Ce ne fut pas chose facile ; l'effort le laissa haletant, trempé jusqu'aux os et frigorifié. Le rebord était étroit, mais ils pouvaient se tenir à deux sur la pierre humide. Après le terrible vacarme de la chute d'eau, le silence paraissait irréel.

Epuisé, Roland chancela, fit quelques pas à reculons, se cogna le dos contre la roche, puis se laissa glisser sur le sol et s'assit.

— Rentre chez toi, Roland, dit Cam. Il se souleva sur un coude, les yeux

dans le vague et l'air désorienté. Après avoir été battu sans relâche par les trombes d'eau, son corps nu était entièrement recouvert de bleus. Mais le plus grave, c'étaient ses ailes...

Elles étaient striées de fibres dorées, magnifiques, qui scintillaient sous la lune. Roland ne put s'empêcher de les admirer.

— Donc, c'est vrai, dit-il.

Il faisait allusion à la rumeur selon laquelle Cam était passé du côté de Lucifer.

Ni l'un ni l'autre des deux démons ne fit mine d'observer le rituel prévu pour saluer les nouveaux membres. Ils étaient censés s'étreindre, joindre

la pointe de leurs ailes pour signifier leur acceptation mutuelle, reconnaissant par là qu'ils étaient en sécurité, entre amis.

Cam se leva, s'approcha de Roland et lui cracha au visage.

— Tu manques de la force nécessaire pour me contraindre à reprendre du service. Lucifer aurait dû venir lui-même s'il trouve que j'ai été négligent.

Roland s'essuya le visage et se leva à son tour. Il tendit la main à son frère, mais ce dernier recula.

— Cam, je ne suis pas venu pour..., commença-t-il.

— Mais moi, je suis venu ici pour être seul, le coupa Cam. Il se dirigea

vers un coin sombre du rebord, où Roland distingua un petit tas de vêtements et quelques sacs... ses maigres possessions. Roland crut reconnaître le rouleau de parchemin qui pouvait être son contrat de mariage, mais Cam jeta vivement un manteau en peau de mouton sur ses épaules et enfouit le parchemin dans une profonde poche intérieure.

— Oh, tu es toujours là ? lança-t-il.

— Cam, j'ai besoin de tes conseils.

— Quel genre ? Des conseils pour avoir la belle vie ? Cam semblait avoir recouvré sa vivacité d'esprit, mais, venant de ce spectre pâle, elle semblait forcée.

— Commence par te dégoter une

île déserte, reprit Cam. Ici, c'est déjà pris, mais il doit bien y en avoir d'autres quelque part.

D'un geste ample, il désigna l'univers, puis Roland...

— J'aime une mortelle, prononça lentement ce dernier. Je veux faire ma vie avec elle.

— Tu n'as *pas* de vie. Tu es un ange déchu, tu es de l'autre côté. Tu es un démon.

— Tu sais ce que je veux dire.

— Écoute-moi bien : l'amour est impossible. Laisse tomber, tu économiseras un chagrin d'amour.

Roland comprit alors qu'il avait été idiot de venir demander conseil à Cam. Et pourtant c'était

indispensable.

Même si l'histoire d'amour de Cam n'avait pas marché... cela ne l'empêchait pas de comprendre son problème.

— Peut-être que tu pourrais me dire ce que je ne dois *pas* faire ? insista-t-il.

— D'accord, répondit Cam.

Puis il prit une profonde inspiration et se lança :

— Très bien. Alors voilà : ne t'abaisse *pas* à vivre dans le mensonge. Ne me demande *pas* si elle t'aimera encore quand elle découvrira qui tu es... Le pire des imbéciles fou amoureux connaîtrait la réponse : elle ne t'aimera plus. Elle

ne peut pas. Ne rêve *pas* non plus que tu pourras lui cacher un secret pareil. Et, surtout, pour l'amour de Lucifer, n'oublie *pas* qu'aucun temple de la Terre ne voudrait de toi si tu devais choisir d'épouser cette pauvre créature.

— Cam, je crois que je peux faire en sorte que ça marche.

— Donc, tu crois que toi et ta bien-aimée, vous êtes parfaitement à l'unisson ?

— Oui. Nous sommes tout l'un pour l'autre.

— Et quel est son point de vue sur l'éternité ?

Roland ne répondit pas.

— Ne me dis pas que tu n'en sais

rien ! reprit Cam. Alors je vais te le dire. Il existe une vérité intangible : les mortels sont incapables de saisir la notion de l'immortalité, Roland. Elle leur fait peur. Tu es immortel, et le fait de le savoir dévorera ta bien-aimée. Savoir qu'elle vieillira, qu'elle mourra, et que toi, tu resteras éternellement le jeune et robuste démon que tu es lui sera bien vite insupportable.

— Je pourrais me changer pour elle... Je pourrais me faire vieillir, me rider, devenir un vieillard décrépité et...

— Roland, l'interrompt Cam avec colère, ne raconte pas d'histoires ! Je ne la connais pas, mais ce sera plus

facile pour elle maintenant, pendant qu'elle est sans doute jeune et belle, et qu'elle peut trouver un autre compagnon. Ne lui gâche pas ses meilleures années.

— Mais il doit bien y avoir une possibilité ! Ce n'est pas parce que toi et Lilith, vous...

— Il ne s'agit pas de moi !

Ils se turent et entendirent le bruit lointain de la chute d'eau se répercuter en écho autour d'eux.

— Très bien, finit par dire Roland, mais qu'est-ce que tu fais de Daniel et Lu...

— Daniel et Lucinda ? rugit Cam, pris d'une soudaine colère qui empourpra son visage. Si ce sont eux

tes modèles, c'est à eux que tu devrais demander conseil ! (Il secoua la tête d'un air dégoûté.) De toute façon, on sait tous ce qu'ils vont devenir.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Cette fois, Cam posa ses yeux vert clair sur Roland en le regardant bien en face. Et Roland rougit devant l'expression de pitié mêlée d'ironie avec laquelle il le dévisageait.

— À la fin, dit Cam, il va l'abandonner. Il n'a pas le choix. Il ne fait pas le poids devant la malédiction. Elle perdurera et le détruira.

Déstabilisé, Roland fit bruisser ses ailes :

— Tu te trompes. Tu es devenu trop proche de Lucifer...

— Alors, là, tu te mets le doigt dans l'œil ! s'exclama Cam avec un rire moqueur.

Il pivota et, au même moment, Roland remarqua la marque imprimée dans son cou. Un tatouage visible juste derrière le grand col montant de son manteau. Impossible de se tromper.

— Tu portes cette marque, maintenant ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

Lui-même ne la portait pas. Il n'avait même jamais espéré qu'on la lui propose. Lucifer ne marquait que certains démons, ceux avec lesquels

il voulait entretenir une relation spéciale.

— Cam, tu ne peux pas...

Cam prit le visage de Roland dans sa main et le serra. Ils étaient à deux doigts l'un de l'autre, intimement reliés par cette poigne de fer. Roland ne savait plus s'ils étaient ennemis ou amis.

— Qui est venu demander conseil, Roland ? On ne parle pas de moi ni de la manière dont je me conduis. On parle de toi et de la pitoyable histoire d'amour à laquelle tu vas devoir mettre fin.

— Il doit y avoir un moyen de...

— Regarde les choses en face : tu ne serais pas venu me trouver si tu

ne connaissais pas déjà la réponse.

Parmi toutes les choses que Cam lui avait dites ce jour-là devant la chute d'eau, ses derniers mots avaient été les plus terribles : oui, Roland connaissait déjà la réponse qu'il était venu chercher. Il avait simplement espéré que quelqu'un lui soufflerait le contraire et lui épargnerait d'avoir à faire ce qu'il devait faire.

Quand il était rentré pour le lui annoncer, Rosaline semblait déjà avoir compris. Il avait grimpé jusqu'à son balcon, mais elle ne s'était pas précipitée pour l'embrasser. Son visage s'était durci, son regard s'était chargé de suspicion, dès qu'il était

entré dans ses appartements.

— Je sens un changement en vous, avait-elle prononcé d'une voix froide, pleine de crainte. Qu'y a-t-il ?

La vue de sa tristesse lui avait fait mal. Il n'avait pas voulu lui mentir, mais il n'avait pas trouvé ses mots.

— Oh, Rosaline, j'aurais tellement de choses à vous dire... Alors, comme si, pensant à ses poèmes si bavards, elle craignait qu'il ne l'ensevelisse sous un flot de paroles, elle exigea :

— Répondez-moi d'un mot. Quel est notre avenir ? Cela s'était passé il y a si longtemps. Et pourtant Roland grinça des dents en repensant à ce qu'il lui avait répondu. Il regretta de

ne pouvoir détruire ce souvenir, et ce moment avec. Mais cela avait eu lieu. Et il était impossible de changer le passé.

Il avait donné à Rosaline le mot qu'elle attendait :

— Adieu.

Il aurait préféré répondre : «Toujours ».

Mais Cam avait dit la vérité : «Toujours », cela n'avait aucun sens entre une femme et un ange déchu.

Il s'était enfui avant qu'elle puisse le supplier de ne pas la quitter. Il pensait faire preuve de bravoure. Mais la vie lui avait appris qu'il n'avait pas été brave. Il avait agi ainsi parce qu'il était dévasté et

terrifié.

Après cela, il ne l'avait revue qu'une seule fois, deux semaines plus tard. Il s'était hissé sans se faire voir devant la fenêtre de sa chambre et était resté là, immobile, à regarder sa bien-aimée pleurer pendant une heure entière.

Il avait fait alors le vœu de ne plus jamais infliger de chagrin d'amour à personne.

Il avait disparu. Cela devint sa destinée.

Roland passa la main sur sa joue et fut stupéfait de sentir une larme. Il avait essuyé un million de larmes amères sur d'autres joues, mais il ne se souvenait pas d'avoir pleuré un

jour.

Il songea à Lucinda et Daniel, à leur attachement éternel.

Eux ne se quittaient pas quand ils commettaient des erreurs... Et, au cours des siècles, ils en avaient commis beaucoup. Ils recommençaient ces mêmes fautes, les revisitaient, les assumaient. Et puis, enfin, le déclic s'était produit au cours de cette dernière vie, quand la jeune fille avait été réincarnée en Lucinda Price. C'était cela qui l'avait incitée à s'envoler dans son passé... pour trouver la solution à la malédiction. Pour qu'elle et Daniel puissent enfin être ensemble, toujours.

Ils seraient toujours ensemble. Ils seraient toujours là l'un pour l'autre, quelles que soient les circonstances.

Roland, lui, n'avait personne.

Silencieusement, il se releva et fit son propre serment de Saint-Valentin. Il escaladerait une fois de plus la muraille menant à Rosaline... et se rachèterait de la seule manière qu'il connaissait.

I V

UN COURS D'AMOUR



Après une nouvelle escalade de la muraille extérieure, une autre course furtive sur le parapet de pierre, suivie d'une dernière ascension de la tourelle, Roland atteignit le balcon. Le soleil était bas sur l'horizon et jetait de longues ombres par-dessus son épaule. Des Annonciateurs bougeaient et s'enroulaient dans les ombres, comme pour chuchoter :

« Nous sommes là ! », mais ils laissèrent Roland tranquille. La température avait baissé, et l'air était chargé d'une pointe de brume et des prémices du gel.

Roland envisagea de se glisser dans les couloirs plongés dans la pénombre et de les parcourir jusqu'à ce qu'il la trouve. Mais, alors, il se représenta sa réaction : il la vit chanceler sous l'effet de la surprise, faire quelques pas à reculons, incrédule, une joie sans mélange inscrite sur le visage, les mains jointes sur son adorable cœur... Mais... si elle était fâchée ?

Toujours fâchée, si longtemps après ? C'était possible. Il ne pouvait

l'exclure.

Ils avaient partagé quelque chose de rare et de beau, et il avait appris que les sentiments des femmes étaient très profonds quand elles aimaient, comme si leurs cœurs possédaient des compartiments supplémentaires pour y entreposer l'amour et l'y garder à jamais.

Que faisait-il là, livré au vent qui s'infiltrait sous l'acier de son armure ? Il n'avait rien à y faire ! Ce pan de sa vie était fini. Cam se trompait peut-être sur l'amour, mais il ne se trompait pas sur le temps et la manière dont il l'avait changé.

Roland se dit qu'il ferait mieux de redescendre, de sauter sur son

cheval et de retrouver Daniel. Mais...
il ne le pouvait pas.

En revanche, ce qu'il pouvait faire,
c'était battre sa coulpe.

Oui, il pouvait se mettre à genoux
et se prosterner devant elle, implorer
son pardon. Il le pouvait et il...

Jusqu'à cet instant précis, il ne
s'était même pas aperçu qu'il
souhaitait son pardon.

Il avait atteint les abords du balcon
à présent, et il tremblait. Était-ce
d'inquiétude ou d'excitation ? Il était
arrivé jusque-là, et il ne savait
toujours pas ce qu'il allait dire.

Une ancienne habitude se réveilla,
et quelques vers se formèrent dans
un coin de sa tête...

*Qu'un seul être à jamais mon cœur
domine*

Celui qui a pour nom Rosaline.

Non : c'était justement avec ça qu'il la contrariait autrefois. Elle n'avait que faire de mauvais poèmes. Ce qu'il lui fallait, c'était un amour charnel, réciproque.

Pouvait-il lui donner cela, maintenant ?

Les rideaux rouges bruissèrent au vent, et il les entrouvrit en y glissant les doigts d'un geste décidé. Il resta dissimulé derrière le mur, tout en tendant le cou pour essayer de voir ce qui se passait à l'intérieur de la

chambre où il s'asseyait avec elle autrefois.

Rosaline.

Elle était magnifique. Assise dans un fauteuil de bois placé dans un angle de la pièce, elle chantait à mi-voix. Son visage avait mûri, mais les années l'avaient encore embellie : la damoiselle que Roland avait quittée était devenue une jeune femme resplendissante, d'une beauté spectaculaire.

Oui, vraiment, il avait commis une erreur. A l'époque, il n'était qu'un jeune blanc-bec ignorant des choses de l'amour, stupide, cynique, doutant que ce qui les unissait pouvait durer. Trop prompt à tenir compte des

prédictions amères de Cam.

Mais il suffisait de voir Luce et Daniel. Ils avaient prouvé que l'amour pouvait survivre aux châtimements les plus sévères. Et peut-être que tout ce qui s'était passé jusque-là – le fait qu'il soit retourné accidentellement dans cette époque, qu'il ait accepté d'aider Shelby et Miles, que sa route soit passée par l'ancien château de Rosaline – s'était produit pour une raison précise.

On lui accordait une seconde chance d'aimer. Cette fois, il obéirait à son cœur.

Il s'apprêta à franchir d'un bond la fenêtre ouverte... Mais il s'arrêta dans son élan.

Rosaline ne chantait pas pour elle-même. Roland cligna des yeux et chercha à mieux voir. Elle n'était pas seule. Si elle chantait, c'était pour un petit enfant, enveloppé dans une couverture en duvet. L'enfant était en train de téter. Rosaline était sa mère. Elle était l'épouse d'un autre homme.

De surprise, Roland se raidit et laissa échapper un son étouffé. Il aurait dû être soulagé de lui voir l'air si heureux – jamais il ne lui avait vu l'air si heureux –, mais, au lieu de cela, il éprouva soudain un immense sentiment de solitude.

Il pivota lourdement pour s'éloigner de la porte, se cognant le dos contre

le mur arrondi de la tourelle. Quel était l'homme qui avait pris la place qu'il n'aurait jamais dû abandonner ?

Il risqua un nouveau coup d'œil à l'intérieur, vit Rosaline se lever et poser le bébé dans son berceau de bois. Elle sortit de la chambre. Il ferma les yeux et écouta le bruit de ses pas qui mouraient au loin comme les notes d'une chanson.

Non. C'était la dernière fois qu'il voyait son amour, et cela ne pouvait pas se terminer ainsi !

« Fou. Tu as été fou de revenir. Fou de t'en mêler ! » se reprocha-t-il.

Instinctivement, il la suivit, en rampant le long du bord étroit de la tourelle jusqu'à la fenêtre suivante.

Là, il s'agrippa au mur avec ses doigts abîmés par l'escalade.

Cette chambre, voisine de celle où s'était tenue Rosaline, appartenait autrefois à son frère Geoffrey. Mais, se penchant pour regarder à l'intérieur, Roland vit des vêtements féminins accrochés à côté de la fenêtre.

Il entendit une voix basse et masculine, puis une autre, celle de Rosaline, qui lui répondait.

Un jeune homme tournant le dos à Roland était assis au bord d'un lit recouvert d'une couverture damassée. Il bougea la tête, montrant un beau profil, mais pas d'une beauté renversante. Des

cheveux brun clair, une peau couverte de taches de rousseur, un nez busqué juste ce qu'il fallait...

Rosaline était allongée en travers du lit, sa tête blonde nichée sur les genoux du jeune homme, avec un abandon trahissant une grande intimité. Elle pleurait.

— Mais pourquoi, Alexander ? disait-elle.

A la vue du visage baigné de larmes qu'elle leva vers ce dernier, Roland sentit sa gorge se serrer.

Son époux caressa ses cheveux blonds emmêlés :

— Mon amour... (Il déposa un baiser sur son nez, le dernier endroit que Roland aurait choisi s'il avait eu

accès à ces adorables lèvres.) Mon cheval est sellé. Mes compagnons m'attendent. Vous savez que je dois les rejoindre avant le coucher du soleil.

Rosaline l'attrapa par la manche, secouée de sanglots :

— Mon père a un millier de chevaliers qui peuvent prendre votre place. Je vous en conjure, ne me quittez pas, ne *nous* quittez pas pour aller vous battre.

— Votre père a déjà été trop généreux. Pourquoi un autre devrait-il prendre ma place alors que je suis jeune et vigoureux ? C'est mon devoir, Rosaline, je dois partir. Quand notre campagne sera

terminée, je vous reviendrai.

Elle secoua la tête, les joues rosies par la colère :

— Je ne puis supporter de vous perdre ! Je ne puis vivre sans vous !

A ces mots, le cœur de Roland se crispa.

— Vous n'aurez point à le faire, répondit Alexander. Je vous en donne ma parole. Je reviendrai.

Il se leva et aida sa femme à se relever. Roland remarqua avec une jalousie renouvelée qu'elle attendait un autre enfant. Son ventre s'arrondissait sous sa jolie robe ruchée. Elle posa ses mains sur sa rondeur, d'un geste accablé.

Jamais Roland n'aurait pu la quitter

dans cet état. Comment cet homme pouvait-il partir à la guerre ? Quel poids la guerre pesait-elle en face des obligations de l'amour ?

Le chagrin qu'elle avait peut-être éprouvé cinq ans auparavant après son propre départ n'était rien en comparaison, car cet homme n'était pas seulement celui qu'elle aimait et son époux... c'était aussi le père de ses enfants.

Le cœur de Roland se serra. Il ne pouvait tolérer cela. Il pensa à toutes les années écoulées entre cette douloureuse séparation qui avait eu lieu au Moyen Âge, et le présent d'où il revenait... à tous les siècles qu'il avait passés sur la Lune, à errer,

solitaire et perdu, au milieu des cratères et des pierres, délaissant ses devoirs, essayant simplement d'oublier qu'il l'avait vue un jour. Il pensa au vide auquel il s'était astreint à l'intérieur du portail qui liait juillet à septembre, abandonnant tout, de la même manière qu'il avait abandonné Rosaline.

Mais maintenant il savait que, quelle que soit la durée de son éternité, il n'oublierait jamais ses larmes.

Quel imbécile narcissique il avait été ! Elle n'avait pas besoin de ses excuses. Lui présenter ses excuses maintenant serait de l'égoïsme pur,

cela ne servirait qu'à apaiser sa propre conscience. Et à rouvrir les plaies de sa bien-aimée. Il n'était plus rien pour Rosaline, il ne pouvait plus rien faire pour elle.

Ou presque plus rien.

Le jeune homme dégingandé, aux mouvements mal coordonnés, s'approchait de l'écurie, où l'attendait Roland. Il portait son heaume à la main, laissant son visage à découvert. Roland scruta ses traits. Il détestait et respectait à la fois cet homme qui, d'évidence, se sentait obligé de combattre, tout en étant rebuté par cette idée. Était-il possible que l'honneur et le devoir soient pour lui plus importants que l'amour ? A

moins que cette confusion entre l'honneur et le devoir ne soit une forme d'amour ? Les paradoxes atteignaient parfois des sommets vertigineux.

Qui pouvait avoir envie de partir à la guerre en abandonnant une famille aimante ?

— Chevalier, l'apostropha Roland quand Alexander fut assez près pour lui permettre de voir le tourment qui se lisait dans ses yeux, vous êtes Alexander, parent du seigneur John qui détient ce fief ?

Alexander franchit le seuil de l'étable et rétrécit ses yeux brun clair à la vue de l'armure de guerre de Roland :

— Et vous, qui êtes-vous ? De quelle bataille venez-vous, portant cette armure ?

— On m'a dépêché ici pour prendre votre place dans la campagne.

Alexander marqua un temps d'arrêt.

— Est-ce mon épouse qui vous a envoyé ? Son père ? (Il secoua la tête.) Arrière, chevalier, que je me mette en selle.

— Je n'en ferai rien. Votre ordre de mission a changé. Vous connaissez ces terres mieux que personne. Nous serons en grand péril si la bataille ne tourne pas en notre faveur dans le nord. Si nous devons battre en retraite, votre présence céans sera

requisse pour défendre la ville contre les envahisseurs.

Alexander pencha la tête :

— Montrez votre visage, chevalier, car je n'ai nulle foi en celui qui se cache derrière un masque.

— Mon visage ne vous regarde en rien.

— Qui êtes-vous ?

— Quelqu'un qui sait que votre devoir est céans, auprès de votre famille. Nul butin de guerre ne vaut de sacrifier le grand amour et l'honneur familial. Allons, renoncez si vous tenez à la vie.

Alexander émit un petit rire, puis son expression se durcit. Il tira son épée :

— Dans ce cas, il nous faut en découdre !

Cette réponse était prévisible. Et pourtant elle exaspéra Roland. Comment cet homme pouvait-il être si déterminé à la quitter ?

Pourtant, c'était bien ce qu'il avait fait... Il avait abandonné son grand amour comme un imbécile, un être sans cœur. Depuis, il était seul. La solitude était une chose, mais elle se transformait en un état de terrible désolation une fois que l'âme avait goûté à l'amour.

Malgré sa jalousie, Roland se dit qu'aucun homme ne devrait être autorisé à commettre la même erreur. Sa décision était prise : c'était

à lui d'arrêter Alexander.

Avec un soupir, il sortit son épée. Elle était longue de un mètre et aussi acérée que la douleur qui poignardait son cœur.

— Chevalier, dit-il d'un ton coupant, ceci n'est pas un jeu. Son adversaire avança, agitant son épée avec maladresse.

Roland la défléchi sans effort. Les lames s'entrechoquèrent faiblement.

Celle d'Alexander glissa vers le bas, sous l'impulsion d'une légère pichenette de l'arme de Roland, et on la vit bientôt luire sur le foin humide qui jonchait le sol.

— Pourquoi êtes-vous si désireux de vous précipiter dans la mort ?

interrogea Roland.

Avec un grognement, Alexander se remit en position de combat et leva son arme à hauteur de poitrine :

— Je ne suis pas un couard.

Néanmoins, il était exceptionnellement peu doué... Sans doute avait-il manié un peu l'épée étant petit garçon, en tapant dans des sacs de foin avec des enfants de son âge.

Ce n'était pas un soldat. Il n'aurait pas survécu plus d'une heure sur un champ de bataille.

Mais Roland pouvait le tuer sur-le-champ...

A ce moment, le démon se visualisa en train d'abattre

adroitement son épée sur la nuque offerte de cet homme, sans rencontrer la moindre difficulté... il vit sa colonne vertébrale se couper en deux dans un craquement bref et le sang rouge s'écouler le long de la lame d'acier pour former une mare sur le sol.

Qu'il serait facile de mettre fin à la courte vie de cet homme ! De prendre sa place là-haut, dans la tour, et d'aimer Rosaline comme elle le méritait...

Mais Roland se reprit, et cette vision fut remplacée par celle de Rosaline. Du bébé.

Il se rappela à l'ordre : «Il ne faut pas le tuer, seulement le

convaincre. »

Il bondit en avant avec légèreté, et, d'un mouvement ample, brandit son épée vers Alexander, qui recula précipitamment et tournoya sur lui-même avec frénésie. Cette fois, s'il évita la lame de Roland, ce fut par pur hasard.

Roland éclata d'un rire amer :

— Ma proposition est une aubaine pour vous, chevalier... et, je vous le promets, j'exécute un ordre qui vient de plus haut que votre suzerain. Sachez que je ne vous ferai point perdre votre honneur. Laissez-moi partir à la guerre à votre place.

— Vous parlez par énigmes, répondit Alexander, le visage encore

marqué par la frayeur. Vous ne pouvez pas me remplacer.

— Si ! affirma Roland, bouillant de colère. *Cela*, au moins, je le sais.

Un subit accès de violence lui fit oublier sa résolution. Il se rua sur Alexander avec toute la rage d'un amant éconduit. Face à la lame de Roland, le jeune homme resta immobile et l'attendit, l'épée tendue. Il ne recula pas. Mais, au premier choc des lames, il fut désarmé.

Roland tint la pointe de son épée sur la gorge haletante d'Alexander.

— Un vrai chevalier céderait. Il accepterait ma proposition de servir son peuple ici, de protéger son foyer et ses voisins quand ils auront besoin

de protection.

Roland déglutit. Puis :

— Cédez-vous, messire ?

Alexander chercha à reprendre son souffle, incapable de parler, les yeux baissés vers la lame posée sur sa gorge. Il était terrifié. Il hocha la tête. Il cédait.

Un grand calme envahit Roland et il ferma les yeux.

Lui et ce pâle mortel aimaient la même brillante créature. Ils ne pouvaient pas être ennemis. Ce fut à ce moment que Roland choisit son camp. S'il épargnait la vie d'Alexander, c'était pour l'amour de Rosaline.

— Vous êtes un homme plus brave

que moi, déclara-t-il. Et c'était vrai, car Alexander avait été assez fort pour aimer Rosaline, alors que Roland n'en avait pas eu le courage.

— Saisissez la chance que je vous offre ce soir et retournez auprès des vôtres, ajouta-t-il, d'une voix qui luttait pour ne pas faiblir. Embrassez votre épouse et élevez vos enfants. C'est là que se trouve l'honneur.

Ils échangèrent un regard soutenu pendant un long, un intense moment, et Roland sentit qu'Alexander voyait à travers la fente de sa visière. Comment le jeune homme n'eût-il pas ressenti la douleur en suspens entre eux ? Comment n'eût-il pas deviné que Roland avait été très près

de le tuer et de prendre sa place ?

Roland ôta son épée et libéra la gorge d'Alexander. Il rangea son arme, sauta sur sa monture et sortit de l'écurie pour s'enfoncer dans la nuit.

La route dénudée luisait, bleue sous les rayons de lune. Roland chevauchait vers le nord. Il lui restait encore à retrouver Daniel... à sauver au moins un amour dans cette joute contre le temps. Pendant un quart d'heure, il ne put consacrer ses pensées qu'à Rosaline, mais ce souvenir était trop douloureux pour être supporté longtemps. Il se concentra alors sur la route, et au bout d'un moment il aperçut un

cavalier chevauchant dans sa direction, monté sur un cheval noir.

Même dans l'obscurité, l'armure du chevalier lui parut étrange et pourtant familière. Un instant, Roland se demanda s'il ne se croisait pas lui-même dans une incarnation précédente, mais, lorsque le cavalier leva la main pour lui faire signe de ralentir, ce fut d'un geste moins pressant que ne l'eût été le sien.

Ils firent halte l'un devant l'autre, et leurs chevaux hennirent, soufflant de la buée blanche.

— Est-ce là le domaine d'où vous venez ? demanda le chevalier d'une voix grave qui retentit à travers la route, tandis qu'il désignait le

château dans le lointain.

Roland se dit qu'il l'avait sans doute pris pour Alexander. L'homme avait-il été chargé d'escorter ce dernier jusqu'au champ de bataille ?

— O-oui, bafouilla-t-il. J'ai été désigné pour remplacer...

— *Roland ?*

La voix basse, visiblement simulée, de l'homme en armure, était devenue vive et absolument charmante.

Celui-ci enleva son heaume, libérant une longue chevelure noire qui se déversa sur son dos recouvert d'acier. Et, à la lueur de la lune, Roland découvrit le visage qu'il connaissait mieux que n'importe quel

autre visage depuis la nuit des temps.

— Arriane !

Ils sautèrent à bas de leurs montures et tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Roland ne se souvenait plus combien de temps s'était écoulé depuis que son incarnation du Moyen Âge avait quitté cette Arriane de la même époque. Mais la bataille si chargée d'émotion qu'il venait de traverser lui donnait l'impression qu'il s'était passé des siècles depuis qu'il n'avait plus vu un visage ami.

Il fit tourner Arriane sur elle-même, et l'ange laissa échapper ses ailes par les fentes de son armure. Roland

regarda l'ange filiforme avec envie. Bien sûr, ses vêtements, à l'époque, avaient été taillés pour abriter des ailes, comme ceux de tous leurs semblables... Lui-même se sentait pris au piège dans le costume de métal qu'il avait emprunté, mais il n'allait pas se plaindre devant Arriane. Elle ne savait pas encore qu'il était un Anachronisme, et elle n'avait pas à le savoir. Il était si heureux de la voir !

La lune éclairait la peau blanche de son amie aussi nettement qu'un projecteur. Aussi, quand elle tourna la tête, Roland émit un son étouffé. Une horrible brûlure luisait sur le côté gauche de son cou. Sa peau était

marbrée et boursouflée... c'était une plaie repoussante. Roland recula involontairement, et Arriane s'en rendit compte. Elle voulut cacher la plaie avec sa main, mais poussa un gémissement au contact de ses doigts.

Roland avait vu cette cicatrice un millier de fois au cours de ses rencontres futures avec Arriane..., mais son origine demeurait mystérieuse pour lui. Une seule chose pouvait blesser un ange de cette façon, mais il n'avait jamais trouvé le moyen de lui poser la question.

La plaie était fraîche, comme si les flammes venaient juste de lui lécher

le cou. C'était une blessure qu'elle avait sans doute subie récemment.

— Arriane, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Elle tourna la tête, pour mieux dissimuler sa peau martyrisée. Elle renifla.

— L'amour est un enfer, déclara-t-elle.

— Mais, dit Roland en fermant les yeux, car il entendait la phrase se répéter dans sa tête, un ange ne peut pas être marqué, sauf par...

Arriane détourna le regard, honteuse, mais Roland la força à le regarder.

— Oh, Arriane ! s'exclama-t-il en lui enlaçant la taille. Ses yeux étaient

attirés et repoussés à la fois par son cou, et il regrettait de ne pouvoir la serrer contre lui comme il le voulait, pour chasser la douleur.

— Oh, Arriane ! répéta-t-il, j'ai mal pour toi.

Elle hocha la tête. Mais elle n'avait jamais aimé pleurer. Aussi se contenta-t-elle de dire :

— Je viens de voir Daniel.

— J'allais justement le retrouver, s'écria Roland, enchanté de cet heureux hasard. On l'attend à la foire de la Saint-Valentin.

— Il va descendre en ville ce soir. Il y est peut-être déjà. Lucinda pourra enfin être heureuse.

— Oui, renchérit Roland, qui se

souvenait mieux de l'épisode, à présent. C'était toi, le chevalier venu délivrer ce message dans le camp. Ce n'était pas moi. C'est toi qui as fabriqué l'ordre du roi qui accordait congé aux hommes pour la Saint-Valentin.

Arriane croisa les bras sur sa poitrine :

— Comment sais-tu ça ?

— Je suis extralucide.

Il fut surpris de se sentir sourire. C'était bon de l'avoir près de lui, elle, son amie la plus chère. Cela rendait son voyage dans le passé un peu moins sinistre et atténuait un peu son chagrin d'amour.

Roland débarrassa Arriane de son

heaume et l'aïda à remonter à cheval. Il se remit en selle et baissa sa visière. Chevauchant côte à côte, les deux amis prirent le chemin de la ville.

Parfois, l'amour ne résidait pas dans la victoire, mais dans le sacrifice et la loyauté d'amis comme Arriane. L'amitié, ainsi que le comprit Roland, était en soi une forme d'amour.

Un amour brûlant

LA SAINT-VALENTIN
D'ARRIANE

I

LE SECRET



Arriane contempla le paysage de Toscane, huma le bon parfum de thym et soupira d'aise.

Allongée sur un tapis d'herbe veloutée, appuyée sur les coudes et le menton dans les mains, elle profitait de l'exceptionnelle douceur de la journée et de l'agréable sensation que lui procuraient les doigts parcourant sa longue chevelure noire.

C'était ainsi qu'Arriane et Tess passaient leurs rares moments ensemble : l'une faisait les nattes, l'autre inventait les histoires. Ensuite, elles intervertissaient les rôles.

— Il était une fois un ange extraordinaire, commença Arriane, en tournant la tête pour permettre à Tess de relever ses cheveux dans sa nuque.

Tess était une coiffeuse plus douée qu'Arriane. Elle s'asseyait près de son amie, un panier rempli de fleurs sauvages sur les genoux, et, penchée au-dessus de son dos mince, elle s'aidait d'épingles pour recouvrir sa tête d'un réseau de tresses serrées et zigzagantes, la transformant en

Méduse. C'était la coiffure préférée d'Arriane.

Cette dernière, de son côté, s'estimait heureuse quand elle réussissait à dompter la chevelure rousse emmêlée de Tess pour lui faire une unique natte tordue. Elle s'ingéniait à passer le peigne dans les boucles folles, tirait dessus et les maltraitait tant qu'elle arrachait des cris de douleur à sa malheureuse victime.

En contrepartie, Arriane savait bien raconter les histoires. Et qu'auraient été les séances de nattage sans une belle histoire ?

Sûrement pas une partie de plaisir !

Arriane ferma les yeux et gémit doucement sous les ongles de Tess qui lui gratouillait la tête. Il n'y avait rien de meilleur au monde que les mains d'une amante.

— Arriane ?

— Oui.

Arriane ouvrit les yeux, balaya du regard le pâturage où paissaient paisiblement les vaches de la ferme. C'étaient ses moments préférés, des moments calmes, sans complications, rien qu'elles deux. On était en fin d'après-midi, et la plupart des filles qui travaillaient à la ferme avec Arriane étaient déjà rentrées chez elles.

Elle avait choisi ce travail parce

que, ainsi elle n'était pas très éloignée de Lucinda qui, au cours de cette vie, avait grandi dans un fief d'Angleterre, à quelques battements d'ailes. Daniel se sentait étouffé quand il savait qu'Arriane et les autres anges chargés de veiller sur lui étaient à proximité ; depuis ce point de chute, Arriane pouvait lui donner de l'espace vital tout en volant rapidement à sa rescousse et à celle de Lucinda en cas de besoin. De plus, Arriane prenait plaisir à vivre la vie des mortels de temps en temps. Ce travail à la laiterie, sous les ordres d'un patron, lui plaisait. Tess n'avait jamais compris ce besoin, mais il était vrai que le

maître de Tess était un peu plus exigeant que le Trône.

Les moments volés avec Tess étaient rares. Ses visites à la ferme, et à cette partie du monde en général, se faisaient désirer, ou ne duraient jamais assez longtemps. Arriane n'aimait pas du tout songer à l'obscurité qui attendait son amie quand elle la quittait, ni à ce maître qui avait horreur de savoir Tess hors de son royaume.

«Ne pense pas à lui, se gronda Arriane. N'y pense pas quand Tess est à côté de toi et qu'il n'y a aucune raison de remettre votre amour en question ! »

Oui. Tess était à côté d'elle. Et

l'herbe sous elle était si douce, l'air environnant si parfumé de fleurs sauvages qu'Arriane se sentait prête à se blottir au creux d'un rêve rassurant.

Mais elle avait une histoire à raconter, et Tess adorait ses histoires.

— J'en étais où ? demanda-t-elle.

— Oh... je ne m'en souviens plus.

Tess avait répondu d'une voix distraite. Et, en attrapant une mèche de cheveux, elle griffa Arriane dans le cou.

— Aïe ! fit Arriane en frottant l'endroit douloureux, étonnée par l'air absent de son amie. Quelque chose ne va pas, mon cœur ?

— Non, tout va bien, s'empessa de la rassurer Tess. Tu étais en train de commencer une histoire... Un... quelqu'un d'extraordinaire... euh...

— Oui ! s'écria joyeusement Arriane. Un ange extraordinaire. Son nom était... Arriane.

Tess lui tira les cheveux pour faire semblant de la punir :

— Encore une histoire qui parle de toi ?

Elle rit, mais d'un rire qui semblait distant, comme si elle s'était déjà envolée très loin d'Arriane.

— Elle parle de toi aussi ! Attends ! Arriane roula sur le côté pour faire face à son amie, et Tess laissa glisser le long de sa hanche le bras

dont elle s'était servie pour la coiffer.

Tess portait une robe de coton blanc, au corsage étroit et aux courtes manches blanches à smocks. Elle avait les épaules parsemées d'une multitude de taches de rousseur qu'Arriane comparait à des explosions d'étoiles. Ses yeux étaient d'un bleu à peine plus foncé que ceux d'Arriane, d'un bleu pâle saisissant.

C'était la personne la plus belle qu'Arriane eût jamais rencontrée.

— Et qu'avait-il d'extraordinaire, cet ange ? s'enquit Tess après un instant de silence.

— Par où commencer ? Il y a tellement de choses extraordinaires à raconter sur elle !

D'un geste un peu vif, Arriane tourna la tête dans l'espoir de puiser l'inspiration autour d'elle. La dernière natte, qui n'était pas encore attachée, se défit.

— Oh, Arriane, protesta Tess, tu as tout détruit !

— Je n'y peux rien, moi, si mes cheveux ne sont pas d'accord ! plaisanta la coupable. Et peut-être que les tiens non plus !

Arriane essaya d'attraper le ruban noué autour de la longue natte rousse de son amante.

Mais celle-ci fut plus rapide. Elle recula prestement dans l'herbe et se mit à ramper comme un crabe, puis s'échappa en riant.

Arriane se lança à sa poursuite.

— Cet ange *absolument* extraordinaire, cria-t-elle à Tess, laquelle se sauvait à toute allure dans l'herbe haute, eh bien, elle avait les cheveux tout ébouriffés, avec des nœuds *absolument* dégoûtants. Elle était connue pour ça dans tout le pays. Boucles Ébouriffées, l'appelaient certains. (Arriane se dressa sur la pointe des pieds, leva les mains en agitant les doigts pour évoquer ses cheveux.) Des villes entières disparaissaient dans l'énorme masse de ses cheveux. Des armées complètes étaient englouties dans leur enchevêtrement. Des hommes mûrs

pleuraient, égarés dans les abysses noirs de ses tresses serpentine.

A ce moment, Arriane se prit les pieds dans le bas de sa longue robe informe de fille de ferme et s'affala lourdement sur le sol. Se retrouvant à quatre pattes, elle leva les yeux sur Tess, qui s'était arrêtée devant elle, au soleil, un halo de lumière entourant ses cheveux roux.

Tess lui prit délicatement les poignets pour l'aider à se relever. Sans perdre une seconde, Arriane poursuivit son récit :

— Jusqu'à ce qu'un jour... (Arriane commença à frotter ses mains salies sur sa robe, mais Tess les balaya d'une pichenette et lui tendit un

mouchoir de coton.) Un jour, cet ange rencontra quelqu'un qui changea sa vie...

Tess redressa un peu la tête et tendit l'oreille.

— Cette personne était un petit diable. Elle était plutôt sérieuse, elle contrariait tout le temps Boucles Ébouriffées en voulant l'empêcher de faire des farces, elle se moquait sans cesse de son ingénuité, elle lui rappelait sans arrêt qu'il y avait des choses plus importantes dans la vie que ses cheveux...

A la surprise d'Arriane, Tess s'assit brusquement dans l'herbe en lui tournant le dos. Était-elle vexée par la manière dont son personnage était

décrit ? Mais il suffisait d'attendre la suite ! Dans toutes les bonnes histoires, il y avait un rebondissement, un élément de surprise !

Pour la dérider, Arriane s'allongea en travers des jambes étendues de son amante et, se soulevant sur un coude, décroisa ses bras refermés sur sa poitrine. Mais même avec les mains emprisonnées dans les siennes, Tess continuait à regarder obstinément une petite fleur jaune nichée dans l'herbe.

— Laisse tomber cette histoire idiote, Arriane, dit-elle, d'un ton lointain, comme si elle était en transe. Je ne suis pas d'humeur

aujourd'hui.

— Oh, attends, attends ! s'entêta Arriane. Je suis juste en train de m'échauffer !

Elle réfléchit, sourcils froncés, puis ajouta :

— En bien des choses, ce petit diable qui semblait être contre tout ce que faisait Boucles Ébouriffées était exactement le contraire d'elle. Ses cheveux étaient une fleur de pissenlit rouge. (Arriane caressa les cheveux de Tess.) Sa peau était une fine toile blanche qui brûlait à la moindre caresse du soleil. (Elle fit courir son doigt le long du bras velouté de Tess.)

— Arriane..., tenta de l'interrompre

Tess.

— Mais cette créature était un démon qui avait un peigne, poursuivit Arriane, et ses mains domptaient les boucles destructrices. La nature de cette personne, au contraire de celle de l'ange, était...

— Ça suffit ! jeta Tess en tournant la tête d'un geste brusque. J'en ai marre des contes de fées.

Elle se leva, et Arriane se redressa à son tour.

— Ce n'est pas un conte de fées, insista Arriane, ignorant la chair de poule qui commençait à se répandre sur sa peau. Si nous sommes ensemble ici...

— C'est tout simplement parce qu'il

ne faisait pas attention.

— Ne *faisait* pas ?

Un vent froid se mit à-souffler sur le pâturage.

— Il m'a lancé un ultimatum, annonça Tess.

Le sang reflua des joues d'Arriane, et avec lui les couleurs resplendissantes de la prairie. Le bleu du ciel s'obscurcit, l'herbe perdit son éclat. Les cheveux de Tess eux-mêmes pâlirent.

Arriane savait que ce moment viendrait un jour – elle l'avait su dès le début –, mais elle en eut malgré tout le souffle coupé.

Tess portait le tatouage noir, la formation d'étoiles dont Lucifer

marquait les démons qui faisaient partie de son premier cercle.

— Il est au courant, ajouta-t-elle. Et maintenant il exige que je rentre.

La voix de Tess était glacée, et sa froideur se déposa lentement sur l'âme d'Arriane.

— Mais tu viens juste d'arriver !

Arriane mourait d'envie de se jeter aux pieds de celle qu'elle aimait, de la supplier en pleurant. Mais elle n'en fit rien et se contenta de se récrier :

— Je ne veux pas que tu partes ! Je déteste te voir partir !

— Arriane..., commença Tess en s'avançant vers elle. Mais Arriane recula, furieuse :

— Ce n'est pas à lui de dire ce que

nous pouvons faire et ne pas faire !
Qu'est-ce que c'est que ce monstre
qui n'arrête pas de proclamer que
chacun est libre d'agir comme il veut,
et qui t'empêche de faire ce que te
dicte ton cœur ?

— Je n'ai pas le choix.

— Si ! Tu n'as pas envie de choisir,
c'est tout !

Tess ne répondit pas. Arriane sentit
un énorme sanglot, ou plutôt une
vague de la taille d'un tsunami,
soulever sa poitrine.

Honteuse, elle pivota sur ses talons
et prit la fuite. En courant, elle
traversa le pâturage, longea le
ruisseau et gravit la légère pente
herbeuse qui marquait la limite ouest

de la ferme. Aveuglée par les larmes, elle ne s'aperçut pas qu'elle piétinait le thym de sa maîtresse dans le jardin d'herbes aromatiques. Elle entendait les pas de Tess qui se rapprochait, lancée à sa poursuite, mais elle ne s'arrêta pas. Enfin, elle arriva devant la porte de la vieille grange où elle se lèverait le lendemain matin, juste avant l'aube, pour traire les vaches.

Elle se jeta contre le mur de bois rugueux et laissa venir les sanglots.

Tess, arrivée par-derrière, la serra dans ses bras en projetant sa natte rousse sur son épaule dans ce mouvement. Elle posa la tête dans son dos et elles restèrent ainsi, à

pleurer toutes les deux en silence.

Quand Arriane se retourna, le dos appuyé contre le mur chauffé par le soleil, Tess lui prit la main. Elle avait les doigts longs, pâles et minces ; ceux d'Arriane étaient minuscules, ses ongles, rongés jusqu'au sang. Arriane tira Tess par la robe pour l'entraîner à l'intérieur de la grange, où elles pourraient échapper aux regards des filles de ferme qui allaient bientôt rentrer pour le dîner.

Elles étaient parmi le foin, les chevaux, et quelques vaches blotties les unes contre les autres dans un coin. Les odeurs animales – le parfum musqué des chevaux, les émanations douçâtres des poules, la

senteur de cuir des vaches – imprégnèrent l'atmosphère.

— Il y a un moyen pour que nous restions ensemble, dit Tess à voix basse.

— Lequel ? Tu es prête à le défier ?

— Non, Arriane, répondit le démon. J'ai prêté serment. Je suis liée à Lucifer.

Tess tourna la tête et son regard se perdit au loin, sur l'immense prairie. Arriane vit alors le tatouage sombre qui marquait sa jolie peau. C'était la seule imperfection qui restait à demeure sur le corps des anges. A l'exception des cicatrices laissées sur leurs ailes, toutes les marques d'encre, ou les plaies, ou les

balafres, disparaissaient avec le temps.

La seule partie du corps de Tess que Arriane n'aimait pas était l'endroit portant la marque de Lucifer. De la main, elle toucha sa propre nuque, blanche et intacte. Pure.

— Il y a un autre moyen, reprit Tess en se rapprochant d'Arriane, si près que leurs pieds se chevauchèrent. (Tess embaumait le jasmin, et cette dernière disait souvent qu'Arriane sentait la crème sucrée.) Un moyen d'arrêter de vivre comme ça, en gardant le secret sur ce qui se passe entre nous.

Tess tendit les bras et prit son

amante par les épaules. Arriane crut qu'elles allaient à nouveau s'embrasser. Elle se sentait prête à s'abandonner, tant son corps aspirait à cette étreinte...

Mais non. Des doigts froids s'insinuèrent dans sa nuque.

— Tu pourrais me rejoindre ! prononça Tess.

Arriane se dégagea avec un sursaut. Elle sentit la chair de poule envahir sa peau.

— Rejoins-moi et sois mon âme sœur, Arriane. Rejoins-moi et viens prendre ta place dans les rangs de l'Enfer.

I I

DÉSIRS INFERNAUX



Arriane recula.

— Non, murmura-t-elle avec conviction. Je ne pourrai jamais.

Les yeux bleus de Tess la supplièrent, intensément, et elle plaida :

— Nous n'aurions plus besoin de garder notre amour secret, nous pourrions le clamer dans tout l'univers.

Sa voix retentit, renvoyée en écho

par les poutres de la grange, et Arriane se sentit nerveuse.

— Tu n'en as pas envie ? cria Tess. Tu n'as pas envie qu'on soit ensemble, qu'on casse les chaînes arbitraires qui nous empêchent d'être nous-mêmes ?

Arriane secoua la tête. Ça, c'était un coup bas. Tess ne savait plus ce qu'elle disait. Elle avait beau être la personne la plus sublime du monde, elle exagérait. Si vraiment Tess l'aimait, elle se doutait bien de sa réponse.

Arriane hésita. Elle tenta un instant d'examiner la situa-don du point de vue de Tess. Evidemment qu'elle avait envie d'aimer Tess au grand

jour. Elle ne demandait que cela ! Qu'est-ce qu'elle pouvait faire d'autre pour le lui prouver ?

Et pourtant... Non ! Comment Tess osait-elle lui demander une chose pareille ? De se mettre du côté de l'Enfer, contre le Paradis ! Ce n'était pas de l'amour. C'était de la folie.

— Peut-être que les règles sont justes, se hasarda-t-elle à dire. Peut-être que les anges et les démons ne devraient pas...

— Quoi ? coupa Tess. Allez, vas-y !

— Lucifer ne le permettrait jamais, finit par conclure Arriane, évasive, puis elle tourna le dos à Tess.

Elle se mit à arpenter la grange. Les chevaux étaient dans leurs

stalles. Les vaches dans leur enclos. Chaque être avait sa place. Elle regarda Tess, de l'autre côté de la grange, et se dit qu'elle ne s'était jamais sentie aussi loin de l'être qu'elle aimait le plus au monde.

— Peut-être que Lucifer le permettrait..., commença Tess.

— Tu sais bien comment il traite l'amour ! jeta Arriane. Depuis...

Mais elle se tut. Cette vieille histoire n'avait pas d'importance, pas en ce moment.

— Tu ne comprends pas, s'exclama le démon avec un rire faux, comme si elle se moquait d'Arriane parce qu'elle séchait devant un petit problème d'arithmétique tout simple.

Il a dit que si je t'amenaïs avec moi...

— Qui ça ? *Lucifer* ?

Tess recula soudain, comme effrayée, et, l'espace d'un instant, Arriane crut voir une chose insolite dans les chevrons de la grange. Une statue de pierre... une gargouille semblait les observer. Mais, l'instant suivant, celle-ci avait disparu. En revanche, Tess la regardait toujours, les yeux fous. Tess, qui, apparemment, l'avait trahie.

— *Tu lui as dit ?*

Arriane marcha sur Tess et s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Cette dernière eut visiblement le souffle coupé par sa détermination, mais elle ne broncha pas.

— Tu as osé faire ça ? cracha Arriane, avant de tourner les talons, prête à la planter là et à s'enfuir en courant.

Mais elle n'en eut pas le temps. Déjà, Tess l'attrapait par les poignets. Arriane se défendit et le démon lâcha prise en écorchant sa peau au passage.

— Laisse-moi partir ! hurla Arriane, même si au fond d'elle-même elle ne le souhaitait pas.

De toute façon, Tess ne l'écoutait pas. Elle revint à la charge et la tira par la manche, si fort que le tissu se déchira.

— Oui, je lui ai dit ! aboya-t-elle. Je ne suis pas comme toi, je me fiche

qu'on le sache !

Arriane la repoussa, si violemment qu'elle tomba en arrière sur un amoncellement de seaux à lait vides.

Les récipients se renversèrent sur elle en aspergeant sa peau blanche de quelques gouttes de lait.

Tess repoussa les seaux à coups de pied et se releva. Puis – Arriane n'avait pas prévu cela – ses ailes se déployèrent derrière ses épaules.

Jamais elles ne se montraient mutuellement leurs ailes ; elles s'étaient mises d'accord là-dessus des siècles auparavant. Cela leur aurait rappelé trop douloureusement que leur amour était interdit.

Les larges ailes du démon

emplirent la grange d'une lumière scintillante. Elles avaient la teinte dorée des derniers instants du couchant, et se dressaient dans son dos comme deux pics jumeaux. Entièrement déployées, elles battaient doucement sur les flancs de Tess, raides, les pointes légèrement recourbées dans la direction d'Arriane.

La position de combat rituelle.

Les chevaux hennirent et les vaches se mirent à meugler comme s'ils sentaient la tension, annonciatrice d'un malheur.

Ensuite, Arriane ne le fit pas exprès, mais ses ailes répondirent à l'appel. Elles jaillirent de ses épaules

et s'épanouirent en lui causant un tel plaisir qu'elle poussa un cri de joie spontané. Mais, aussitôt après, le regret lui serra la gorge quand elle les vit se déplier sur ses flancs.

Tess battit des ailes dans un déploiement d'or et s'éleva de terre. Elle resta en l'air une fraction de seconde avant de fondre sur Arriane. Toutes deux roulèrent sur le sol.

— Pourquoi fais-tu ça ? cria Arriane en lui agrippant les (pailles, pour tenter de la repousser.

Tess, qui l'avait empoignée par les cheveux, tira sa tête en arrière et la regarda droit dans les yeux :

— Pour te montrer que je me battrais pour toi. Je ferais n'importe

quoi pour toi.

— Lâche-moi !

Arriane n'avait nulle envie de lutter contre celle qu'elle aimait, mais ses ailes étaient mues par l'ancestrale attraction magnétique qui les poussait vers l'ennemi éternel.

Elle poussa un cri de douleur et frappa ce visage qu'elle adorait, et qu'elle n'avait jamais voulu qu'adorer.

— Quand tu m'auras rejointe, fulmina Tess en la maintenant au sol par les mains, il t'acceptera. Il acceptera notre amour.

Arriane secoua la tête, recroquevillée sous elle. Elle craignait sa prochaine réaction, mais il fallait

qu'elle dise ce qu'elle pensait :

— C'est un piège.

— Ferme-la !

— Un piège pour m'attirer en bas.

Tout ce qu'il veut, c'est gagner une âme de plus !

Arriane luttait contre la pression de son adversaire, contre celle de ses propres ailes d'argent qui jetaient des étincelles chaque fois qu'elles effleuraient celles de Tess.

— Lucifer n'est qu'un vulgaire marchand, cria-t-elle en surmontant le vacarme de leur bagarre, le genre à rester au marché après la nuit tombée juste pour faire une dernière bonne affaire. Dès que je t'aurai rejointe...

Tess se figea. Son visage rougi n'était qu'à un centimètre de celui d'Arriane. Elle lâcha ses cheveux et cessa de la maintenir au sol. Elle posa une main sur sa joue :

— Donc, tu vas y réfléchir ?

Il y avait tant de chaleur dans le regard bleu de Tess qu'Arriane se sentit fondre.

— Je me souviens de la première fois, chuchota Tess, la première fois que je t'ai dit au revoir... J'avais si peur que ce soit pour toujours.

Arriane frissonna :

— Oh, Tessriel !

Comment résister à un dernier baiser ? Elle oublia la lutte et leva la tête vers Tess, dont le visage avait

complètement changé. L'amour réapparut, et vint peu à peu combler l'espace entre leurs deux corps jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Elles se tinrent étroitement enlacées, entremêlant leurs doigts, leurs cheveux, leurs membres. Quand leurs lèvres se rejoignirent, le corps entier d'Arriane s'enflamma de passion contrariée. Elle but à la source de son amour, en souhaitant de toute son âme que cette étreinte ne s'interrompe jamais, car, quand ce serait fini...

Tout serait fini pour elles.

Elle ouvrit les yeux et contempla le visage paisible de son grand amour. Jamais elle ne pourrait vraiment

penser à Tess comme à un démon. Jamais. Elle se souviendrait d'elle comme elle était en ce moment.

Sans s'en apercevoir, elle avait ôté ses lèvres de celles de Tess. Elle avait le cœur plein de tristesse...

Elle se redressa lentement, puis se mit debout :

— Je... je ne peux pas venir avec toi.

Les pupilles de Tess se rétrécirent et sa voix prit un ton d'une froideur effrayante, le ton qu'elle avait quand sa fierté était blessée. Sans changer de position, elle lança :

— Tu es un ange déchu, Arriane. Il est temps que tu t'en rendes compte et que tu descendes de ton piédestal.

— Je ne suis pas ce genre d'ange déchu. («Je ne suis pas comme toi », précisa-t-elle mentalement.) Je suis déchue parce que je crois à l'amour.

— Ce n'est pas vrai ! Tu es déchue parce que Daniel t'a entraînée dans sa chute, comme moi et tous les autres.

Arriane tressaillit :

— Au moins, Daniel a une conception de l'amour qui n'exige pas qu'on trahisse sa nature.

— Tu en es si sûre ?

La question resta en suspens entre elles.

Pour évacuer un peu la tension qui la nouait, Arriane alla rajouter de la nourriture et de l'eau dans la

mangeoire des chevaux, de l'autre côté de la grange. Elle entendit Tess soupirer.

— Je crois en la cause de Daniel, déclara enfin Arriane. Je crois en Lucinda.

— Ça aussi, c'est faux ! Tu leur as été affectée. Tu es obligée de le faire, sinon, ces imbéciles de l'Échelle rappliqueront.

— Ça ne veut pas dire que je n'y crois pas ! Je n'abandonnerai pas Lucinda et Daniel.

— A la place, c'est nous que tu préfères abandonner ?

À présent, Tess pleurait, assise par terre au milieu de la grange, et essuyait ses larmes sur son mouchoir

maculé de boue.

— Demain, Arriane, c'est la Saint-Valentin !

— Je sais. On avait prévu d'aller à la foire, là où seront Lucinda et Daniel, et tous les autres... On se serait amusées, ajouta-t-elle d'une voix qui tremblait.

— Amusées ? En faisant semblant de ne pas être ensemble ? En faisant semblant de chercher l'amour que nous éprouvons déjà l'une pour l'autre ?

Arriane ne répondit pas. Tess avait raison. Elles étaient dans une situation terrible.

Enfin, Tess se leva et s'approcha d'Arriane. Elle s'empara de son seau

et le posa par terre. Puis elle lui caressa la joue :

— Laissons Luce et Daniel fêter leur Saint-Valentin, et nous, fêtons la nôtre. Célébrons le grand amour en faisant alliance, toutes les deux. Viens avec moi, Arriane. Nous pourrions être si heureuses ensemble... si nous étions *vraiment* ensemble.

Arriane ravala la peur qu'elle sentait monter dans sa gorge.

— Je t'aime, dit-elle, mais je ne peux pas tourner le dos à ma promesse.

Elle écarta la main de Tess. Elle contempla sa bien-aimée, la dévora des yeux, la scruta jusqu'au moindre

détail afin de tout conserver dans sa mémoire : ses cheveux roux qui flottaient légèrement, soulevés par le vent, ses pieds blancs, nus dans la paille, sa main qui gardait la forme de la joue absente d'Arriane, les larmes qui montaient dans ses yeux bleus et brillants.

Et même le spectaculaire éclat doré de ses ailes.

C'était la dernière fois qu'elles se voyaient. C'était leur dernier adieu.

I I I

LA PREMIÈRE BLESSURE EST LA PLUS PROFONDE



Jamais. Jamais. Jamais.

Arriane s'était envolée, le cœur lourd, et l'esprit en proie à mille pensées contradictoires. Elle aurait dû prévoir que cela arriverait. Elle le savait depuis longtemps ! Quelque chose en elle avait senti qu'un jour comme celui-là approchait, celui où Lucifer rappellerait Tessriel.

Mais jamais, au grand jamais, elle n'aurait cru que Tess lui demanderait de renoncer à sa place au Paradis, pour l'échanger contre les feux de l'Enfer ! Elle sentit une bouffée de colère l'envahir, et ses ailes répondirent par de grands battements puissants.

Parfois, quand Arriane restait trop longtemps sous l'apparence d'une mortelle, elle oubliait que ses ailes étaient aussi immenses, elle oubliait le plaisir fort, profond, qu'elle éprouvait en sortant de ses épaules cette énergie à nulle autre pareille, ce pur enchantement.

Elle aurait dû ressentir l'exaltation qu'elle éprouvait toujours quand elle

fendait les airs, mais au contraire ses ailes d'argent lui rappelaient qui elle était, et qui était sa bien-aimée, et le fait qu'elles ne pourraient jamais être ensemble.

Jamais.

«Je me souviens de la première fois que je t'ai dit au revoir, lui avait dit Tess dans la grange, j'avais si peur que ce soit pour toujours. » Arriane s'en souvenait, elle aussi. Cela s'était passé des milliers d'années auparavant. Elle était en compagnie d'Annabelle et Gabbe. Elles planaient toutes les trois dans un nuage sombre gonflé de pluie, au-dessus d'un endroit nommé Canaan. Elles observaient une cérémonie

dirigée par un mortel appelé Abraham, quand un ange avait surgi de nulle part et s'était mis à planer devant elles dans le ciel.

— Qui es-tu ? avait demandé Gabbe d'un ton hostile à cet ange à la flamboyante chevelure rousse, aux yeux d'un bleu cristallin.

Arriane avait trouvé ses ailes très jolies, et son corps semblait doux, ouaté comme un cumulus. Sa peau d'un blanc éclatant était parcourue d'éclairs lumineux. Arriane se souvint qu'elle avait eu envie de le toucher, comme pour assurer que cet ange était bien réel.

— Je suis Tessriel, votre sœur d'autrefois au Paradis, s'était

présentée l'ange inconnu en inclinant la tête en signe de politesse, l'ange du tonnerre qui roule à travers l'Eurasie.

Sous le regard de Tessriel, Arriane avait senti au plus profond de son âme remonter un souvenir lointain. Sa sœur. Oui. Elles ne s'étaient pas bien connues au Paradis, car il y avait plusieurs anges qui les séparaient, mais il avait toujours existé un je-ne-sais-quoi entre elles, un mystère inexplicable qui les attirait l'une vers l'autre.

— Je t'apporte des nouvelles de ton frère Roland, avait dit Tessriel à Arriane, qui, en entendant ce nom, avait retenu son souffle.

— Roland réside dans le domaine de Lucifer, était intervenue Gabbe d'un ton coupant. Tu nous apportes des nouvelles de l'Enfer ?

— Je vous apporte des nouvelles...

La voix de Tessriel avait vacillé, et Arriane avait eu un élan envers elle. Elle n'avait pas revu Roland depuis la Chute, et il lui manquait terriblement. Cet ange était venu apporter un message de sa part ! Arriane avait bondi en avant, mais Gabbe l'avait retenue par le bout de l'aile.

— Pars, avait-elle ordonné d'un ton sans réplique, laisse-nous !

Tessriel s'était détournée en secouant tristement la tête. L'air très

malheureux ? elle avait jeté brièvement un regard en arrière, vers Arriane, et dit :

— Au revoir.

— Au revoir, avait répondu Arriane.

Mais cela n'avait pas été un adieu. Des années plus tard, alors qu'elle marchait seule sur les bancs de sable d'une rivière terrestre, Arriane était tombée sur l'ange aux cheveux roux.

— Tessriel ?

Tessriel, qui se baignait dans la rivière, avait levé les yeux. Elle était nue, ses ailes d'un blanc pur effleuraient la surface et ses longs cheveux roux faisaient une traînée le long de son dos.

— C'est toi ? avait murmuré

Tessriel. Je croyais ne jamais te revoir.

Quand elle s'était redressée, émergeant de la rivière, Arriane avait été subjuguée par son apparence de mortelle, et elle avait détourné les yeux, à la fois excitée et embarrassée. Elle avait entendu le clapotis des ailes qui sortaient de l'eau, senti la caresse d'un vent chaud puis, une seconde plus tard, des lèvres douces s'étaient posées sur les siennes. Elle s'était retrouvée nichée au creux d'une paire de bras et d'ailes humides.

Quand Tessriel avait relâché son étreinte, Arriane, qui sentait ses lèvres palpiter d'un désir inconnu,

avait soufflé :

— Qu'est-ce que tu as fait là ?

— Je t'ai embrassée. Je m'étais promis que, si je te revoyais, je le ferais.

— Et si je m'en allais maintenant, et si ensuite je revenais, tu m'embrasserais encore comme ça ?

Tessriel avait opiné, le visage illuminé d'un large sourire.

— Au revoir, avait chuchoté Arriane en fermant les yeux. Puis elle les avait rouverts et avait dit :

— Bonjour !

Et Tessriel l'avait encore embrassée. Et encore.

Dans un sombre fjord au nord de la Norvège... sur un bateau faisant voile

vers les Indes... sur un plateau aride et désertique en Perse... ou sous des trombes d'eau dans une forêt tropicale... A dater de ce jour, alors que le monde n'était pas encore compliqué, qu'il était jeune, et qu'aucun ange déchu n'avait encore pris la direction que chacun prendrait par la suite, Arriane et Tessriel se dirent toujours au revoir pour se redire bonjour ; elles partirent et revinrent toujours après un baiser et avant un autre.

Arriane volait, se sentant plus éloignée que jamais du démon qu'elle aimait et de ses baisers. Elle dépassa deux hérons. Ces oiseaux étaient en couple, mais elle, elle

était obligée de rester seule, à cause d'anciennes alliances que ni l'une ni l'autre ne voulait trahir.

Il y avait de quoi devenir folle de frustration. Arriane se dit qu'elle avait besoin de se trouver un endroit solitaire et reclus où son cœur pourrait saigner en paix.

Sa vue brouillée de larmes lui cachait les prairies de la vallée qu'elle survolait. Les pensées tourbillonnaient dans sa tête. Pour rien au monde elle n'aurait voulu quitter Tess, et pourtant elle n'avait rien eu de plus pressé que de partir. Elle avait fui au plus vite la ferme nichée au creux de la petite vallée verdoyante qu'elle avait appris à

aimer.

Aimer... Qu'est-ce que c'était, au juste ?

Daniel et Lucinda semblaient le savoir. Il y avait eu des moments où elle-même avait cru toucher l'amour du bout du doigt : au cours de moments tendres, fugaces, quand elle fusionnait avec Tess dans un baiser, quand leurs deux cœurs étaient confondus. Pourquoi n'avaient-elles pas pu rester ainsi pour toujours, en se mentant à elles-mêmes dans un état de bonheur infini ?

Peut-être que l'amour, c'était se mentir à soi-même.

Non. La faute du monde pesait sur

elles.

Ce jour-là, tandis qu'elle fendait le vaste ciel clair, Arriane comprit que ce qu'elle ressentait pour Tess était de l'amour, tout en n'étant pas de l'amour. C'était tout à la fois... et c'était impossible. Aussi, pour cette raison, s'étaient-elles déjà quittées une fois sur un adieu de la même sorte, un vilain adieu.

Cela s'était passé quelques siècles après la Chute. Arriane avait finalement choisi. Elle était retournée dans les plaines du Paradis et, après un certain temps, avait fait la paix avec le Trône. Ses ailes étaient d'une superbe couleur d'argent iridescent – le signe qu'elle était à nouveau

acceptée – et elle était pressée de les faire admirer à celle qu'elle aimait. Elle avait retrouvé Tessriel sous une chute d'eau en Amazonie, comme convenu.

— Regarde ce que j'ai fait..., avait-elle commencé.

— Qu'est-ce que tu as fait ? l'avait interrompue Tess d'un ton horrifié.

De même que les ailes d'Arriane brillaient d'un éclat argenté tout neuf, celles de Tessriel étaient d'une teinte dorée resplendissante.

— Tu ne m'as jamais dit que tu pensais à... Arriane n'avait pas pu finir sa phrase.

— Toi non plus ! avait jeté Tess, dont les yeux s'étaient remplis de

larmes.

Puis elle les avait essuyés, l'air furieux.

— Mais pourquoi ? Pourquoi te mettre de son côté ? avait repris Arriane.

— Est-ce que ton choix n'est pas aussi arbitraire que le mien ? C'est toi qui as décidé de choisir ce maître.

— Au moins, mon maître est *bon*, pas comme le tien !

— *Bon. Mauvais.* Ce ne sont que des mots, Arriane. De toute façon, comment leur faire confiance ?

— Et maintenant comment... comment vais-je pouvoir t'aimer ? avait murmuré Arriane.

— C'est simple, avait dit Tess en

secouant tristement la tête, tu ne peux pas.

C'était Roland qui les avait réconciliées. À présent, Arriane regrettait presque qu'il l'ait fait. Mais à l'époque elle avait besoin de Tess, beaucoup plus qu'elle ne voulait l'avouer. Roland s'était débrouillé pour leur procurer quelques instants de solitude à Jérusalem, après ce qui aurait dû être le mariage de Cam et Lilith.

Cette union n'avait pas eu lieu.

Mais celle entre Arriane et Tessriel, oui. Dès qu'elles avaient été l'une en face de l'autre, leur brouille s'était dissoute dans un interminable baiser.

— Il faut que nous soyons libres

d'être nous-mêmes, chacune indépendamment, lui avait dit Tessriel, mais nous ne serons jamais aussi fortes et solides que quand nous serons ensemble.

— Sois prudente, lui recommandait Roland chaque fois qu'elle s'arrangeait pour aller rejoindre Tess.

Prudente, Arriane l'était. Pas une seule fois elle ne s'était fait prendre. Pas une seule fois les anges n'avaient soupçonné l'histoire d'amour secrète qui l'unissait à l'un des démons les plus proches de Lucifer. Elle avait agi avec prudence pour un tas de choses... sauf quand elle avait donné son cœur. Elle n'avait simplement jamais imaginé

que Tessriel pourrait lui demander de choisir.

Mais, maintenant que c'était fait, il n'y avait qu'un seul choix possible : cet au revoir ne pouvait être qu'un adieu.

Arriane avait du mal à respirer. Les larmes ruisselaient sur ses joues et elle volait à l'aveuglette, ne sachant où aller. Reverrait-elle jamais celle qu'elle aimait ?

Tout à coup, son cœur fut transpercé par une douleur si vive qu'elle la ressentit jusque dans ses os. Que lui arrivait-il ?

Puis un sombre pressentiment s'infiltra en elle, et elle poussa un cri de terreur.

Elle porta la main à son cœur, mais ce n'était pas une simple douleur physique.

Il s'était passé quelque chose.

Tess.

Au beau milieu du survol des montagnes de l'Italie du Nord, Arriane effectua un brutal changement de direction. Ses ailes tremblèrent et son cœur s'affola, mais elle ne sentait qu'une seule chose : elle devait retourner à la ferme. Cette intuition était celle d'une amoureuse...

... Une lente prise de conscience se diffusait dans son cerveau...

Puis elle en fut absolument sûre...

Il s'était passé quelque chose...

quelque chose d'épouvantable.

I V

LES AILES DE L'AMOUR



La grange était vide. Le soleil s'était couché. La seule lumière en dehors d'un rayon de lune qui entrait par la porte ouverte provenait des ailes d'Arriane. Elles jetaient une douce lueur opalescente sur les bêtes, qui n'étaient pas endormies. Les chevaux hennissaient et les poules caquetaient à qui mieux mieux dans leur enclos ; les vaches étaient couchées dans le foin, les pis

gonflés de lait. Les animaux, eux aussi, sentaient qu'il se passait quelque chose.

Arriane s'affola. Où était Tess ?

Elle arpenta la grange de long en large à la recherche de traces, mais ne décela que celles de leur lutte : les seaux à lait renversés ; le tas de foin boueux où elles s'étaient battues. Quand elle fermait les yeux, elle voyait toujours Tess comme elle la voulait, souriante, les joues rose vif. L'haleine d'Arriane formait de petits nuages vaporeux. Elle les regarda s'évanouir dans l'air glacial. Elle eut envie de hurler, de les empêcher de disparaître, d'empêcher toutes les disparitions.

La prémonition était si puissante qu'Arriane se tordait les mains. Elle repassa les derniers moments dans sa tête, elle se revit marcher jusqu'à la porte, puis se précipiter dehors et s'élever dans les airs. Elle repensa aux mots furieux qu'elles s'étaient crachés au visage, et elle regretta toutes les choses qu'elle avait pu dire ou faire à Tess sans que ces actes ou ces paroles aient été dictés par l'amour.

Là !

Elle se figea. La pointe de son aile avait effleuré un amoncellement de foin humide. Qu'est-ce que ça pouvait être ?

Arriane s'agenouilla. Ses ailes

jetèrent une lumière blanche, illuminant les bêtes terrifiées qui ouvraient de grands yeux, réfugiées au fond de leurs enclos.

Il y avait du sang sur le foin... une flaque d'un rouge brillant.

— Tessriel !

Arriane s'éleva précipitamment, survola le sol à la recherche d'une nouvelle trace de sang, tourna frénétiquement en rond, scruta le moindre centimètre, s'élança comme une flèche d'un côté et de l'autre, mais en vain. Puis elle décida d'aller explorer l'extérieur et franchit le seuil. C'est là, juste derrière la porte ouverte, qu'elle aperçut une petite mare sombre dans l'herbe. Elle se

rapprocha, l'examina d'en haut, s'apprêta à la toucher, mais...

Non. Elle s'arrêta dans son mouvement.

Un ruban de gouttes de sang rouge foncé partait de la flaque et continuait sur plusieurs centimètres dans la direction de l'étoile du Nord.

Tess était partie. Mais que lui était-il arrivé ?

Arriane survola le sol à la recherche d'indices. En différents endroits, elle distingua des taches de sang sur des brins d'herbes hautes, puis les traces se perdaient. Elle traversa un ruisseau, mais, de l'autre côté, il n'y avait plus le moindre signe.

Arriane poussa un gémissement. C'était fichu.

C'est alors qu'elle aperçut de nouvelles traces sous un saule pleureur. Une traînée de sang sur près de vingt mètres... qui s'élargissait, et le sol était parsemé de taches rouges, comme si le sang avait giclé d'une nouvelle blessure. Tess était-elle poursuivie par un agresseur qui l'avait blessée au cours de sa fuite ? Affolée, Arriane vola du plus vite qu'elle put pour s'interposer entre Tess et l'être, quel qu'il soit, qui osait lui faire du mal.

Or, un seul être pouvait avoir pris en chasse un démon investi de tous les pouvoirs et l'avoir blessé. Dans

son scénario le plus sombre, Arriane vit en pensée Lucifer, avec ses yeux recouverts d'une taie, ses gigantesques ailes envahies de poils noirs fétides.

Mais était-ce possible ? Lucifer était-il venu jusque-là pour ramener Tess de force en Enfer ? Arriane n'avait jamais vu sa bien-aimée face à face avec son maître, même si cette vision l'avait hantée plus d'une fois. Si elle découvrait que Lucifer était en train de faire du mal à Tess, Arriane ne répondait plus de rien. La rage qui montait en elle était telle qu'elle pouvait à peine voler.

Un amour comme celui-là était fatal, même pour un ange.

— Tessriel ! hurla-t-elle de nouveau dans l'immensité des pâturages.

Aucune réponse.

A l'ouest, des nuages noirs recouvraient le ciel d'un écran sale. Arriane espéra que Tess n'était pas partie dans cette direction. La pluie lui ferait perdre la piste. Mais peut-être Tess comptait-elle justement là-dessus. Dans ce cas, c'était vers le cœur de la tempête qu'elle se dirigeait.

Arriane battit des ailes et chercha à prendre de la vitesse. Prise dans une turbulence, elle fut ballottée de droite à gauche, de haut en bas, et elle se retrouva trempée et

grelottante.

C'est à ce moment-là qu'elle vit Tess. Couchée sur le dos au bord d'un promontoire rocheux dans les contreforts des Dolomites, non loin de l'endroit où elle-même avait senti qu'il se passait quelque chose de terrible.

Tess semblait mourante... mais les anges ne mouraient pas. Ses ailes pendaient sur ses flancs d'une manière qui n'était pas naturelle. Elle saignait, et le sang qui coulait formait une flaque sur un rocher plat en dessous. Elle était seule.

Elle était *seule*.

Arriane volait à trois cents mètres au-dessus d'elle, mais l'éclat d'argent

qu'elle perçut dans la main de Tess était impossible à confondre. Pourquoi Tess possédait-elle une lèche d'argent ?

Arriane descendit en piqué, si vite que le vent gronda dans ses oreilles. Elle se posa sur un rocher gris à quelques pas de son amante. Ses ailes jetaient un cercle de lumière qui la précédait et entourait Tess d'un halo lumineux. A présent, c'était clairement visible : la flèche à pointe d'argent lui avait lacéré l'aile gauche. Sans être complètement sectionnée, cette aile cuivrée qui avait été si puissante pendait lamentablement, suspendue à quelques fibres ténues.

Arriane fut prise de fureur... elle

allait tuer celui ou celle qui avait fait cela. Puis elle regarda le visage livide de Tess, les yeux à peine ouverts qu'elle levait sur elle. Et elle comprit. Il n'y avait personne à punir. Cette blessure atroce, Tess se l'était infligée elle-même.

A peine quelques heures auparavant, le sujet de la peau des anges, de leur éternelle pureté, avait traversé l'esprit d'Arriane. Et elle savait que ce n'était pas tout à fait vrai, que certaines choses laissaient des cicatrices indélébiles.

Comme les tatouages de Lucifer.

Comme la blessure d'une flèche à pointe d'argent, même si elle ne tuait pas l'ange. Comme le mélange de...

— Tessriel, non !

La blessée, qui tenait la flèche magique dans sa main droite, la replaça près de la plaie comme si elle envisageait d'amputer son aile dorée. Mais ses doigts tremblaient si fort que la flèche glissa et transperça l'aile en plusieurs endroits, faisant jaillir le sang.

Alors seulement, Tess sembla remarquer la présence d'Arriane.

— Tu es revenue, dit-elle d'une voix à peine audible.

— Oh, Tessriel, dit Arriane, enjoignant les mains sur son cœur, tes ailes ne vont jamais guérir !

— C'est justement l'idée. J'avais besoin de quelque chose qui te

rappelle à mon souvenir.

— Ne dis pas ça ! (Arriane se mit à genoux à côté de la blessée.) Qu'est-ce que tu fabriques avec une flèche d'argent ? Du troc avec Azazel ? Ça ne se fait pas !

— Ça se fait quand on en a suffisamment besoin. Si je ne peux pas t'avoir, je ne veux rien avoir du tout.

Tess enfonça la flèche dans son aile mutilée et grimaça. On entendit un bruit de chair qui se déchire, mais l'aile ne fut pas complètement sectionnée.

— C'est plus dur qu'on ne croit, commenta Tess.

— Arrête ! hurla Arriane en

essayant d'attraper la flèche. En un éclair, Tess retourna l'arme vers elle.

— Reste où tu es, dit-elle d'une voix faible. Tu sais ce qui va t'arriver si tu me touches.

Arriane regarda l'ange déchu qu'elle aimait, couvert d'un sang qui agirait sur elle comme du poison. Mais, même sachant cela, elle ne renonça pas. Elle avait besoin de faire comprendre à Tess qu'elle n'était pas seule, qu'elle était aimée.

Le souvenir du rire de sa bien-aimée résonna dans ses membranes et lui donna du courage ; l'image de Tess, sa chère, Ma douce, sa belle Tess lui apparut, et elle fit l'impensable.

Elle se jeta en avant, se coucha sur elle en tendant la main vers l'arme magique. Le sang gicla, et elle cria. Ce sang de démon sur sa chair d'ange avait déclenché une douleur atroce ; c'était comme si un millier d'épées s'enfonçaient dans son âme.

Le contact du sang sur le sang était encore pire.

Folle de douleur, Arriane arracha la flèche des mains de Tess.

— Lâche-moi ! se défendit Tess.

Elle prit Arriane à la gorge, ses ongles griffèrent, écorchèrent sa peau et firent couler son sang. Arriane poussa un hurlement inhumain.

En se mélangeant à celui de

Tessriel, son sang s'était littéralement mis à bouillir, transformé en acide brûlant. Sur tout son côté gauche, partout où leur sang se mêla, il se forma des bulles, d'affreuses blessures qui boursouflèrent sa jambe, son torse et sa nuque.

Mais Arriane ne lâcha pas prise.

— Tu vois ce que tu as fait, dit Tess, dont les lèvres avaient bleui à force de perdre tant de sang. (Un petit ricanement lui échappa malgré la douleur.) Même mon sang est une malédiction pour le tien, et le mien pour le tien. C'est exactement (sa voix faiblit et ses yeux commencèrent à se révolser)...

exactement ce qu'ils ont toujours dit.

— Tais-toi !

Arriane essaya d'oublier l'acide qui la brûlait ; la seule chose qui comptait, c'était d'arrêter l'hémorragie de Tess. Elle prit les deux ailes flasques dans ses mains, ne sachant que faire.

— Tu rends les choses encore pires ! cria Tess.

— Chut ! Tu as déjà perdu trop de sang. Tess se convulsait de douleur, mais, malgré cela, elle posa une main sur le rocher et releva la tête juste assez pour pouvoir regarder Arriane dans les yeux.

— C'est toi qui m'as brisé le cœur, Arriane. Tu ne peux pas être celle qui

me guérira.

Arriane sentit ses lèvres trembler. Elle répondit :

— Si, je peux. Et je vais le faire. Elle déchira un morceau de sa robe et avec ses dents en fit des lambeaux. « Ça ne marchera jamais », se découragea-t-elle, tout en les nouant pour fabriquer un grossier bandage, dont elle entoura précautionneusement l'aile gauche de Tess qui ruisselait de sang.

Les doigts gourds de froid et de peur, elle confectionna en hâte une autre écharpe. Tess continuait à se tordre, mais elle fermait les yeux et ne répondait pas à Arriane qui la conjurait de se réveiller.

Ces bandages ne serviraient à rien. Les blessures de Tess étaient graves et nécessitaient une intervention céleste. Pour cela, il fallait l'aide de Gabbe, et celle-ci serait furieuse, mais elle l'aiderait. Les ailes de Tess ne seraient plus jamais comme avant, mais peut-être pourrait-elle de nouveau voler un jour.

Ce ne fut qu'après avoir bandé Tess de son mieux qu'Arriane s'examina elle-même. Le tableau n'était pas réjouissant. Elle avait horriblement mal au cou. Le côté gauche de sa robe était en lambeaux. Sa peau à vif dégoulinait de sang bouillonnant. Elle n'avait rien pour protéger les plaies. Elle avait

tout utilisé pour Tess.

Secouée de sanglots, elle se laissa tomber sur son démon adoré. Il fallait agir, mais elle ne pouvait porter la blessée dans son état. Et de toute façon à quoi cela servirait-il ?

Peut-être Tess avait-elle raison : quand l'être aimé vous brisait le cœur, même s'il faisait l'impossible pour vous aider, il ne pouvait être celui qui apportait la guérison.

Chacun devait autant que possible se sentir en harmonie avec lui-même avant de se lancer dans l'amour, car on ne savait jamais à quel moment l'autre se détacherait de cet amour. Arriane se dit alors que c'était un grand paradoxe : les êtres avaient

besoin les uns des autres, mais il fallait aussi qu'ils conservent leur indépendance.

— Je dois partir, chuchota-t-elle à Tess, dont le souffle était superficiel, laborieux. Je vais t'envoyer de l'aide. Quelqu'un viendra prendre soin de toi. Je t'aime et je n'aimerai jamais que toi. La meilleure manière, pour moi, de respecter cela est de partir maintenant et de me battre pour l'amour que nous éprouvions l'une pour l'autre, pour la manière d'aimer dans laquelle j'ai foi. J'espère qu'un jour tu trouveras ce que tu cherches. (Une larme roula le long de sa joue.) Bonne Saint-Valentin, mon seul et unique amour.

Une étoile filante dansa dans le ciel en décrivant un grand arc lumineux. Au nord... exactement la direction qu'Arriane devait prendre pour retrouver Daniel et Lucinda.

Elle se leva. La douleur, dans son cou, était toujours aussi cuisante, mais, malgré ses blessures, ses ailes étaient restées puissantes et immaculées. Elle les écarta largement et s'envola.

Un amour infini

LA SAINT-VALENTIN
DE DANIEL ET LUCINDA

I

L'AMOUR AU TEMPS JADIS



Luce se trouvait tout au bout d'une allée étroite, sous un coin de ciel blanchi par le soleil.

— Bill ! appela-t-elle à voix basse.

Elle n'obtint pas de réponse.

Elle était sortie de l'Annonciateur, sonnée et désorientée. Où donc l'avait-il déposée ?

Il y avait de l'animation de l'autre côté de l'allée, une sorte de marché bruyant où elle capta vaguement des

éclairs de couleur jetés par des fruits et des volailles qui passaient d'une main à l'autre.

Une bise hivernale mordante avait transformé les flaques d'eau de l'allée en glace, mais Luce transpirait dans sa robe de bal noire tout élimée. Où avait-elle porté cette vieillerie pour la première fois ? Au bal du roi à Versailles. Elle l'avait trouvée dans l'armoire d'une princesse quelconque. Et elle l'avait gardée quand elle avait franchi l'Annonciateur pour se retrouver au spectacle *d'Henri Mil* à Londres.

Elle renifla ses épaules : sa peau avait conservé l'odeur du feu qui avait détruit le théâtre du Globe.

Des claquements sonores résonnèrent au-dessus d'elle. C'étaient des volets qu'on ouvrait à la volée. Deux femmes passèrent la tête par des fenêtres contiguës, au second étage d'une maison. Surprise, Luce fit un bond en arrière et se mit à l'abri d'un mur ombragé pour mieux écouter le bavardage des deux commères pendant qu'elles s'activaient sur leur corde à linge commune.

La première, une matrone à la tête coiffée d'un simple chaperon gris, suspendit une culotte dégoulinante d'eau et demanda à la seconde :

— Laissez-vous Laura regarder les festivités ?

— Il n'y a pas de mal à regarder, répondit sa voisine, nettement plus jeune, en secouant une chemise sèche, qu'elle plia avec dextérité. Aussi longtemps qu'elle ne prend point part à ces coupables amusements... L'urne de Cupidon ! Ha... ! Avec ses douze printemps, Laura est d'un âge trop tendre pour attraper une peine de cœur !

— Ah, Sally ! soupira la plus âgée avec un mince sourire, vous êtes trop stricte. Le jour de la Saint-Valentin est là pour combler tous les cœurs, jeunes et vieux. Un brin de poésie n'est point fait pour vous nuire, et à votre homme non plus, pas vrai ?

Un colporteur, un gaillard court sur

pattes vêtu d'une tunique bleue et de chausses de même couleur, déboucha dans l'allée, poussant une charrette en bois. Les deux voisines le dévisagèrent avec suspicion et baissèrent la voix.

— Des poires ! chanta-t-il en tordant le cou vers les fenêtres, d'où ne dépassaient plus ni têtes ni mains. Des fruits d'amour fort bien galbés ! Une poire pour votre Valentin est gage d'amour pour toute l'année !

Luce longea le mur en se dirigeant vers l'extrémité de l'allée. Où était passé Bill ? Décidément, elle ne pouvait plus se passer de cette petite gargouille. Elle avait besoin de lui

pour se procurer d'autres vêtements. Il fallait qu'elle sache où elle était, et à quelle époque. Elle voulait savoir ce qu'elle faisait là.

C'était apparemment une ville du Moyen Age. Où on donnait une fête pour la Saint-Valentin. Jamais elle n'aurait cru que c'était une tradition aussi ancienne.

— Bill ! répéta-t-elle, toujours à voix basse.

Toujours pas de réponse...

Arrivée à l'angle de l'allée, elle risqua un coup d'œil à la ronde. Un château s'élevait devant elle, imposant et majestueux. De hautes tours couleur ivoire se découpaient sur le ciel bleu. Des bannières

dorées, ornées d'un blason représentant un lion, accrochées à de grandes hampes, gonflaient doucement au vent. Elle s'attendit presque à entendre résonner-des trompettes. C'était comme si elle venait de tomber en plein conte de fées. Elle regretta que Daniel ne soit pas là. Ce genre de belles choses ne semblait réel que quand on le partageait avec quelqu'un qu'on aimait.

Mais il n'y avait nulle trace de Daniel. En revanche, Luce vit une jeune fille.

Elle la reconnut aussitôt. L'une de ses versions passées.

La fille traversa le pont de pierre

qui menait aux hautes portes du château. Elle les franchit et gagna l'entrée d'une magnifique roseraie, où les buissons dégarnis étaient taillés en haies. Elle portait une robe de lin blanc, et ses longs cheveux dénoués, en désordre, descendaient dans son dos. L'ancienne Luce – Lucinda – couvait les grilles du jardin d'un regard nostalgique.

Puis elle se mit sur la pointe des pieds, passa une main blanche par-dessus la porte, et, sur un buisson aux branches nues, courba la tige de l'unique rose rouge qui, mystérieusement, était en fleur, pour l'approcher de son nez.

Etait-il possible de respirer une

rose aussi tristement ? Luce voyait bien que cette fille – elle-même – avait quelque chose de triste. Mais pourquoi ? Etait-ce à cause de Daniel ?

Luce s'apprêtait à quitter l'abri de l'allée lorsqu'elle entendit une voix et aperçut une silhouette qui s'approchait de sa version passée :

— Ah, c'est vous !

Lucinda lâcha la rose. En se redressant, la fleur perdit ses pétales au passage. Telles des larmes rouges, ils tombèrent en pluie sur les épaules de la jeune fille.

L'attitude de son ancienne incarnation se transforma à la vue de celui qui avait parlé. Un sourire

resplendissant illumina son visage : c'était Daniel. Et Luce sentit s'épanouir sur ses propres lèvres un sourire identique. Elles n'avaient pas le même corps, leur vie quotidienne n'avait aucun rapport, mais en face de Daniel elles s'exprimaient d'un même élan.

Il était en armure, mais il ne portait pas son heaume, et ses cheveux dorés étaient aplatis par la sueur et la poussière. Il était évident qu'il venait de faire route ; sa jument à la robe tachetée semblait harassée. Luce dut réfréner l'impulsion qui la poussait à se précipiter dans ses bras. Ce chevalier en armure étincelante était beau à

couper le souffle et reléguait dans l'ombre tous ceux des contes de fées !

Mais ce n'était pas son Daniel. Celui-là appartenait à une autre fille.

— Vous êtes revenu ! s'exclama Lucinda en se mettant à courir, les cheveux au vent.

Parvenue à quelques centimètres de son amoureux, la version passée de Luce tendit les bras... Mais l'image de son preux chevalier se mit à vaciller... puis disparut.

Luce sentit le dégoût lui tordre l'estomac quand elle vit le cheval et l'armure de Daniel s'évanouir dans les airs, et Lucinda, incapable de s'arrêter à temps, se cogner tête la

première contre une gargouille de pierre qui l'accueillit avec un renvoi sonore.

— Raté ! ricana Bill avec une pirouette.

Lucinda poussa un « cri, se prit les pieds dans sa robe et atterrit à quatre pattes dans la boue. Le rire grinçant de Bill se répercuta en écho depuis la façade du château. En deux acrobaties, il se hissa encore plus haut et s'arrêta pour narguer Luce qui, d'en bas, levait vers lui des yeux furibonds. Puis il redescendit en faisant la roue sur le mur.

— Ah, c'est vous ! railla-t-il.

— Je t'ai dit de ne plus jamais faire ça ! hurla Luce, furieuse.

— Quoi ? L'acrobate ? (Il lui sauta sur l'épaule.) Mais si je pas m'entrrraîner, pas médaille pourrr moi, dit-il en imitant l'accent russe.

Elle le chassa d'une tape et rectifia avec véhémence :

— Non ! Te changer en Daniel !

— Ce n'est pas pour toi que je l'ai fait, c'est pour elle ! Peut-être que ta version passée trouve ça rigolo.

— Non !

— Je n'y peux rien, moi. Je te signale que je ne lis pas dans les pensées. Tu t'attends à ce que je comprenne que tu parles pour toutes les Lucinda chaque fois que tu ouvres la bouche ? Tu ne m'as jamais demandé de ne pas me payer la tête

de tes vies passées. Pourtant, c'est très marrant ! Pour moi, en tout cas.

— Ce n'est pas marrant, c'est cruel.

— On ne va pas chipoter : d'accord, tout ça, ce sont tes vies. Mais je te signale que ce que tu leur fais, toi, ce n'est pas vraiment humain non plus !

— C'est bien toi qui m'as appris à passer en 3D.

— Tout juste, Auguste ! acquiesça-t-il avec un ricanement sinistre qui donna la chair de poule à son interlocutrice.

Les yeux de Bill se posèrent sur une minuscule gargouille de pierre qui couronnait une colonne des portes du jardin. Après une nouvelle série d'acrobaties, il grimpa sur le

montant et passa un bras autour des épaules de la gargouille comme s'il avait enfin trouvé un fidèle compagnon.

— Ah, les mortels ! Il m'est impossible de vivre avec eux, et je ne peux davantage les envoyer dans les profondeurs infernales ! Ai-je raison ou ai-je raison ? (Luce resta coite.) Cela te laisse-t-il sans voix ?

Luce n'y tint plus. Elle prit son élan et courut à la rescousse de Lucinda. La robe de son incarnation passée était déchirée aux genoux et son visage était d'une pâleur effrayante.

— Ça va ? demanda Luce après l'avoir aidée à se relever. Elle attendait un remerciement, mais, au

contraire, la jeune fille recula et la regarda, bouche bée.

— Qui... qui êtes-vous ? balbutia-t-elle. Et quelle sorte de diable est-ce là ? ajouta-t-elle en désignant Bill.

Luce soupira :

— Ce n'est que... Ne vous occupez pas de lui. Évidemment ! Bill ressemblait sans doute à un diable pour cette incarnation de l'époque médiévale. Quant à elle-même, elle n'était probablement pas plus rassurante. Elle devait avoir l'air d'une folle, avec sa robe de bal d'un autre âge qui puait la fumée...

— Je suis désolée, dit-elle en jetant un regard en coin à Bill, lequel semblait s'amuser beaucoup.

— Tu veux peut-être passer en 3D ? lui proposa-t-il. Luce réfléchit. Elle n'était pas prête.

Certes, elle savait qu'il lui fallait se jumeler à ce corps du passé si elle voulait avancer dans sa quête, mais il y avait quelque chose dans le visage de cette Lucinda – de la stupéfaction et une expression indéchiffrable, peut-être celle de quelqu'un qui se sentait trahi – qui la faisait hésiter.

— Cela... euh... cela va prendre un tout petit instant, dit-elle.

Son ancienne incarnation écarquilla les yeux et eut un mouvement de recul, mais Luce lui prit la main et la serra. Sous ses pieds, les grosses

pierres bougèrent et le monde tourbillonna comme dans un kaléidoscope. Luce sentit son estomac se soulever et, au moment où le monde s'arrêta de tourner, elle fut prise de la nausée caractéristique du jumelage. Elle cligna des yeux et, l'espace de cet instant déstabilisant, elle eut la vision désincarnée des deux Luce. Il y avait la Lucinda de l'époque médiévale... innocente, captive, et terrifiée ; et là, à côté d'elle, il y avait Luce... coupable, exténuée, obsédée.

Il était trop tard pour le regretter. Passé cet instant, il n'y eut plus qu'un seul corps, une seule et même âme déchirée.

Et le sourire grimaçant de Bill qui se délectait de la scène.

Luce appuya la main sur son cœur à travers la robe de lin grossier que portait Lucinda. Elle avait mal. Son corps tout entier était devenu une peine de cœur.

A présent, elle éprouvait ce qu'avait ressenti Lucinda avant que Luce habite son corps. Ces changements étaient désormais devenus pour elle une seconde nature – elle les avait vécus en passant de la Russie à Tahiti et de Tahiti au Tibet –, mais peu importait le nombre de fois où cela lui était arrivé. Luce était convaincue de ne jamais pouvoir s'habituer à *ressentir*

aussi vivement le paysage de ses émotions passées.

En ce moment même, c'était une douleur vive comme Luce n'en avait plus connu depuis le début de son séjour à Sword & Cross, quand elle aimait Daniel si fort que c'était presque insupportable.

— Tu es un peu pâle des genoux, dit Bill, qui vint planer devant sa figure, l'air plus satisfait qu'inquiet.

— C'est mon passé. Elle est...

— Paniquée ? Malade d'amour pour ce malotru, ce chevalier de pacotille ? Ah oui, le Daniel de cette époque s'est bien fichu de toi !

L'air maussade, il croisa les bras sur sa poitrine et fit une chose que

Luce n'avait jamais vue avant : ses yeux lancèrent des éclairs violets.

— Peut-être que je serai à la foire de la Saint-Valentin, dit-il d'une voix enrouée, affectée, imitant grossièrement celle de Daniel. Ou peut-être que j'ai mieux à faire. Par exemple, découper des vaincus en rondelles avec mon énorme épée...

— Arrête, Bill, protesta Luce, contrariée. Et d'abord, si Daniel ne vient pas à cette fête de la Saint-Valentin, c'est qu'il aura une bonne raison... j'en suis sûre.

— Moui..., fit Bill en retrouvant sa voix de crécelle. Comme d'habitude.

— Il essaie de me protéger, argumenta-t-elle, mais d'une voix

faible.

— Toi, ou lui-même... Luce leva les yeux au ciel :

— Que vas-tu m'apprendre au cours de cette vie ? Que, d'après toi, Daniel est un idiot ? J'ai compris. On peut avancer ?

— Pas exactement.

Bill se posa par terre et s'assit à côté d'elle :

— En fait, au cours de cette vie, on fait une petite pause dans ton éducation. Puisque te voilà coupée en morceaux, et vu les poches que j'ai sous les yeux – il tira démonstrativement sur sa peau ridée et flasque, si bien que Lucinda crut l'entendre secouer un sac de billes –,

je dirais que nous avons besoin tous les deux d'un jour de repos. Alors, voilà le marché : c'est la Saint-Valentin... enfin, sa forme médiévale. Daniel est un chevalier, ce qui veut dire qu'il a le choix. Soit il peut honorer de sa présence l'interminable banquet qui sera donné au château par le seigneur avec les membres du clergé. (Bill eut un mouvement de tête vers les tourelles blanches qui se dressaient derrière eux.) Il y aura certainement un bon rôti de cerf, peut-être même une pincée de sel, mais il faudra être avec les membres du *clergé*, et tu imagines comme la fête sera drôle...

Luce se retourna pour regarder le

château de conte de fées. Était-ce là que vivait Daniel ? Se trouvait-il à l'intérieur de ces murs en ce moment même ?

— Soit, poursuivit Bill, il peut aller s'amuser à la *vraie* fête qui aura lieu dehors, ce soir, pour les gens moins respectables. La bière coulera à flots, et le vin aussi. Ça dansera, ça mangera et, surtout, ça courra la gueuse.

— Ça courra la gueuse ?

Bill balaya l'air de sa minuscule main :

— Pas de quoi t'inquiéter. Daniel n'a d'yeux que pour une seule gueuse dans toute la création. C'est-à-dire toi !

— Une gueuse..., répéta Luce en regardant ses vêtements de lin grossier.

— Je connais certaine gueuse perdue (Bill lui donna un coup de coude) qui sera à la foire. Et qui cherchera le beau mâle de ses rêves au milieu de la foule en regardant à travers les trous d'un masque peint. Alors, petite sœur, ce ne sera pas une fête géniale, ça ? demanda-t-il en lui tapotant la joue.

— Je ne suis pas ici pour m'amuser, Bill.

— Eh bien, essaie, juste pour cette nuit ! Qui sait, peut-être que ça te plaira. Ça plaît quasiment à tout le monde.

— Mais qu'est-ce qui se passera quand il me retrouvera ? Qu'est-ce que je suis censée apprendre avant de brûler, avant de...

— Holà ! s'écria la gargouille. Doucement, doucement ! Je te l'ai dit : ce soir, c'est juste pour s'amuser un peu. Pour un peu de romantisme. Une nuit de congé. (Il lui fit un clin d'œil.) Pour nous deux.

— Et la malédiction ? Comment est-ce que je pourrais tout laisser tomber pour fêter la Saint-Valentin ?

Bill ne répondit pas tout de suite. Pendant quelques instants, il parut songeur, puis il lança :

— Et si je te disais que cette soirée sera la seule Saint-Valentin que vous

pourrez passer tous les deux ensemble, ma petite ?

Ses paroles frappèrent Luce de plein fouet :

— Ah bon ? Jamais ? Nous... nous ne fêterons jamais la Saint-Valentin ensemble ? Bill secoua la tête :

— Après celle-ci, non.

Luce repensa à Dover et à l'époque où Callie et elle observaient avec envie les filles qui recevaient des cœurs en chocolat et des roses pour la Saint-Valentin. Par tradition, elles passaient la soirée au fast-food du coin, attablées devant des milk-shakes à la fraise, à pleurnicher sur leur triste sort de pauvres, pauvres

célibataires... et à évaluer pendant des heures leurs maigres chances d'avoir un jour quelqu'un avec qui célébrer la Saint-Valentin.

Elle rit. Elle ne se trompait pas de beaucoup, à l'époque : Luce n'avait jamais fêté la Saint-Valentin avec Daniel.

Et Bill qui enfonçait le clou en lui prédisant que ce serait leur seule soirée !

Bien sûr : sa quête à travers les Annonciateurs, ses efforts acharnés pour rompre la malédiction et découvrir ce qui se cachait derrière ses réincarnations, pour trouver le moyen de mettre fin à cette spirale interminable... oui, ces choses-là

étaient importantes. Évidemment.

Mais le monde ne s'écroulerait pas si elle profitait de cette unique fois avec Daniel !

Elle jeta à la gargouille un regard suspicieux et lui demanda :

— Pourquoi fais-tu ça pour moi ?

Bill haussa les épaules :

— Moi aussi, j'ai un petit cœur qui bat, une petite faiblesse pour...

— Quoi ? La Saint-Valentin ? Et tu veux que je te croie ?

— Même moi, j'ai aimé un jour, et j'ai perdu...

Un bref instant, il parut nostalgique. Il la regarda droit dans les yeux et renifla. Luce eut un petit rire :

— D'accord. Je reste. Juste pour cette nuit.

— Bien.

Bill se redressa et désigna l'allée de sa patte crochue :

— Allez, file, va faire la fête. (Il plissa les yeux.) Non ! D'abord change de robe, et *ensuite* va faire la fête !

I I

UNE ÂME TOURMENTÉE



Quelques heures plus tard, Luce était accoudée au bord de l'étroite fenêtre à deux battants.

La vue n'était pas la même depuis ce second étage. On apercevait un dédale de maisons de pierre toutes accolées les unes aux autres, de toits de chaume inclinés recouvrant ce qui ressemblait à des immeubles d'habitation médiévaux.

En cette fin d'après-midi, un grand

nombre de fenêtres, y compris celle où se trouvait Luce, étaient ornées de lierre grimpant vert foncé ou de branches de houx tressées en couronnes. Cela faisait partie de la décoration pour les réjouissances qui auraient lieu le soir même dans la ville.

«La foire de la Saint-Valentin », pensa Luce. Elle sentait l'appréhension de Lucinda à cette évocation.

Après que Bill avait disparu pour prendre sa mystérieuse « nuit de congé », les choses s'étaient passées très vite. Alors qu'elle errait dans les ruelles, une fille un peu plus âgée qu'elle-même avait surgi de nulle

part et l'avait entraînée sur une volée de marches froides et humides, puis à l'intérieur de cette petite maison.

— Ote-toi de la croisée, ma sœur, cria une voix de l'autre côté de la chambre. Tu fais entrer le souffle de Saint-Valentin !

C'était Helen, la sœur aînée de Lucinda, et ce logis enfumé de deux pièces étroites était le foyer familial. Les murs gris de la chambre étaient nus, et l'unique mobilier consistait en un banc de bois, une table rudimentaire, et quelques grabats où dormait la famille. Le sol avait été recouvert de paille parsemée de lavande pour tenter de chasser de l'atmosphère la mauvaise odeur

laissée par les bougies de suif qu'on utilisait pour s'éclairer.

— Tout de suite ! répondit Luce à contrecœur, c'était en effet le seul endroit où elle n'était pas prise de claustrophobie.

Au bout de l'allée, sur la droite, elle apercevait la place du marché et, quand elle se penchait assez, elle parvenait à entrevoir un coin du château en pierre blanche.

Luce sentait au fond de son âme que Lucinda était hantée par cette petite partie du château car, le soir de leur première rencontre dans la roseraie, après être rentrée chez elle, elle avait vu par hasard Daniel en train de regarder pensivement par la

fenêtre de la plus haute tour. Depuis, elle le guettait dès qu'elle en avait l'occasion, mais il n'avait jamais réapparu. Une autre voix chuchota :

— Qu'observe-t-elle depuis si longtemps ? Qu'y a-t-il donc de si intéressant ?

— Dieu seul le sait, répondit Helen avec un soupir. Ma sœur a la tête pleine de rêves.

Luce se retourna avec lenteur. Jamais son corps n'avait réagi aussi étrangement. La partie qui appartenait à la Lucinda du Moyen Age dépérissait, abattue par la certitude d'avoir perdu l'objet de son amour. Mais celle qui correspondait à Luce se cramponnait à l'idée qu'il

restait peut-être encore une chance.

Elle devait lutter pour accomplir les tâches les plus simples, comme, par exemple, converser avec les trois filles qui lui faisaient face, leurs jolis visages marqués par l'inquiétude.

La plus grande des trois, celle du milieu, était Helen, l'unique sœur de Lucinda et l'aînée d'une famille de cinq enfants. Mariée depuis peu, elle portait ses épais cheveux blonds partagés en deux nattes relevées en un chignon de matrone.

A côté d'elle se trouvait Laura, leur jeune voisine. Luce comprit que c'était d'elle qu'avaient parlé les deux femmes devant leur corde à linge. Laura n'avait que douze ans, mais

elle était d'une beauté attirante – blonde avec de grands yeux bleus, et un rire coquin qu'on pouvait entendre dans toute la ville.

Luce sourit intérieurement en pensant aux illusions de la mère de la fillette, qui la prenait pour une gamine inexpérimentée, alors que Lucinda l'avait vue plus d'une fois main dans la main avec quelque page dans les bois du château. Elle lui rappelait Arriane. Pareille à l'ange, cette petite était quelqu'un qu'on aimait tout de suite.

Ensuite, il y avait Eleanor, la compagne de toujours, la meilleure amie de Lucinda. Elles avaient grandi ensemble, échangeaient leurs

vêtements telles des sœurs, et se chamaillaient de la même manière. Eleanor ne prenait pas de gants. Elle avait le don de ramener Lucinda à la réalité en l'arrachant souvent à ses rêveries par des remarques cinglantes. Et elle l'aimait profondément. Luce s'aperçut que leur relation n'était pas très différente de celle qu'elle entretenait avec Shelby.

— Alors ? interrogea Eleanor.

— Alors quoi ? répliqua Lucinda, surprise. Ne me regardez point ainsi, toutes ensemble !

— Nous ne t'avons demandé que par trois fois lequel tu voulais porter ce soir, dit Eleanor en agitant trois

masques de couleurs vives. Par pitié, abrège notre attente !

C'étaient de simples masques de cuir destinés à recouvrir le front et le nez, et qu'on attachait derrière la tête avec un fin ruban de soie. Ils étaient tous trois garnis du même tissu, mais chacun était d'une couleur différente : l'un rouge, avec de petites pensées noires, l'autre vert, avec de délicates fleurs blanches, et le troisième blanc ivoire, avec des roses d'un joli rose pâle autour des yeux.

— Elle les observe comme si elle ne voyait pas ces mêmes masques à chaque mascarade depuis cinq ans ! murmura Eleanor à Helen.

— Elle a le don de voir les vieilles choses d'un œil neuf, répondit Helen.

Luce frissonna, alors qu'il n'avait jamais fait aussi chaud dans la pièce durant les mois d'hiver. En échange des œufs dont les bonnes gens avaient fait cadeau au châtelain, ce dernier avait octroyé une petite quantité de bois de chauffage à tous les foyers. Aussi un feu crépitait-il joyeusement dans l'âtre, colorant les joues des filles d'un rouge ravissant.

C'est Daniel qui avait été chargé par le seigneur de ramasser les œufs et de distribuer le bois. Il avait franchi la porte d'un bel élan, quand, reconnaissant Lucinda à l'intérieur, il avait reculé d'un pas en chancelant.

C'était la dernière fois que la jeune fille l'avait vu, et elle était sûre que Daniel avait disparu de sa vie pour toujours, alors que, pendant des mois, elle l'avait retrouvé secrètement dans la forêt.

Luce ne cessait de se demander pourquoi.

Elle ressentait la honte de Lucinda devant la pauvreté du logis de ses parents... mais il lui semblait qu'elle se trompait. Daniel se moquait bien de savoir que Lucinda était une fille de paysans. Il savait que, toujours et à tout jamais, elle était beaucoup plus que cela. Il y avait autre chose. Une chose que Lucinda, submergée de tristesse, était incapable de

prendre en considération. Mais Luce pouvait l'aider à retrouver Daniel, à refaire sa conquête, au moins pour le temps qu'il lui restait à vivre.

— Je trouve que l'ivoire te sied bien, Lucinda, suggéra Laura pour essayer de lui rendre service.

Mais Luce ne parvenait pas à s'intéresser aux masques.

— Oh ! l'un ou l'autre, ce sera parfait. Peut-être l'ivoire, pour l'assortir à ma robe, dit-elle en tirant mollement sur le tissu élimé de sa robe de lin.

Les trois filles éclatèrent de rire.

— Tu ne vas pas porter cette robe de tous les jours ? protesta Laura. Mais voyons, nous allons revêtir nos

plus beaux habits ! (Elle se laissa tomber démonstrativement sur le banc de bois placé près du foyer.) Oh, jamais je ne voudrais tomber amoureuse vêtue de ma triste cotte de la semaine !

Un souvenir surgit dans la tête de Luce et l'éclaira : Lucinda s'était déguisée en dame en revêtant la seule robe élégante qu'elle possédait ; habillée ainsi, elle s'était introduite dans la roseraie du château. C'était là qu'elle avait rencontré Daniel. Voilà pourquoi leur histoire d'amour reposait sur une tricherie depuis le début : pour Daniel, Lucinda était plus qu'une simple fille de paysans. C'était aussi

pourquoi l'idée de remettre cette belle robe et de faire semblant de s'amuser à une fête était une perspective qui bouleversait Lucinda.

Mais Luce connaissait Daniel mieux que Lucinda. S'il avait l'occasion de passer la Saint-Valentin avec elle, il la saisirait !

Évidemment, la pauvre Lucinda ne pouvait pas expliquer ses tourments aux autres filles. La seule chose qu'elle pouvait faire, c'était se retourner et essuyer subrepticement ses larmes du dos de la main.

— Il semble qu'elle ait déjà rencontré l'amour et que l'amour ait été brutal avec elle, murmura Helen.

— Moi, je dis : si l'amour est brutal

avec toi, sois brutale avec l'amour !
déclara Eleanor de son ton
péremptoire. Chasse la tristesse en
la piétinant avec des souliers de bal !

— Oh, Eleanor ! souffla Luce, tu ne
comprendrais pas.

— Et toi, comprends-tu ? riposta
Eleanor avec un rire.

Toi, une fille qui ne veut même pas
mettre son nom dans l'urne de
Cupidon ?

— Oh, Lucinda, s'exclama Laura,
consternée, pourquoi ? Moi, je
donnerais tout pour que Mère me
laisse y mettre mon nom !

— C'est bien pour cela que j'ai dû
le faire à sa place ! s'écria Eleanor en
attrapant Luce par le bas de sa robe

et en l'entraînant dans une ronde à travers la pièce.

Après une course-poursuite au cours de laquelle le banc et la bougie branlante posée sur le rebord de la fenêtre furent projetés sur le sol, Luce parvint à attraper la main de son amie.

— Tu n'as pas fait cela ! s'écria-t-elle.

— Prendre un peu de bon temps ne te causera pas de mal ! Ce soir, je veux que tu dances tout ton soûl, comme les autres. Et maintenant, aide-moi à choisir un masque. Quelle est la couleur qui fera paraître mon nez plus court, le rose ou le vert ? Peut-être ce truchement me

permettra-t-il d'attirer un homme dans mes filets ?

Luce avait les joues brûlantes. L'urne de Cupidon ! Comment allait-elle pouvoir fêter la Saint-Valentin avec Daniel, dans ces conditions ?

Elle n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche pour protester que, déjà, arrivait sa robe de fête, une longue robe de laine rouge rehaussée d'un étroit col en loutre. Elle était plus décolletée que tout ce que Luce portait en Géorgie. Elle se dit que Bill, s'il la voyait ainsi, serait étonné.

Docilement assise, Luce laissa Helen tresser une branche de houx dans ses longs cheveux noirs. Elle pensait à Daniel, à l'étincelle qui

s'était allumée dans ses yeux quand il s'était approché de Lucinda pour la première fois, dans la roseraie...

Des coups frappés à la porte les firent sursauter. Un visage de femme apparut sur le seuil. Luce la reconnut instantanément : c'était la mère de Lucinda. La jeune fille courut se réfugier dans les bras accueillants, qui se refermèrent sur elle et l'enveloppèrent de leur tendresse. C'était la première fois, au cours de ses différentes vies, qu'elle ressentait un lien très fort avec sa mère. Cela la remplit de joie et de nostalgie.

Chez elle, à Thunderbolt, en Géorgie, Luce essayait d'agir de façon mature et autonome le plus

souvent possible, et apparemment Lucinda était comme elle. Mais dans ces moments-là – des moments où le chagrin d'amour l'anéantissait – qu'y avait-il de plus réconfortant que les bras d'une mère ?

— Mes filles, si grandes et si belles... Vous me faites paraître plus vieille que je ne le suis ! dit cette dernière en riant, accompagnant son rire d'une caresse sur ses cheveux.

Elle avait de jolis yeux noisette, expressifs et doux.

— Oh, Mère ! murmura Luce, la joue posée contre son épaule.

Elle pensa à Doreen Priée et essaya de ne pas pleurer.

— Mère, raconte-nous comment tu

as rencontré Père à la foire de la Saint-Valentin, demanda Helen.

— Non, encore cette histoire ? se défendit faiblement leur mère.

Mais, déjà, les filles voyaient l'histoire prendre vie dans ses yeux.

— Oui, oui, oui ! scandèrent-elles.

— Eh bien... j'étais plus jeune que Lucinda, commença la voix enjouée. Ma mère m'avait offert le masque qu'elle avait porté des années auparavant, et m'a donné ce conseil sur le seuil de la porte : « Souris, mon enfant, les hommes aiment les filles qui sont heureuses. Va chercher des nuits heureuses pour des jours heureux... »

Tandis que sa mère se replongeait

dans son histoire d'amour, Luce ne pouvait s'empêcher de jeter des regards en coin vers la fenêtre, vers les tourelles du château, pour, qui sait, apercevoir Daniel. Peut-être était-il là ? En train de la chercher des yeux ?

Une fois son récit terminé, sa mère sortit un objet de la poche accrochée à sa taille et le tendit à Luce avec un clin d'œil malicieux.

— Pour toi, chuchota-t-elle.

C'était un petit paquet en étoffe, fermé par un lien. Luce s'éloigna de quelques pas et le défit d'une main tremblante.

A l'intérieur, elle trouva un napperon en dentelle grand comme

le poing. Quelqu'un avait écrit ces mots, au stylo Bic bleu, à ce qu'il semblait :

*Rouge est la rose,
Pourpre est la passeroise,
Le sucre est doux,
Ainsi que vous.
Je vous retrouverai ce soir,
Mon cœur est à vous,
Daniel*

Luce faillit éclater de rire. Jamais le Daniel qu'elle connaissait n'aurait écrit une chose pareille. C'était assurément quelqu'un d'autre. Bill ?

Mais, si c'était clair pour Luce, ces mots n'étaient qu'un gribouillis illisible pour Lucinda : évidemment,

celle-ci ne savait pas lire ! Et pourtant, maintenant qu'elle avait lu le poème, elle sentait pénétrer sa signification dans l'esprit de Lucinda. Pour son incarnation passée, jamais on n'avait écrit de vers plus poétiques, plus captivants.

Oui, elle irait à la fête et retrouverait Daniel ! Elle montrerait à Lucinda à quel point l'amour pouvait être puissant.

Ce soir, il y aurait un bal. Ce soir, il y aurait de la magie dans l'air. Et – même si ce devait être la seule et unique fois dans la longue histoire de Daniel et Lucinda –, ce soir, elle aurait le bonheur tout particulier de passer la Saint-Valentin avec celui

qu'elle aimait.

I I I

RÉJOUISSANCES DANS L'EFFERVESCENCE



— Eleanor ! appela Luce.

Son amie était arrivée juste à sa hauteur, portée par le tourbillon des danseurs qui sautillaient au rythme d'une gigue entraînante.

Mais Eleanor ne l'entendit pas. Sans doute sa voix avait-elle été noyée dans les exclamations ravies

de la foule massée devant un théâtre de marionnettes installé sur une estrade au bord de la piste de danse. Ou engloutie dans le tintamarre des conversations des bonnes gens affamés qui se pressaient autour des longues tables chargées de victuailles. À moins qu'elle n'ait été couverte par le bruit des danseurs qui bondissaient, tournoyaient et pirouettaient en s'abandonnant complètement à leur plaisir.

Car, sur la piste boueuse, on ne se contentait pas de danser : on beuglait, riait, braillait des vers au son de la musique des troubadours, on hélait ses amis à tue-tête.

Eleanor fut bien vite hors de portée

de voix, et Luce se résigna à retourner à son balourd de partenaire. C'était un homme sec d'un certain âge, aux joues cireuses, aux lèvres mal dessinées. Avec ses épaules tombantes, il avait tout l'air de quelqu'un qui cherchait à se cacher derrière son masque de lynx trop petit. Pourtant, Lucinda se moquait complètement du physique de cet homme. C'était la première fois qu'elle dansait avec autant de plaisir. Le bal avait commencé dès le coucher du soleil ; à présent, les étoiles scintillaient dans le ciel comme autant de pièces d'or. La nuit était fraîche, mais Luce avait les joues rougies et son front était

emperlé de sueur.

La chanson tirait à sa fin. Elle remercia son partenaire et se faufila entre les rangées de danseurs, pressée de s'échapper.

Car, malgré tout, Luce n'avait pas oublié pourquoi elle était là.

Elle se demanda avec inquiétude comment Daniel la retrouverait, s'il était présent. Elle balaya la foule des yeux. Quatre troubadours en vêtements bariolés, juchés sur une estrade branlante, grattaient leurs luths et leurs lyres pour accompagner une chanson douce comme une ballade des Beatles. Au bal du lycée, ces chansons lentes étaient de celles qui énervaient un peu les filles

seules, Luce y compris. Mais ici on ne s'encombrait pas d'états d'âme superflus et personne n'était en manque de partenaire : on attrapait le premier corps bien chaud qui passait à portée de main, pour le meilleur ou pour le pire, et on s'en donnait à cœur joie. Une gigue sautillante pour celui-ci, une ronde en groupes de huit avec un autre. Luce sentit que Lucinda connaissait parfaitement certaines danses ; quant aux autres, elles étaient faciles à apprendre.

Ah, comme elle se languissait de Daniel...

Luce se retira sur le bord de la pelouse grouillante de monde pour

souffler un peu. Elle observa les gens. Les robes des femmes étaient plutôt simples, mais elles étaient portées avec tant de fierté qu'elles paraissaient aussi élégantes que toutes les belles robes que Luce avait vues à Versailles. Beaucoup étaient en laine et certaines étaient agrémentées d'un col ou d'un ourlet en lin ou en coton. La plupart des bonnes gens de la ville ne possédaient qu'une paire de chaussures, aussi voyait-on beaucoup de souliers de cuir fatigués. Mais Luce s'était aperçue très vite qu'ils étaient beaucoup plus confortables pour danser que les escarpins talons hauts qui vous comprimaient les

pieds.

Vêtus pour l'occasion de leurs plus belles chausses, recouvertes d'une tunique de laine qui leur tenait chaud, les hommes réussissaient à paraître soignés. Les capuches étaient rejetées en arrière sur les épaules, car le temps, ce soir-là, était clément. La plupart de leurs masques de cuir peint représentaient des têtes d'animaux de la forêt, s'accordant ainsi avec les motifs floraux des masques des dames. Quelques hommes portaient des gants, mais plupart des mains que Luce toucha cette nuit-là étaient froides, gercées et rouges.

Sur les chemins de terre qui

entouraient le champ de foire, des chats observaient toute cette agitation, et des chiens recherchaient leurs maîtres parmi la foule des humains. L'air sentait le pin, la sueur, la cire de bougie et les petits pains frais.

Au moment où la chanson suivante commençait, Luce aperçut Eleanor. Elle l'arracha du bras d'un garçon à masque rouge de renard, ce qui sembla rendre service à son amie.

Les deux jeunes filles repérèrent alors la petite Laura, sous un bouquet d'arbres, appuyée contre un tronc près d'un jeune garçon qu'elles n'avaient jamais vu. Ils étaient tous deux plongés dans une conversation

animée que le garçon, au visage caché par un masque de lapin, soulignait de grands gestes. Il avait l'air de prendre grand soin de sa personne, et particulièrement de ses cheveux.

Amusées, les filles retournèrent se mêler à la foule. Elles virent Helen et son mari, assis sur une couverture de laine étalée sur le sol, en train de partager un bol de cidre. Ils semblaient très complices et riaient de bon cœur.

Une fois de plus, Luce ressentit cruellement l'absence de Daniel.

Car, partout, il y avait des amoureux. Même les parents de Lucinda s'étaient rendus à la fête. La

jeune fille vit son père frotter sa barbe blanche et raide sur la joue de sa mère alors qu'ils flânaient entre les stands.

Luce soupira, et tâta du bout des doigts le napperon de dentelle au fond de sa poche.

*Rouges sont les roses,
pourpre est la passerose.*

Si ce n'était pas Daniel qui avait écrit ces mots, alors, qui l'avait fait ?

Elle avait déjà reçu un mot prétendument écrit par Daniel, mais il s'était agi d'un piège tendu par les Bannis...

Et elle avait été sauvée par Cam.

Elle sentit la chaleur monter dans sa nuque. Et si c'était encore un piège ? Bill avait dit que c'était simplement une fête de la Saint-Valentin, rien de plus. Il avait mis tellement d'énergie à l'aider dans sa quête jusqu'alors qu'il ne l'aurait pas laissée seule comme ça s'il y avait eu un vrai danger, n'est-ce pas... ?

Elle chassa cette pensée. Bill avait dit que Daniel serait là, et elle le croyait. Mais cette attente était infernale !

Elle suivit Eleanor jusqu'à une longue table chargée de plats et de coupes. Il y avait des morceaux de canard servis avec du chou, des lièvres entiers rôtis sur des piques,

des chaudrons de petits choux-fleurs nappés d'une sauce d'un orange brillant, des plats où s'empilaient des pommes, des poires et des baies séchées ramassées dans les forêts avoisinantes. Une autre table de bois était couverte de tartes aux fruits et à la viande ratées, à demi brûlées.

Elle vit un homme détacher un couteau plat d'une lanière passée autour de sa taille et se couper une belle part de tarte.

Eleanor réapparut à côté de Luce et lui mit un bol de porridge sous le nez :

— Il y a de la confiture de groseille, ta préférée.

Luce trempa sa cuillère dans l'épais

mélange, et un arôme savoureux monta à ses narines, lui mettant l'eau à la bouche. C'était chaud, copieux et délicieux... exactement le remontant qu'il lui fallait pour retourner sur la piste de danse. Elle engloutit le tout en un rien de temps.

Eleanor regarda son bol vide avec surprise.

— Pour sûr, la danse t'a donné de l'appétit ! commenta-t-elle.

Luce opina du chef, requinquée et rassasiée. Puis elle remarqua deux religieux en robe brune assis sur un banc de bois à l'écart de la foule, sous un orme. Ils ne participaient à la fête ni l'un ni l'autre – sans doute étaient-ils des chaperons – mais le

plus jeune battait du pied en cadence tandis que l'autre, qui avait un visage sec et chiffonné, fusillait la foule de son regard sombre.

— Songez que le Seigneur voit et entend se perpétrer ces scènes de débauche si près de sa maison ! gronda le plus âgé.

— Et même encore plus près, dit son compagnon en riant. Dois-je vous rappeler combien d'or est sorti des caisses de l'Église pour payer le banquet de la Saint-Valentin au château ? Ne sont-ce pas vingt pièces d'or ? Alors que les festivités de ces bonnes gens ne coûtent rien de plus que les forces qu'ils dépensent en dansant. Et ils dansent comme des

anges.

Entendant cela, Luce se dit : « Si seulement je pouvais voir mon ange venir à moi en dansant, là, tout de suite ! »

— Des anges qui dormiront demain tout au long du jour au lieu de vaquer à leur besogne ! persifla l'homme à l'esprit chagrin.

— Ne voyez-vous donc pas la joie inscrite sur ces jeunes visages ?

Le jeune homme balaya des yeux le joyeux tohu-bohu de la foule, rencontra le regard de Luce au bord du terrain, et ses traits s'éclairèrent.

Elle se surprit à lui rendre son sourire. Certes, il avait raison. Elle était heureuse de danser, mais son

plaisir aurait été tellement plus grand si elle avait pu être dans les bras de Daniel... Sinon, quel était l'intérêt de suspendre sa quête pour cette nuit ?

Luce et l'homme bougon semblaient les deux seuls à ne pas savourer pleinement la mascarade. Elle sentait grandir sa tension et l'envie furieuse d'arracher les masques de tous les garçons qui passaient la démangeait. Et si elle l'avait déjà raté, avec toute cette cohue ? Comment saurait-elle si Daniel était en train de la chercher ?

Elle scruta avec un tel aplomb le visage d'un grand garçon blond au masque d'aigle qu'il abandonna le spectacle de marionnettes auquel il

assistait. En deux bonds, il fut près d'elle.

D'un ton taquin, il lui demanda :

— Dois-je me présenter, ou préférez-vous simplement continuer à me regarder ?

Sa voix ne lui parut ni connue ni inconnue. Un instant, la jeune fille retint son souffle.

Elle songea au bonheur que lui procuraient les mains de Daniel autour de sa taille... à sa douceur quand il la penchait un peu en arrière avant de l'embrasser...

Elle tendit la main pour soulever le masque du garçon, qui sourit devant sa hardiesse... Mais son sourire s'évanouit aussi vite que celui de

Luce quand elle découvrit son visage.

Ce n'était pas Daniel. Avec son nez droit, sa forte mâchoire, ses yeux d'un gris pur, ce jeune homme était très beau, mais il lui parut bien fade comparé à celui qu'elle aimait.

Elle poussa un long soupir. Le jeune homme ne put cacher son embarras. Il chercha ses mots, puis rabaissa son masque. Luce se sentit terriblement confuse.

— Je suis désolée, dit-elle en reculant d'un mouvement vif. Je vous ai pris pour quelqu'un d'autre.

Par bonheur, dans ce geste, elle heurta Laura, dont le visage, à l'inverse du sien, irradiait la magie de la nuit.

— J'espère qu'ils vont bientôt retirer les noms de l'urne de Cupidon ! chuchota la petite.

Elle pivota sur ses talons en attirant Luce à sa suite. Reconnaisante d'avoir été sauvée du masque d'aigle, cette dernière parvint à sourire malgré sa déconvenue.

— As-tu tout de même fini par jeter ton nom dedans ? s'enquit-elle d'un ton narquois.

Laura nia farouchement :

— Mère me tuerait !

Au même moment, Eleanor surgit à côté d'elle :

— Ce ne sera plus long, annonça-t-elle d'un ton nerveux. Bizarrement,

c'était une fille très sûre d'elle, sauf en matière de garçons.

— Ils vont tirer les noms à la prochaine sonnerie de cloches pour donner aux nouveaux amoureux l'occasion de danser... et peut-être d'échanger un baiser, s'ils ont de la chance, précisa-t-elle.

La prochaine sonnerie ! Luce avait l'impression que les cloches de huit heures venaient à peine de tinter, mais le temps filait sûrement plus vite qu'elle ne le croyait. Était-il déjà près de neuf heures ? Le temps à passer avec Daniel s'enfuyait à toutes jambes, et il ne servait à rien de rester plantée là à scruter la galerie de masques qui défilait. La

leur violette qu'elle cherchait désespérément derrière chacun d'eux brillait par son absence.

Il fallait agir. Quelque chose lui disait qu'elle aurait plus de chance sur la piste de danse.

— Retournons danser ! proposait-elle aux filles.

Elle les entraîna au milieu de la foule.

L'herbe de la piste avait été transformée en boue. La musique était devenue plus élaborée, et les danses aussi.

Luce imita sans difficulté les pas légers et rapides des danseurs et parvint bientôt à suivre les mouvements de bras, plus

compliqués : paume contre paume avec son partenaire, une révérence simple, puis plusieurs petits bonds en décrivant un large cercle autour de son partenaire pour se retourner de l'autre côté ; puis échange avec la fille sur la gauche ; de nouveau paume contre paume avec le jeune homme suivant, et ainsi de suite.

A la moitié de la chanson, Luce, tout essoufflée, s'arrêta en riant devant son nouveau partenaire. Ses pieds restèrent rivés au sol.

Grand et mince, il portait un masque de léopard. Le motif était exotique pour Lucinda, qui n'avait jamais entendu parler de cet animal. C'était à coup sûr le masque le plus

élégant de la fête. L'homme tendit ses mains gantées et, quand Luce y glissa précautionneusement les siennes, il les saisit d'un geste ferme, quasi possessif. Derrière les orifices du masque, une petite lueur s'alluma au fond des pupilles vert émeraude plongées dans les siennes.

I V

UNE CONSÉQUENCE ENCORE DANS LES ÉTOILES



— Bonsoir, gente dame ! Quelle grâce dans vos gestes ! Vous dansez comme un ange.

Luce ouvrit la bouche pour répondre, mais elle ne put prononcer un mot.

Pourquoi fallait-il que Cam vienne semer la pagaille dans cette soirée ?

— Bonsoir, Messire ! parvint-elle à

répondre, d'une voix frémissante.

Elle avait tant dansé qu'elle était rouge comme une pivoine, que ses nattes s'étaient défaites et que l'une des manches de sa robe avait glissé sur son épaule. Elle sentait le regard de Cam sur sa peau nue. Elle voulut la recouvrir, mais la main gantée du démon se mit en travers de la sienne.

— Quel joli désordre dans votre robe ! dit-il en caressant l'échancrure de son corsage du bout du doigt. Cela vous enflamme l'imagination d'un homme...

Quelques accords de musique signalèrent le changement de partenaire. Cam la lâcha et ils se

séparèrent, mais Luce avait toujours le cœur battant.

Elle observa le démon du coin de l'œil. Il en faisait autant de son côté. Elle sentait confusément que ce n'était pas le Cam du temps présent qui la poursuivait. C'était bel et bien le Cam qui vivait à cette époque médiévale.

Il n'avait aucun mal à être le danseur le plus élégant de la fête. Il se déplaçait avec une légèreté aérienne qui ne laissait pas les dames indifférentes. Au vu de l'attention qu'il éveillait, Luce comprit qu'on ne le connaissait pas en ville. Il était venu spécialement pour participer aux festivités de la Saint-

Valentin. Mais pourquoi ?

La danse les réunit à nouveau. Mais pouvait-on appeler cela danser ? Elle se sentait soudain raide, figée... La musique elle-même semblait bégayer comme un disque rayé. Luce se demanda s'ils étaient condamnés à rester tous deux cloués sur place, les yeux dans les yeux, pour l'éternité.

— Vous sentez-vous bien, Messire ?
s'enquit-elle, à sa propre surprise.

Ces paroles lui avaient échappé à son corps défendant, mais l'expression de Cam avait quelque chose d'étrange.

Il avait l'air si sombre, tout à coup, que même son masque ne pouvait le

camoufler. Ce n'était pas la noirceur du mal qu'il exprimait, le visage effrayant qu'il avait montré au cimetière de Sword & Cross. Non. L'âme de Cam était rongée par le chagrin.

Pourquoi ?

Cam plissa les yeux, comme s'il devinait ses pensées, et sembla se détendre un peu.

— On ne peut mieux, répondit-il en inclinant la tête. C'est pour vous que je m'inquiète, Lucinda.

— Pour moi ?

Luce essaya de toutes ses forces de ne pas montrer à quel point il l'atteignait. Elle regretta qu'il n'existe pas de masque d'une autre sorte,

invisible, qui empêcherait à tout jamais Cam de pouvoir deviner ce qu'elle ressentait.

Il souleva son masque :

— Vous vous engagez dans une entreprise impossible. Vous finirez seule, le cœur brisé. Sauf...

— Sauf quoi ?

Il secoua la tête :

— Il y a tant de tristesse en vous, Lucinda.

Il rabaissa le masque de léopard sur son visage.

— Revenez auprès de moi, revenez auprès de moi..., chantonna-t-il en la quittant.

Et sa voix s'éteignit au fur et à mesure qu'il s'éloignait en dansant.

Mais, pour une fois, Luce n'en avait pas fini avec lui.

— Attendez ! cria-t-elle, trop tard.

Déjà, Cam avait disparu au milieu des danseurs.

Elle le vit tourner lentement en rond avec une nouvelle partenaire. Laura ! Il murmura quelque chose à l'oreille de la jeune innocente ; celle-ci rejeta la tête en arrière, et rit. Luce sentit monter la colère, l'envie d'arracher la simple, la lumineuse Laura à la noirceur de cet être maléfique ; l'envie d'attraper Cam et de le forcer à s'expliquer. D'avoir une vraie conversation, et non pas de se contenter de paroles mélodramatiques entre deux pas de

danse, au milieu d'une fête médiévale.

Et voilà qu'il revenait et s'avavançait vers elle en dansant d'un pas sûr, parfaitement assuré, comme s'il influençait le rythme de la musique. Mais Luce, en revanche, ne se sentait plus maîtresse de rien.

Au moment où il allait se retrouver face à elle, un homme grand, blond, entièrement vêtu de noir, poussa Cam de côté. Il s'arrêta devant elle, mais ne fit pas mine de l'inviter à danser.

— Bien le bonjour ! dit-il. Elle retint son souffle.

— Bien le bonjour ! dit-elle.

Grand, musclé, incroyablement

mystérieux... Elle l'aurait reconnu n'importe où. Elle tendit la main pour le toucher, pour sentir le courant passer entre eux, cette onde délicieuse qui lui mettait le rouge aux joues au contact de son grand amour...

Daniel.

Juste au moment où la musique dictait le changement de partenaire, le rythme ralentit comme par magie et les notes d'une lente, d'une magnifique mélodie commencèrent à s'égrener.

Les flammes des bougies allumées alentour vacillèrent, et le monde entier sembla retenir son souffle. Luce plongea ses yeux dans ceux de

Daniel, et, autour d'eux, tout parut s'évanouir.

Elle l'avait retrouvé.

Daniel tendit les bras, enlaça sa taille. Frissonnante, elle se lova contre lui. Ensuite, nichée au creux de ses bras, elle dansa avec son ange, et il n'y eut rien de plus merveilleux. Légers, aériens, leurs pieds effleuraient la terre au rythme de leurs pas, et Luce se sentait voler avec l'évidence et le naturel de Daniel. C'était toujours ainsi quand elle était avec lui, et seulement avec lui.

Il n'y avait rien de plus merveilleux... sauf, peut-être, ses baisers.

Elle lui tendit ses lèvres, mais Daniel se contenta de la regarder en la buvant des yeux.

— Je croyais que vous ne viendriez jamais, murmura-t-elle.

Elle songea à sa vie, à ses vies... à sa fuite à travers les Annonciateurs, pour partir à la recherche de ses existences passées qui se consumaient ; elle songea aux combats qu'ils avaient dû mener, tous les deux, pour lui permettre de rester saine et sauve. Parfois, il lui arrivait d'oublier comme ils étaient bien ensemble. A quel point il était gentil, et combien, quand elle était dans ses bras, elle avait l'impression de voler.

Le simple fait de le toucher lui donnait la chair de poule, lui mettait des papillons dans le ventre. Et ce n'était rien comparé à ce qu'elle éprouvait quand il l'embrassait.

Il souleva son masque et la serra si fort contre lui qu'elle se retrouva incapable de bouger. Elle contempla ses traits adorés en s'attardant particulièrement sur le dessin de ses lèvres si douces. Après cette longue attente, elle n'arrivait tout simplement pas à y croire. C'était vraiment lui !

— Toujours je reviendrai, dit-il en la couvant d'un regard qui la plongeait dans un état second. Rien ne peut m'arrêter.

Luce se hissa sur la pointe des pieds, mourant d'envie de l'embrasser, mais Daniel posa un doigt sur ses lèvres et sourit.

— Venez, murmura-t-il en lui prenant la main.

Fendant la foule, Daniel l'emmena au-delà du rideau de chênes qui encerclait le champ de foire. A la lueur de la lune, ils se dirigèrent vers la forêt et pénétrèrent dans les ténèbres froides et sombres. Daniel ramassa une petite lanterne allumée, qui semblait avoir été placée là exprès et faire partie d'un plan.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle, alors qu'en réalité elle s'en moquait, puisqu'ils étaient ensemble.

Daniel se contenta de secouer la tête et de sourire en lui tendant la main pour l'aider à enjamber une branche tombée en travers du chemin.

A mesure qu'ils s'éloignaient, la musique faiblissait. Mélangée au hululement des chouettes et au bruissement des animaux dans les branches, elle devint inaudible. La lanterne se balançait au bras de Daniel et sa lumière vacillante éclairait le réseau de branches nues qui zigzaguait devant eux.

Ils avançaient main dans la main sur un étroit sentier de pierre. La fraîcheur nocturne s'intensifia encore, et Luce se nicha tout contre son

amoureux qui l'entourait de ses bras.

Le sentier se sépara en deux, et Daniel fît halte un moment, comme s'il avait perdu son chemin. Puis il se tourna vers elle :

— Laissez-moi vous expliquer. Je vous dois un cadeau pour la Saint-Valentin.

Luce rit :

— Vous ne me devez rien du tout. Mon seul désir est d'être avec vous.

— Ah, mais j'ai reçu votre cadeau...

— Mon cadeau ? répéta-t-elle, surprise.

— Oui. Il m'a touché jusqu'au fond de l'âme, dit-il en lui prenant la main. Je devrais vous présenter mes excuses pour vous avoir fait douter

de mes sentiments. Avant la journée d'hier, je ne savais pas si je pourrais vous rencontrer ici ce soir.

Un corbeau croassa et les survola comme une flèche, avant de se poser sur une branche, juste au-dessus d'eux.

— Mais ensuite un messenger est arrivé, qui a ordonné à tous les chevaliers de ma garde de se rendre à la foire. Je crains d'avoir mené mon cheval jusqu'au bord de l'épuisement, si grande était ma hâte de vous retrouver. Car il m'importait de vous remercier au plus tôt de votre si délicate attention.

— Mais, Daniel, je n'ai...

— Merci, Lucinda.

Puis il sortit un fourreau de cuir qui semblait fait pour contenir une dague. Luce essaya de ne pas paraître trop perplexe ; pourtant, c'était la première fois de sa vie que Lucinda voyait cet objet.

— Oh ! fit-elle, riant sous cape, tout en caressant le napperon au fond de sa poche. Vous arrive-t-il parfois d'avoir le sentiment que quelqu'un veille sur nous ?

Il sourit et acquiesça :

— Oui. Sans cesse.

— Il se peut que ce soient nos anges gardiens, murmura Luce pour plaisanter.

— Peut-être, dit Daniel. Mais par bonheur, en ce moment, il n'y a ici

que vous et moi.

Il lui fit prendre le sentier qui partait vers la gauche. Bientôt, ils tournèrent à droite. Dans l'obscurité, Luce distingua vaguement une petite clairière circulaire, à l'endroit où un grand chêne avait dû être abattu. La souche de l'arbre était encore visible au centre... et quelque chose était posé dessus, une forme que Luce ne put identifier.

— Fermez les yeux, dit Daniel.

Elle s'exécuta, et devina que la lanterne s'éloignait. Il y eut des bruissements dans la petite clairière, et elle fut à deux doigts de céder à la curiosité, mais elle se contient car elle voulait lui laisser le plaisir de la

surprendre comme il l'avait prévu.

Au bout d'un moment, un parfum familier envahit les narines de Luce. Paupières closes, elle inhala profondément. C'était quelque chose de délicat, de fleuri... et c'était absolument impossible à confondre.

Des pivoines.

Les yeux toujours fermés, Luce revit en pensée son triste dortoir de Sword & Cross, embelli par le vase de pivoines que Daniel lui avait apporté à l'hôpital. Elle se revit au bord d'une falaise, au Tibet, où l'avaient déposée les Annonciateurs, en train d'observer Daniel qui offrait des fleurs, une par une, à son incarnation passée, dans un jeu qui

avait fini trop tôt. Elle se revit à Helston, et crut sentir l'odeur du kiosque qui regorgeait de pivoines blanches et duveteuses.

— Maintenant, ouvrez les yeux.

Elle entendit le sourire contenu dans la voix de Daniel.

Luce s'exécuta et laissa échapper un petit son étouffé : sur la souche de l'arbre trônait un énorme bouquet de pivoines dans un immense vase de cuivre. Mais ce n'était pas tout. Daniel avait piqueté des fleurs dans les petits rameaux, dans les interstices de toutes les souches environnantes. Il avait parsemé le sol de délicats pétales neigeux, tressé une couronne pour ses cheveux,

allumé les chandelles d'une multitude de petites lanternes suspendues tout autour d'eux, de sorte que la clairière illuminée brillait d'un éclat magique.

Quand il s'approcha pour placer la couronne sur la tête de Luce, elle – et son incarnation médiévale – fut près de fondre.

La Lucinda du Moyen Age ne reconnaissait pas ces fleurs déployées à profusion ; elle ne savait pas comment elles étaient arrivées là en février... et cette divine surprise la plongea dans un émerveillement sans bornes. Mais Luce, elle, savait que ces pivoines d'un blanc pur n'étaient pas un simple cadeau en l'honneur de la Saint-Valentin. C'était

le symbole de l'amour éternel de Daniel Grigori.

La lumière des chandelles dansait sur le visage de Daniel. Il souriait, mais paraissait nerveux. Sans doute était-il inquiet de savoir si son cadeau lui avait fait plaisir.

— Oh, Daniel, s'écria-t-elle en se précipitant dans ses bras, elles sont magnifiques !

Il la souleva et la fit tournoyer en l'air, puis replaça correctement la couronne dans ses cheveux.

— Elles portent le nom de pivoines. Ce ne sont pas les fleurs traditionnelles de la Saint-Valentin, précisa-t-il, mais c'est... une sorte de tradition.

Luce comprenait exactement ce qu'il voulait dire, et cela l'enchantait.

— Nous pourrions peut-être en faire notre tradition de la Saint-Valentin, suggéra-t-elle.

Daniel prit une grosse fleur dans le bouquet, la glissa entre ses doigts et l'approcha de son cœur. Combien de fois, au cours de l'histoire, avait-il fait exactement le même geste ? Luce vit dans ses yeux une lueur qui révélait que, pour lui, ce geste était toujours nouveau.

— Oui, notre tradition à nous, chuchota-t-il d'un ton rêveur. Des pivoines et... ma foi, il faudrait aussi quelque chose d'autre, n'est-ce pas ?

— Des pivoines et...

Luce se creusa la tête, car elle n'avait besoin de rien d'autre. Elle n'avait besoin que de Daniel... et... ah oui, c'était ça...

— ... Oui, des pivoines et, peut-être, un baiser ? suggéra-t-elle.

— C'est une très, très bonne idée.

Enfin, il l'embrassa. Il tendit vers les siennes des lèvres brûlantes de désir. Leur baiser était fougueux, nouveau, d'une intensité qu'ils n'avaient jamais connue par le passé.

Daniel l'embrassait avec ferveur, mêlant ses doigts à ses cheveux, la caressant de son souffle chaud, promenant ses lèvres dans son cou et descendant jusqu'à l'échancrure de sa robe. Cramponnés l'un à l'autre,

éperdus et essoufflés, ils s'embrassaient.

C'est alors qu'une sensation de chaleur naquit dans la nuque de Luce. Elle prit de l'ampleur, et son pouls commença à s'affoler. Le moment était-il arrivé ?

Allait-elle mourir d'amour là, maintenant, au milieu de cette forêt illuminée de fleurs blanches ? Non ! Elle refusait de quitter Daniel, elle refusait d'être projetée dans le ciel, dans un nouveau trou noir, avec Bill pour seul compagnon. Satanée malédiction ! Pourquoi était-elle prisonnière ? Pourquoi ne pouvait-elle briser ses chaînes ?

Des larmes de frustration affluèrent

dans ses yeux. Elle s'arracha aux lèvres de Daniel, appuya son front contre le sien, le souffle court, et attendit que le feu consume son âme et s'empare de son corps.

Mais... quand elle cessa d'embrasser Daniel, la chaleur diminua, puis disparut.

Luce chercha les lèvres de Daniel.

De nouveau, elle sentit la chaleur l'envahir.

Cependant, cette chaleur qui s'épanouissait en elle comme la rose s'ouvre au soleil n'était pas la même. Ce n'était pas le feu destructeur qui l'anéantissait, qui l'exilait de ses corps passés et faisait disparaître ses vies passées en fumée. C'était

l'extase incandescente, éblouissante, qui s'empare de vous quand vous embrassez l'être que vous aimez d'un grand amour... l'être qui vous est destiné à jamais.

Daniel l'observait avec inquiétude, sentant qu'il s'était passé quelque chose d'important en elle :

— Vous sentez-vous bien ?

Il y avait tant de choses à dire...

Un millier de questions se bousculèrent sur les lèvres de Luce, mais, au même instant, une voix éraillée résonna dans son esprit :

«La seule Saint-Valentin que vous pourrez passer ensemble, ma petite. »

Comment était-ce possible ? Alors

qu'ils s'aimaient d'un si grand amour, jamais ils n'avaient été ensemble, dans les bras l'un de l'autre, pendant la journée la plus romantique de l'année, et jamais plus ils ne le seraient...

Et pourtant ils étaient là, pris dans un moment situé entre le passé et le futur, un temps doux-amer et précieux, troublant et étrange, et incroyablement vivant. Luce n'avait pas envie de le gâcher. Peut-être que Bill, et le jeune religieux, et la chère petite Laura, avaient chacun raison à sa manière.

Peut-être qu'il fallait simplement se contenter du bonheur d'être amoureux.

— Oui, tout va bien. Embrassez-moi, embrassez-moi encore et encore.

Daniel la souleva de terre et la tint lovée contre lui. Ses lèvres avaient un goût de miel. Elle lui passa les bras autour du cou. Daniel caressa la cambrure de ses reins. Luce respirait à peine, submergée d'amour.

Au loin, des cloches sonnèrent. On allait sortir les noms de l'urne de Cupidon, les garçons choisiraient au hasard leur bonne amie, les filles avaient les joues rouges de plaisir anticipé, et tous espéraient cueillir un baiser. Luce ferma les yeux et souhaita que tous les couples de la fête, tous les couples de la Terre,

puissent échanger un baiser aussi doux que celui qu'elle échangeait avec Daniel.

— Joyeuse Saint-Valentin, Lucinda.

— Joyeuse Saint-Valentin, Daniel.

Et qu'il y en ait beaucoup, beaucoup d'autres.

Il lui dédia un regard plein de chaleur et d'espoir. Il acquiesça :

— Oui, je vous le promets.

ÉPILOGUE

LES ANGES GARDIENS



Sur le champ de foire, quatre troubadours chantèrent leur dernière chanson sur l'estrade où se trouvait l'urne de Cupidon. Sitôt la dernière note éteinte, ils descendirent de la plate-forme et se mirent sur le côté, tandis que les jeunes garçons et les jeunes filles célibataires venaient se presser autour en pouffant, tout excités.

Un par un, les troubadours soulevèrent leur masque.

Shelby rangea sa flûte à bec. Pour faire bonne mesure, Miles pinça une dernière fois les cordes de sa lyre et Roland joua quelques notes de son luth. Arriane glissa son hautbois dans son mince étui de bois et alla se servir une bonne chope de punch. Mais elle ne put retenir une grimace en la reposant, et elle posa la main sur le linge ensanglanté qui recouvrait la plaie de sa nuque.

— Tu t'es drôlement bien débrouillé, Miles, fût remarquer Roland. Tu avais déjà joué de la lyre avant ?

— Non, non, c'est la première fois, répondit Miles d'un ton négligent, alors qu'il était visible que ce

compliment lui faisait plaisir.

Il regarda Shelby et serra très fort sa main.

— Si c'était bien, ajouta-t-il, c'est sans doute grâce à l'accompagnement de Shel.

Le premier mouvement de celle-ci fut de lever les yeux au ciel, mais elle se ravisa et déposa un baiser très doux sur les lèvres de son amoureux.

— Sans doute ! confirma-t-elle.

Arriane les interrompit en rappelant ses compagnons à leur devoir :

— Où sont passés Daniel et Lucinda ? Ils étaient là il y a deux minutes ! (Elle soupira.) Quelle

poisse ! Il faut toujours qu'il y ait un problème !

— Ils étaient en train de danser tout à l'heure, répondit Miles. Pas de panique, je suis sûr que tout va bien. Ils sont sûrement ensemble.

— Quand je pense que j'ai demandé à Daniel d'entraîner Lucinda au centre de la pelouse, pour qu'on puisse les surveiller ! On dirait qu'il n'a toujours pas compris le boulot que ça nous donne !

— Je suppose qu'il avait d'autres choses en tête, intervint Roland. Normal, quand on est amoureux...

— Calmez-vous, dit Shelby d'une voix apaisante, sereine comme si son amour tout neuf avait renforcé sa foi

dans la vie. J'ai vu que Daniel l'emmenait dans la forêt, de ce côté-là...

Aussitôt, Arriane voulut s'élançer, mais son amie la retint par le bas de sa cape noire :

— Stop ! Il ne faut pas les suivre ! Après tout ça, tu ne crois pas qu'ils méritent qu'on les laisse un peu seuls ?

— Seuls ? répéta Arriane, en poussant un profond soupir.

— Seuls, confirma Roland.

Il vint se placer à côté d'elle et enlaça ses épaules en prenant soin d'éviter sa nuque blessée.

— Oui, approuva Miles, les doigts mêlés à ceux de Shelby. Ils méritent

qu'on les laisse un peu tranquilles.

Et, réunis tous les quatre sous la voûte étoilée, ils n'eurent pas besoin de formuler leur muet accord. Ils avaient compris que l'amour avait parfois besoin que ses anges gardiens donnent un petit coup de pouce pour lui permettre de s'élever du sol. Mais que, passé les premiers battements d'ailes, il fallait lui faire confiance et lui laisser prendre son essor afin qu'il s'élève à des hauteurs inimaginables, jusqu'aux cieux – et au-delà.

**Découvrez en avant-première
le début de :**

VOLUPTÉ

Toute chose est en marche vers sa

destruction

Seul notre amour ignore le déclin...

John Donne, *L'anniversaire*

PROLOGUE

LA CHUTE

D'abord, il y eut le silence...

Dans l'espace qui séparait le Paradis et la Chute, au plus profond d'un lointain mystérieux, il y eut un moment où le glorieux murmure du Paradis disparut, remplacé par un silence si absolu que l'âme de Daniel lutta pour tenter de déceler un son.

Puis était arrivée la véritable sensation de chute... un saut

tellement vertigineux que ses ailes ne lui avaient plus servi à rien, comme bridées par la volonté du Trône. Elles ne battaient plus, ou si peu que cela n'avait aucune influence sur la trajectoire de sa chute.

Vers quoi se dirigeait-il ? Il n'y avait rien devant lui, et rien derrière. Rien au-dessus, et rien en dessous. Seuls existaient une épaisse obscurité et les contours flous de ce qui restait de l'âme de Daniel.

Dans cette absence totale de bruit, son esprit prit le contrôle. Une préoccupation d'un autre ordre s'imposa et l'emplit, implacable : les paroles obsédantes de la malédiction de Luce.

«Elle mourra... Elle ne sortira jamais de l'adolescence... elle mourra encore et encore et encore précisément au moment où elle se rappellera ton choix. Vous ne serez jamais vraiment ensemble. »

Telle était l'odieuse condamnation de Lucifer, le venin qu'il avait ajouté à la sentence prononcée par le Trône dans la Prairie céleste. La mort s'avavançait vers sa bien-aimée. Daniel pourrait-il l'arrêter ? Serait-il même capable de la reconnaître ?

Car, étant un ange, que savait-il de la mort ? Il l'avait parfois vue arriver paisiblement vers certains membres de cette nouvelle espèce mortelle appelée les hommes, mais la mort ne

concernait pas les anges.

La mort et l'adolescence : les deux absolus de la malédiction de Lucifer. Ni l'un ni l'autre n'avait de signification pour Daniel. Il savait seulement qu'être séparé de Lucinda était une punition qu'il ne pouvait supporter. Ils ne pouvaient vivre l'un sans l'autre.

— Lucinda ! hurla-t-il.

Le simple fait de penser à elle aurait dû lui réchauffer l'âme, mais il n'y avait en lui que la douleur de son absence.

Pourquoi ne sentait-il pas la présence de ses frères autour de lui... ceux qui avaient fait le mauvais choix, ou choisi trop tard ; qui

n'avaient pas choisi du tout et avaient été bannis à cause de leur indécision ? Il savait qu'il n'était pas *réellement* seul, car ils étaient plus de cent millions à avoir été projetés dans le vide quand le sol s'était ouvert sous eux.

Mais il ne voyait personne, ne sentait aucune présence, alors que, jusque-là, ce n'était jamais arrivé.

Il avait l'impression d'être le dernier des anges, perdu dans l'immensité de tous les mondes.

« Cesse de penser ainsi, se dit-il, sinon, tu vas te perdre. »

Il essaya de tenir bon... Lucinda, l'appel, Lucinda, le *choix*... mais, à mesure qu'il tombait, il avait de plus

en plus de mal à se souvenir. Par exemple, quels avaient été les derniers mots prononcés par le Trône... ?

« Les Portes du Paradis...

Les portes du Paradis sont... »

Impossible de se souvenir de la suite. Il se rappelait vaguement la grande lumière qui avait vacillé et le froid glacial qui avait balayé la Prairie, et les arbres du verger qui s'étaient écroulés les uns sur les autres en provoquant des vagues de perturbations d'une violence inouïe qui s'étaient répercutées dans tout le cosmos, des tsunamis de nuages qui avaient aveuglé les anges et détruit leur splendeur. Et il s'était aussi

passé autre chose, juste avant l'anéantissement de la Prairie, quelque chose qui ressemblait à un...

« Jumelage. »

Un ange fier, éclatant, avait surgi durant l'appel... Il avait déclaré qu'il était Daniel et qu'il revenait du futur. Il y avait dans ses yeux une tristesse qui paraissait si *ancienne*... Cet ange – cette version de l'âme de Daniel – avait-il réellement souffert ?

Et Lucinda aussi ?

Daniel bouillait de rage. Il retrouverait Lucifer, l'ange qui vivait là où toute idée aboutissait dans une impasse. Daniel ne craignait pas le traître qui avait été l'Étoile du Matin. Quand il aurait atteint le bout de ce

néant, il prendrait sa revanche. N'importe quand, et n'importe où. Mais d'abord il retrouverait Lucinda, car, sans elle, rien n'avait d'importance. Sans son amour, rien ne serait possible.

Ils s'aimaient d'un amour qui rendait inconcevable l'idée de choisir Lucifer ou le Trône. Le seul côté qu'il pourrait jamais choisir était le sien. Aussi Daniel paierait-il pour son choix, mais il ignorait encore la forme que prendrait son châtement. Il savait seulement que Lucinda n'était plus à la place qui était la sienne : à ses côtés.

Vive et brutale, la douleur d'avoir été séparé de son âme sœur

transperça soudain Daniel. Il poussa un gémissement muet, son esprit s'embruma, et brusquement, à son grand effroi, il ne se rappela plus *pourquoi*.

Il bascula en avant, s'enfonça dans des ténèbres encore plus profondes.

Il devint incapable de voir, de ressentir, ou de se rappeler pourquoi il avait échoué là, nulle part, pourquoi il était projeté dans le néant... Pour aller vers où ? Pour combien de temps ?

Sa mémoire s'embrouillait et s'effaçait. Il lui était de plus en plus difficile de se souvenir des mots prononcés dans la plaine blanche par l'ange qui ressemblait tant à...

À qui ressemblait l'ange ? Et qu'avait-il dit de si important ?

Daniel ne se le rappelait plus, ne savait plus rien.

Il savait seulement qu'il était en train de tomber dans le vide.

Avec, en lui, le besoin urgent de retrouver quelque chose... quelqu'un.

Le besoin urgent de se sentir de nouveau complet...

Mais des ténèbres plus grandes s'ouvraient au cœur des ténèbres...

Dans un silence qui noyait ses pensées...

Dans un *rien* qui était *tout*.

Daniel tombait.

I

LE LIVRE DES OBSERVATEURS



— Bonjour !

Une main chaude caressa la joue de Luce et rangea une mèche de cheveux derrière son oreille. La jeune fille roula sur le côté, bâilla et ouvrit les yeux. Elle avait dormi d'un sommeil très profond, et rêvé de Daniel.

— Oh ! souffla-t-elle en se tâtant la joue.

Il était là ! Oui, Daniel était assis à côté d'elle. Vêtu d'un sweat-shirt noir et de son foulard rouge, celui qu'il portait noué autour du cou la première fois qu'elle l'avait vu à Sword & Cross. Il était plus beau que dans n'importe quel rêve. Le bord du lit de camp s'inclinait légèrement sous son poids. Luce allongea les jambes et se blottit tout contre lui :

— Tu n'es pas un rêve.

Les yeux de Daniel étaient un peu plus troubles que d'habitude, mais ses prunelles brillaient toujours du même violet éclatant, et il scrutait ses traits comme s'il la découvrait pour la première fois. Il se pencha et posa les lèvres sur les siennes. Luce

se serra contre lui, lui passa les bras autour du cou et lui rendit son baiser, même si elle n'était pas à son avantage, au sortir du lit. Mais ça lui était bien égal. Rien n'avait d'importance, sauf ses baisers.

Ils étaient ensemble, et ils ne pouvaient s'empêcher de sourire de bonheur.

Puis tout revint d'un seul coup.

Des griffes aiguisées comme des rasoirs et des yeux rouges éteints. Une horrible puanteur de pourriture et de mort. Une obscurité si complète que la lumière, l'amour et tout ce qu'il y avait de bien dans le monde semblaient inertes, brisés, morts.

Comment était-il possible de croire

que Lucifer

— Bill, la gargouille de pierre qu'elle avait prise pour un ami — avait été autrefois si proche d'elle ? C'était elle qui le lui avait permis. Mais voilà que, parce qu'elle n'avait pas fait précisément ce qu'il voulait — c'est-à-dire de tuer son âme dans l'ancienne Egypte —, il avait décidé de faire table rase.

D'inverser le temps afin d'effacer tout ce qui s'était passé depuis la Chute.

Oui, Lucifer avait décrété sur un coup de tête que toute vie, tout amour, tout instant vécu par toute âme mortelle ou angélique serait détruit, éradiqué ! Comme si l'univers

était un jeu de société et lui, un enfant capricieux qui préférait tout arrêter quand il commençait à perdre. Quant à ce qu'il cherchait à gagner... Luce se demandait bien ce que c'était.

Elle sentit monter une bouffée de chaleur au souvenir de sa fureur. Il l'avait ramenée à l'époque de la Chute et il avait *exigé* qu'elle voie son courroux de ses propres yeux, qu'elle tremble dans sa main. Ensuite, il l'avait jetée de côté, avait lancé un Annonciateur, comme on lance un filet de pêcheur, pour capturer tous les anges déchus du Paradis.

Et, au moment où Daniel la

rattrapait dans ce nulle part étoilé, Lucifer s'était évaporé dans le néant, et tout le cycle avait recommencé.

C'était une véritable catastrophe.

Daniel lui avait expliqué que, pour guider les anges dans le futur, Lucifer devrait se jumeler avec sa version passée et renoncer à son pouvoir. Pendant toute la durée de la chute des anges, il lui serait impossible d'agir. Exactement comme les autres, il se retrouverait isolé et sans pouvoir, avec son double, mais séparé, ensemble et seul.

Et, au moment de leur chute sur terre, il y aurait un hoquet dans le temps, et tout recommencerait du début. Comme si les sept mille

années passées entre l'avant et le maintenant n'avaient jamais existé.

Comme si Luce n'avait pas enfin commencé à comprendre la malédiction.

Le monde entier était en danger – sauf si Luce, sept anges et deux Nephilim parvenaient à stopper Lucifer.

Ils n'avaient que neuf jours et ne savaient pas par où commencer.

Luce était si fatiguée, la nuit précédente, qu'elle ne se souvenait pas de s'être couchée sur ce lit de camp ni d'avoir remonté cette mince couverture bleue sur ses épaules. Elle vit des toiles d'araignée sur les poutres de la petite cabane. La table

pliante était encombrée de tasses encore à moitié pleines du chocolat que Gabbe avait préparé pour tout le monde. Mais la scène lui semblait irréaliste. Elle était tellement épuisée que le souvenir de son atterrissage en Annonciateur sur cette minuscule île de Tybee, cette zone de sécurité pour les anges, disparaissait dans une sorte de brouillard.

Alors que les autres étaient encore en train de bavarder, elle s'était endormie, bercée par la voix de Daniel qui l'avait plongée dans un rêve. A présent, le silence régnait à l'intérieur de la cabane, et par la fenêtre, derrière la silhouette de son bien-aimé, le ciel était d'un gris

annonçant l'aube.

Elle tendit la main vers sa joue, et il baisa le creux de sa paume. Luce serra fort les paupières pour empêcher ses larmes de monter. Pourquoi, après tout ce qu'ils avaient traversé, étaient-ils tous deux condamnés à vaincre le Diable avant d'être libres de s'aimer ?

— Daniel ! appela Roland depuis le seuil de la cabane. Leur ami avait les mains enfoncées dans les poches de son caban et un bonnet de laine couronnait ses dreadlocks. Il adressa à Luce un sourire las et lui dit :

— Il est temps.

— Temps de quoi ? s'étonna Luce en se redressant sur les coudes. On

part ? Déjà ? Et mes parents ? Ils doivent être paniques !

— J'ai prévu de t'emmener chez eux, pour que tu puisses leur dire au revoir, répondit Daniel.

— Mais comment leur expliquer ma disparition après le repas de Thanksgiving ?

Elle se souvint des paroles de Daniel, la veille au soir. Il lui avait expliqué qu'ils avaient l'impression d'avoir passé une éternité à l'intérieur des Annonciateurs, mais qu'en réalité il ne s'était écoulé que quelques heures.

— Peut-être, mais, pour mes parents, passer des heures sans savoir où est leur fille, c'est vraiment

une éternité ! s'exclama-t-elle.

Daniel et Roland échangèrent un regard.

— Nous nous en sommes occupés, ajouta Roland, en remettant des clés de voiture à Daniel.

— Vous avez fait comment, exactement ? Tu sais, un jour, mon père a appelé la police parce que j'avais une petite demi-heure de retard après l'école...

— Ne t'en fais pas, répondit Roland. On t'a couverte. Il faut juste que tu te dépêches de changer de costume. (Il désigna un sac à dos posé sur un rocking-chair, près de la porte.) Gabbe t'a apporté tes affaires.

— Euh... merci, murmura-t-elle, sans vraiment comprendre. Où était Gabbe ? Où étaient les autres ? La veille au soir, la cabane était pleine de monde, illuminée par les ailes des anges qui scintillaient et l'odeur du chocolat chaud à la cannelle. Ce matin, c'était bien vide, en comparaison de cette ambiance chaleureuse. Et la perspective d'aller dire au revoir à ses parents sans savoir où elle partait l'angoissait terriblement.

Elle posa ses pieds nus sur le plancher de bois rugueux. Elle s'aperçut alors qu'elle était toujours vêtue de l'étroite robe blanche qu'elle avait sur elle en Egypte, au

cours de la dernière vie qu'elle avait visitée à travers les Annonciateurs. C'était Bill qui la lui avait fait porter.

Non, pas Bill. *Lucifer*. Il lui avait suggéré de tuer son âme et, quand il l'avait vue passer l'épée magique dans sa ceinture pour suivre son conseil, il l'avait contemplée d'un air très satisfait. *Jamais, jamais, jamais*. Luce avait trop de raisons de vivre.

Dans le vieux sac à dos vert qu'elle utilisait pour les vacances en camp d'été, Luce trouva son pyjama préféré – en flanelle rayée rouge et blanc – soigneusement plié, avec les pantoufles assorties.

— Mais c'est le matin, protesta-t-elle. Je ne vais quand même pas me

balader en pyjama !

De nouveau, Daniel et Roland échangèrent un regard, et cette fois Luce crut voir qu'ils essayaient de ne pas éclater de rire.

— Fais-nous confiance, c'est tout, dit Roland.

Quand elle se fut changée, Luce suivit Daniel dehors, en marchant à l'abri de ses larges épaules qui lui coupaient le vent sur le chemin caillouteux descendant au rivage.

La petite île de Tybee se trouvait à environ deux kilomètres de la côte de Savannah. Roland avait prévenu qu'une voiture les attendait de l'autre côté du bras de mer.

Les ailes de Daniel étaient

dissimulées, mais il avait dû sentir son regard fixé dans son dos, car il ajouta :

— Quand tout sera organisé, on volera pour aller arrêter Lucifer, peu importe où il se trouvera. Mais jusque-là il vaut mieux rester sur la terre ferme.

— D'accord.

— On traverse à la nage ? On fait la course ? proposa-t-il.

— Tu sais bien que je te battrai ! affirma-t-elle, son haleine formant un petit panache blanc dans l'air.

— C'est vrai, répondit-il en lui passant un bras autour de la taille pour la réchauffer. Il vaut peut-être mieux prendre le canot. Je n'ai pas

envie que tu me couvres de honte.

Il détacha une petite embarcation amarrée sur l'unique rampe d'accès à l'eau. La douce lumière qui jouait sur les vagues rappela à Luce le jour où ils avaient fait la course pour traverser le lac secret, à Sword & Cross. A mi-parcours, ils étaient sortis de l'eau pour se reposer sur un rocher plat, et elle l'avait trouvé si beau, avec sa peau scintillant de gouttes d'eau ! Ensuite, ils s'étaient couchés sur la pierre chauffée par le soleil pour se sécher. A l'époque, elle le connaissait à peine – elle ne savait pas que c'était un ange -et, déjà, elle était dangereusement amoureuse de lui.

— Quand je vivais à Tahiti, on nageait souvent ensemble, non ? demanda-t-elle.

Elle venait de constater avec surprise qu'elle se souvenait d'une époque où elle avait déjà vu Daniel ainsi, les cheveux luisants. Il la dévisagea intensément, et elle comprit à quel point il était heureux de pouvoir enfin partager avec elle certains souvenirs de leur passé. Il avait l'air si ému que Luce crut qu'il allait se mettre à pleurer. Mais il lui posa simplement un tendre baiser sur le front et dit :

— C'est vrai. Et, là-bas aussi, tu me battais chaque fois, Lulu.

Ils n'échangèrent que peu de

paroles pendant la traversée. Luce se contentait de l'admirer en regardant jouer ses muscles puissants, d'écouter le clapotis de l'eau à chaque coup de rame, de humer l'odeur salée de la mer. Le soleil levant lui réchauffait la nuque, et elle s'abandonna à ce bien-être. Mais il fut de courte durée. Alors qu'ils approchaient de la terre ferme, elle aperçut une forme qui lui envoya un frisson à travers l'échiné.

Une voiture. Elle reconnut aussitôt cette Taurus blanche.

I a barque accosta.

— Qu'est-ce que tu as ? s'inquiéta Daniel en voyant Luce se raidir. Oh, c'est pour ça ?

Sans plus accorder d'importance au véhicule, il sauta sur le rivage et lui tendit la main. Le sol était envahi d'algues sèches et odorantes qui rappelèrent à Luce son enfance.

— Ce n'est pas ce que tu crois, reprit-il. Quand Sophia s'est enfuie de *Sword & Cross*, après... (Luce attendit la suite, espérant que Daniel ne dirait pas «après avoir assassiné Penn »)... après qu'on a découvert qui elle était vraiment, les anges ont confisqué sa voiture. Elle nous doit bien ça, et plus encore, ajouta-t-il, les traits soudain durcis.

Luce revit le visage blanc de Penn, le sang qui s'écoulait.

— On sait où est Sophia,

maintenant ? Daniel eut un geste d'ignorance :

— Non. On va bientôt le savoir, malheureusement. Je sens qu'elle va trouver un moyen de se fourrer en travers de nos plans. (Il sortit les clés de sa poche et ouvrit la portière du passager.) Mais ce n'est pas le moment de t'inquiéter de ça.

— OK, répondit Luce en se laissant tomber sur le siège recouvert de tissu gris. Mais est-ce qu'il y a autre chose dont je devrais m'inquiéter ?

Daniel mit le contact. Le moteur eut un soubresaut, puis se mit lentement à ronronner. La dernière fois qu'elle avait occupé ce siège, elle avait commencé par rester sur ses

gardes, parce qu'elle était seule dans la voiture avec lui. C'est ce soir-là qu'ils s'étaient embrassés pour la première fois... du moins, à sa connaissance elle était en train de s'échiner sur la ceinture de sécurité lorsqu'elle sentit les doigts de son amoureux sur les siens.

— Rappelle-toi, il y a un truc, dit-il doucement en se penchant pour boucler sa ceinture, tout en laissant sa main sur la sienne.

Après lui avoir déposé un léger baiser sur la joue, il démarra et quitta les bois humides pour s'engager sur une étroite chaussée à deux voies. Ils étaient seuls sur la route.

Luce reposa sa question :

— Daniel, qu'est-ce qui devrait m'inquiéter ? Il jeta un coup d'œil vers son pyjama :

— Tu sauras faire semblant d'être malade ?

Ils garèrent la Taurus blanche dans l'allée, derrière la maison de ses parents. Luce longea trois buissons d'azalée et se faufila jusqu'à la fenêtre de sa chambre. En été, des plants de tomates grimpants mettaient des taches de couleurs vives, mais, en hiver, cette partie du jardin était nue et désolée, et pas très accueillante. Quand s'était-elle trouvée à cette place pour la dernière fois ? Elle ne s'en souvenait

pas. Elle était déjà sortie en douce de trois lycées différents, mais jamais de chez elle. Aujourd'hui, elle *rentrait* en douce et elle ne savait même pas comment fonctionnait l'ouverture de sa fenêtre à guillotine. Elle parcourut des yeux son quartier endormi, le journal du matin déposé dans un sac en plastique humide à l'angle de la pelouse, le vieil anneau de basket sans filet dans l'allée de garage des Johnson, de l'autre côté de la rue. Rien n'avait changé depuis son départ. Rien n'avait changé, sauf elle-même. Si Bill réussissait son coup, est-ce que son quart ici disparaîtrait aussi ?

Elle fit un dernier signe d'adieu à

Daniel qui l'observait depuis la voiture, inspira à fond et, des deux pouces, souleva le panneau du bas qui reposait sur le rebord recouvert d'une peinture bleue écaillée.

Il coulissa sans problème. Luce s'arrêta, interdite, en voyant les rideaux de mousseline blanche s'ouvrir et la tête mi-blonde, mi-brune, de son ancienne ennemie Molly Zaine apparaître dans l'ouverture.

— Super, Pâté de viande !

Luce se hérissa en l'entendant prononcer le surnom dont on l'avait affublée à son arrivée à Sword & Cross. C'était donc comme ça que Daniel et Roland s'étaient occupés de

tout chez elle ?

— Qu'est-ce que tu fiches ici, Molly ?

— Allez, entre, je ne vais pas te mordre, répliqua cette dernière pour toute réponse.

Molly lui tendit la main. Ses ongles étaient vert émeraude et tout ébréchés. Luce attrapa sa main et enjamba la fenêtre.

Sa chambre lui parut petite et démodée, pareille à une capsule temporelle abandonnée par une Luce d'autrefois. Il y avait le poster encadré de la tour Eiffel derrière la porte. Son tableau d'affichage rempli de rubans gagnés avec son équipe de natation de l'école primaire... Et là,

sous la couette hawaïenne jaune et vert, sa meilleure amie, Callie.

Cette dernière émergea du lit, le contourna et se précipita dans ses bras :

— Ils n'arrêtaient pas de me répéter que tu serais en pleine forme au retour, mais je voyais bien qu'ils me racontaient des salades et qu'ils mouraient de trouille. Je ne sais pas si tu te rends compte à quel point c'était flippant ! C'est comme si tu avais disparu physiquement de la surface de la Terre.

Luce la serra contre elle. Pour Callie, elle n'était partie que depuis la nuit précédente.

— Allez, ça va, vous deux,

grommela Molly en séparant les deux amies, vous pourrez vous faire des mamours plus tard. J'ai dû rester couchée toute la nuit avec cette perruque en polyester sur la tête pour faire croire que j'étais Luce et que j'avais une gastro. Alors ce n'est pas pour que vous fichiez notre couverture en l'air ! (Elle leva les yeux au ciel.) Ah, on voit que vous n'êtes pas des pros !

— Attends ! Tu as fait quoi ? s'écria Luce.

— Quand tu as... disparu, intervint Callie d'une voix haletante, on a compris qu'on ne pourrait jamais expliquer la vérité à tes parents. Parce que, tu sais, j'ai eu moi-même

du mal à comprendre ce que je voyais de mes propres yeux. Alors je leur ai dit que tu n'étais pas bien et que tu étais allée te coucher et Molly a fait semblant d'être toi et...

— Heureusement que j'ai trouvé ça dans ton placard, dit Molly en faisant tourner autour de son index une perruque noire aux cheveux ondulés. Un vestige d'Halloween ?

— Oui. Wonder Woman, confirma Luce avec une grimace. Ce n'était pas la première fois que Luce regrettait d'avoir choisi ce déguisement d'Halloween au collège.

— En tout cas, ça a marché.

Ainsi, Molly venait à sa rescousse... C'était bizarre, car, avant, elle était

du côté de Lucifer. Mais, tout comme Cam et Roland, Molly elle-même n'avait pas envie de retomber. Donc ils se tenaient les coudes.

— Tu m'as couverte ? Je ne sais pas quoi dire. Merci.

— De rien.

Molly se tourna vers Callie afin de dévier la reconnaissance de Luce sur cette dernière :

— C'est elle qui a été le vrai Satan à la langue fourchue. *C'est* elle qu'il faut remercier.

Sur ce, sans plus s'attarder, elle passa une jambe par la fenêtre ouverte, avant de se retourner pour lancer :

— Je pense que vous allez pouvoir

vous débrouiller seules maintenant ?
Moi, j'ai une rencontre au sommet à Waffle House pour une gaufres-partie. Luce répondit en levant le pouce et se laissa tomber sur son lit.

— Oh, Luce ! murmura Callie. Quand tu es partie, il s'est passé de drôles de choses. Le jardin a été complètement recouvert de poussière grise. Mais il a suffi que la fille blonde, là, Gabbe, lève la main pour que cette poussière *disparaisse*. Ensuite, on a fait croire à tes parents que tu étais malade, que tout le monde était reparti, et nous, on s'est tranquillement mises à faire la vaisselle avec eux. Au début, je trouvais cette Molly assez infecte,

mais finalement elle est plutôt cool. (Elle plissa les yeux.) Dis, tu es partie où, en fait ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu m'as fichu une de ces trouilles !

— Je ne sais même pas par où commencer, répondit Luce. Je suis désolée.

A ce moment, on entendit un petit coup frappé contre le bois, suivi du grincement familier de la porte qui s'ouvrait.

La mère de Luce fit son entrée, les cheveux ébouriffés et retenus en arrière par un clip jaune, le visage sans maquillage, et très joli. Elle portait un plateau chargé de deux verres de Coca, deux assiettes de

toasts beurrés et une boîte d'Alka-Seltzer.

— Ah ! J'ai l'impression que quelqu'un va mieux ! se réjouit-elle.

Luce attendit que sa mère pose le plateau sur la table de chevet ; puis elle l'enlaça et enfouit le visage dans son peignoir de bain rose, les larmes lui montèrent aux yeux. Elle renifla.

— Ma petite fille, dit sa mère en lui tâtant le front et les joues pour vérifier si elle avait de la fièvre.

Elle ne lui avait pas parlé de cette voix douce depuis des siècles, et c'était si bon à entendre...

— Je t'aime, maman.

— Ne me dis pas qu'elle est trop malade pour nous accompagner aux

soldes du Black Friday !

C'était le père de Luce qui venait d'apparaître sur le seuil, muni d'un arrosoir en plastique vert. Il souriait, mais derrière ses lunettes sans bordure ses yeux étaient inquiets.

— Je me sens mieux, dit Luce, mais...

— Oh, Harry ! intervint Doreen. Tu sais bien qu'elle n'était là que pour la journée. Il faut qu'elle retourne au lycée.

Elle se tourna vers sa fille :

— Daniel a appelé tout à l'heure, ma chérie. Il a proposé de venir te prendre pour te ramener à l'école. J'ai évidemment dit que ton père et moi nous serions heureux de le faire,

mais...

— Non, l'interrompt Luce, se souvenant du plan que Daniel avait détaillé dans la voiture. Allez donc faire les soldes, tous les deux. C'est la tradition dans la famille Price. Oïl ne rate pas les soldes du lendemain de Thanksgiving.

Il fut convenu que Luce rentrerait avec Daniel, et que ses parents emmèneraient Callie à l'aéroport.

Pendant que les filles prenaient leur petit déjeuner, les parents de Luce restèrent assis sur le lit en lui racontant la soirée de Thanksgiving («Gabbe a lavé toute la vaisselle en porcelaine, quel ange ! »). Quand la conversation bifurqua sur les soldes

du Black Friday qu'ils avaient l'intention de prospecter («Ton père n'est intéressé que par une chose, les outils »), Luce s'aperçut qu'elle n'avait rien dit, hormis des banalités destinées à remplir la conversation, comme « Ah bon ? » et « C'est bien ».

Quand ils se levèrent enfin pour emporter les assiettes à la cuisine, et que Callie commença à emballer ses affaires, Luce se rendit à la salle de bains et ferma la porte.

Elle était seule pour la première fois depuis ce qui lui semblait un million d'années. Elle s'assit et se regarda dans la glace. C'était bien elle, mais elle se sentait différente.

Il y avait du Layla dans ses lèvres bien ourlées, du Lulu dans les vagues épaisses de ses cheveux, l'intensité de Lu Xin dans la couleur noisette de ses yeux, la fossette espiègle de Lucia dans sa joue. Elle n'était pas seule. Peut-être ne le serait-elle plus jamais. Là, dans le miroir, se trouvaient toutes ses incarnations passées, qui lui rendaient son regard et se demandaient : «Qu'est-il advenu de nous ? De notre histoire et de notre amour ? »

Elle prit une douche et mit un Jean propre, ses bottes noires et un long sweat-shirt blanc.

Elle s'assit sur la valise de Callie pour aider son amie à la fermer. Un

épais silence s'était installé. Ce fut elle qui le rompit enfin :

— Callie, tu es ma meilleure amie. Je vis en ce moment quelque chose que je ne comprends pas. Mais cela n'a rien à voir avec toi. Je suis désolée de ne pas être plus précise, mais tu m'as manqué. Tellement manqué !

Callie se raidit :

— D'habitude, tu me racontes tout.

Mais le regard qu'échangèrent les deux jeunes filles révélait qu'elles savaient que ce ne serait plus possible.

Une portière de voiture claqua dehors. A travers les stores ouverts, Luce vit Daniel s'avancer dans le

chemin. Et, alors qu'il ne l'avait quittée que depuis une petite heure, Luce sentit ses joues rougir de plaisir. Il marchait lentement, d'un pas aérien, et son foulard rouge flottait au vent derrière lui. Callie elle-même le dévora des yeux.

Les parents de Luce attendaient dans l'entrée. Elle les prit dans ses bras un long moment – d'abord son père, puis sa mère, et ensuite Callie, qui la serra très fort et chuchota rapidement :

— Ce que je t'ai vue faire la nuit dernière était très beau. Je veux que tu le saches.

Luce sentit ses yeux s'embrumer une fois de plus. Elle rendit son

étreinte à son amie en formant le mot « merci » avec ses lèvres.

Puis elle remonta le sentier, à la rencontre des bras de Daniel, et de tout ce qu'ils apportaient.

— Ah ! voilà les tourtereaux, qui roucoulent, qui roucoulent, chanta Arriane en guise de bienvenue.

Sa tête jaillit à l'angle d'une longue bibliothèque derrière laquelle elle était assise en tailleur sur une chaise de bois, en train de jongler avec des balles aki. Elle portait une combinaison et des rangers, et ses cheveux noirs étaient coiffés en une multitude de petites nattes.

Luce n'était pas vraiment enchantée de se retrouver dans la

bibliothèque de Sword *Se* Cross. La salle avait été rénovée depuis qu'elle avait subi l'incendie, mais il y flottait toujours une odeur désagréable, comme des miasmes persistants. L'administration avait minimisé les faits en parlant d'un incendie accidentel, mais quelqu'un y avait laissé la vie

— Todd, un étudiant silencieux que Luce n'avait pratiquement pas connu avant la nuit de sa mort. La jeune fille savait pourtant que quelque chose de bien plus sombre se cachait sous la surface de toute cette histoire. Elle s'en voulait.

Quand elle pénétra dans la salle de lecture avec Daniel, elle constata

qu'Arriane n'était pas seule. Ils étaient tous là : Gabbe, Roland, Cam, Molly, Annabelle – l'ange aux longues jambes et aux cheveux rose vif – et même Miles et Shelby, qui leur firent signe avec excitation et ne ressemblaient décidément pas tout à fait aux autres anges, ni d'ailleurs aux adolescents mortels.

Miles et Shelby... est-ce que... est-ce qu'ils ne se tenaient pas par la main ? Mais, quand elle voulut y regarder de plus près, elle s'aperçut que leurs mains avaient disparu sous la table où tous étaient assis.

Miles baissa sa casquette de baseball encore un peu plus sur son front. Shelby se racla la gorge et se pencha

sur un livre.

— Ton livre, signala Luce à Daniel dès qu'elle eut aperçu le dos du gros volume, où une épaisse couche de colle brune s'effritait à la base. Sur la couverture passée, on pouvait lire : *Les observateurs : Le mythe dans l'Europe médiévale, par Daniel Grigori.*

Elle tendit machinalement la main vers la pâle couverture grise. Elle ferma les yeux, assaillie par le souvenir de Penn, qui n'aurait pas dû mourir. De plus, la photo contrecollée au dos de la couverture du livre était la première chose qui l'avait convaincue que ce que Daniel lui avait raconté de leur histoire pouvait

être plausible.

C'était une photo prise dans une autre vie, à Helston, en Angleterre. Et, désormais, il n'y avait plus aucun doute : la jeune femme de la photo était Lucinda Price.

— Vous l'avez trouvé où ? demanda-t-elle.

Sa voix avait dû manquer de naturel, car Shelby lança :

— Et d'abord, qu'est-ce qu'il a de spécial, ce vieux bouquin poussiéreux ?

— Il est très précieux. C'est notre seule clé, maintenant, répondit Gabbe. Sophia a essayé de le faire brûler.

— Sophia ? s'écria Luce en portant

la main à son cœur. Mlle Sophia a essayé... le feu dans la bibliothèque ? C'était elle ?

Les autres opinèrent du chef.

— Elle a tué Todd, dit Luce d'une voix blanche.

Donc, ce n'était pas sa faute... Un mort de plus à mettre sur l'ardoise de Sophia.

— Et elle a failli tomber raide morte sous le choc, la nuit où tu le lui as montré, précisa Roland. Nous aussi, nous avons tous été choqués, d'autant plus que tu as survécu pour en parler.

— On évoquait le fait que Daniel m'avait embrassée, se souvint Luce en rougissant. Et que j'avais survécu.

C'est ça qui a surpris Mlle Sophia ?

— En partie, confirma Roland. Mais dans ce livre il y a plein d'autres choses que Sophia n'avait pas envie que tu apprennes.

— Pas terrible, pour une enseignante, hein ? fit remarquer Cam.

— Et qu'est-ce qu'elle ne voulait pas que j'apprenne ? Tous les anges se tournèrent vers Daniel d'un même mouvement.

— La nuit dernière, nous t'avons dit qu'aucun des anges ne savait où nous avions atterri au moment de la Chute, dit Daniel.

— Oui, c'est à peu près ça, confirma Shelby. On se demande

comment c'est possible. Normalement, ce genre de choses aurait dû se graver pour toujours dans la mémoire de notre super-mémorisateur...

Cam réagit aussitôt devant l'attaque :

— Essaie donc de tomber dans un gouffre sans fond pendant neuf jours d'affilée en passant à travers toute une série de dimensions et des milliards de kilomètres, d'atterrir sur la tête, de te casser les ailes, de tourner en rond pendant je ne sais combien de temps, couvert de contusions, de vagabonder dans le désert pendant des décennies en te demandant qui, ou quoi, ou qu'est-ce

que tu es... après tout ça, tu pourras te moquer du super-mémorisateur !

— D'accord, tu as eu des problèmes, répondit Shelby en prenant sa plus belle voix de psy. Si je devais poser un diagnostic...

— Bon, au moins, tu te souviens qu'il y avait un désert, intervint Miles avec diplomatie, ce qui fit rire Shelby.

Daniel se tourna vers Luce :

— J'ai écrit ce livre après t'avoir perdue au Tibet, mais avant de te rencontrer en Prusse. Je sais que tu as visité cette vie au Tibet parce que je t'ai suivie là-bas ; tu comprends sans doute pourquoi le fait de te perdre sans arrêt comme ça m'a

incité à faire des recherches pendant des années pour trouver le moyen de se sortir de cette malédiction.

Luce baissa le nez. Cette mort-là avait conduit son amoureux à s'élançer tout droit d'une falaise. Elle avait très peur que cela ne se reproduise.

— Cam a raison, reprit Daniel. Aucun de nous ne se souvient de l'endroit où nous avons atterri. Nous avons parcouru le désert jusqu'à ce que ce ne soit plus un désert, nous avons parcouru les plaines, et les vallées, et les mers, jusqu'à ce qu'ils *deviennent* un désert. Ce n'est que lorsque nous nous sommes retrouvés peu à peu les uns et les autres, et

que nous avons commencé à assembler les pièces de l'histoire, que nous nous sommes souvenus d'avoir été des anges.

Mais il y a eu des vestiges de notre Chute, des souvenirs que les humains ont trouvés et gardés en croyant sans comprendre qu'il s'agissait de trésors, de cadeaux d'un dieu. Pendant longtemps, ces reliques sont restées cachées dans un temple de Jérusalem, mais elles ont été volées et éparpillées en différents endroits au cours des croisades. Aucun de nous ne savait où.

Quand j'ai fait mes recherches, je me suis concentré sur l'époque médiévale et je me suis tourné vers

toutes les sources possibles, dans une sorte de chasse au trésor théologique. Ce que j'en ai retiré, c'est que si ces trois objets peuvent être retrouvés et rassemblés au mont Sinaï...

— Pourquoi le mont Sinaï ? s'enquit Shelby.

— C'est là que les canaux qui relient le Trône et la Terre sont les plus proches, expliqua Gabbe. C'est là que Moïse a reçu les dix commandements, c'est par là qu'entrent les anges quand ils délivrent les messages du Trône.

— Tu n'as qu'à penser que c'est par là que Dieu plonge, ajouta Arriane sans cesser de jouer avec sa balle

aki, laquelle atterrit
malencontreusement dans une
lampe.

— Mais avant que tu poses la question, dit Cam en s'adressant à Shelby, le mont Sinaï n'est pas le site d'origine de la Chute.

— Ce serait beaucoup trop facile, ironisa Annabelle.

— Si on arrive à rassembler les reliques au mont Sinaï, précisa Daniel, en théorie, le lieu de la Chute sera révélé.

— En théorie, répéta Cam d'un ton railleur. Est-ce que vous me permettez de dire qu'on peut se poser des questions sur la validité des recherches de Daniel ?

Daniel serra les mâchoires, puis demanda sèchement :

— Tu as une meilleure idée ? Cam, piqué au vif, éleva le ton :

— Tu ne crois pas que ta théorie renforce plutôt l'idée que ces reliques ne sont que des rumeurs ? Comment savoir si elles pourront agir comme nous l'espérons ?

Luce regarda le groupe d'anges et de démons... ses seuls alliés dans cette quête pour son salut, celui de Daniel... et celui du monde.

— Donc, ce lieu inconnu est l'endroit où il faut que nous nous trouvions dans neuf jours à partir de maintenant, dit-elle.

— *Moins* de neuf jours à partir de

maintenant, rectifia Daniel. Dans neuf jours à partir de maintenant, ce sera trop tard. Lucifer et la multitude d'anges bannis du Paradis seront déjà arrivés.

— Mais si on peut arriver avant Lucifer sur le site de la Chute, objecta Luce, qu'est-ce qui se passera ?

Daniel eut un geste d'ignorance :

— On ne sait pas vraiment. Je n'ai jamais parlé de ce livre à personne parce que je ne savais pas à quoi ça nous mènerait, et si tu n'y étais pas pour jouer ton rôle...

— Mon rôle ? s'étonna Luce.

— Ton rôle, qu'on ne comprend pas encore vraiment... Gabbe donna un

coup de coude à Daniel pour lui couper la parole :

— Ce qu'il veut dire, c'est que tout sera révélé à temps. Molly se frappa le front :

— Ah bon ? Tout sera révélé ? C'est tout ce que vous savez, les gars ? C'est *ça* qui vous fait courir ?

— Oui, *ça*, et *ton* importance, dit Cam à Luce. C'est toi la pièce maîtresse pour laquelle ils se battent ici.

— Quoi ? murmura Luce.

— Boucle-la, intima Daniel à Cam. Puis, s'adressant à Luce :

— Ne l'écoute pas.

Cam poussa un grognement, mais personne n'en tint compte. Son

mépris continua à planer dans l'atmosphère comme un hôte indésirable. Ni les anges ni les démons ne lâchèrent un mot de plus sur le rôle que jouait Luce et sa capacité de stopper la Chute.

— Donc, toutes ces informations, cette chasse au trésor, tout ça, c'est dans ce livre ? demanda la jeune fille.

— Plus ou moins, répondit Daniel. Il me reste juste à passer un peu de temps à vérifier le texte pour savoir où commencer.

Les autres quittèrent la table afin de laisser le champ libre à Daniel. Luce sentit la main de Miles effleurer son bras. Ils avaient à peine échangé

un mot depuis qu'elle était rentrée par l'Annonciateur.

— Luce, je peux te parler ? chuchota le jeune homme. Son expression tendue rappela à Luce les derniers moments qu'elle avait passés avec lui dans le jardin, chez ses parents.

Ils n'avaient jamais vraiment parlé du baiser qu'ils avaient échangé à Shoreline, sur le toit du dortoir. Miles avait sans doute conscience que c'était une erreur... Mais pourquoi Luce avait-elle l'impression de l'encourager, chaque fois qu'elle était gentille avec lui ?

Au même instant, Gabbe vint les rejoindre.

— Luce, j'ai pensé qu'il fallait te le dire... Si tu as envie de rendre visite à Penn, c'est le moment.

— Bonne idée, approuva Luce, merci.

Elle lança un regard d'excuse à Miles, mais ce dernier se contenta de baisser sa casquette de base-ball sur ses yeux et de se retourner pour murmurer quelque chose à Shelby.

Celle-ci, qui se tenait derrière Daniel en essayant de lire le livre par-dessus son épaule, toussota pour manifester son indignation :

— Hum, hum ! Et que devenons-nous, Miles et moi ?

— Vous, vous rentrez à Shoreline, répondit Gabbe, d'un ton professoral

que Luce ne lui avait jamais entendu. Vous allez avertir Steven et Francesca. Nous aurons peut-être besoin de leur aide... et de la vôtre aussi. Dites-leur (elle prit une profonde inspiration)... dites-leur que ça y est. Que la partie finale est engagée, mais pas comme nous nous y attendions. Racontez-leur tout. Ils sauront quoi faire.

— Très bien, répondit Shelby, l'air renfrogné. C'est toi le chef.

— Hé ho ! cria Arriane en mettant les mains en porte-voix autour de sa bouche. Si Luce a envie de sortir, il faudra que quelqu'un l'aide à descendre par la fenêtre !

Elle tambourina sur la table d'un air

qui se voulait penaud et expliqua :

— J'ai mis une barricade de livres devant l'entrée, au cas où un curieux aurait la mauvaise idée de venir nous déranger.

— Prems !

C'était Cam, qui, déjà, passait son bras sous le coude de Luce. Elle voulut protester, mais les autres anges ne semblèrent pas y voir d'objection. Daniel ne le remarqua même pas.

Quand elle passa près d'eux, Shelby et Miles articulèrent tous deux silencieusement, avec plus ou moins de gravité : « Fais attention. »

Cam la conduisit près de la fenêtre, un sourire aux lèvres. Il souleva le

panneau de verre et, ensemble, ils parcoururent des yeux le campus où ils s'étaient rencontrés, où ils étaient devenus proches, où il avait rusé pour lui arracher un baiser. Il n'y avait pas que de mauvais souvenirs...

Il franchit la fenêtre le premier, atterrit doucement sur le rebord, et lui tendit la main :

— Si mademoiselle veut bien se donner la peine...

Il la tenait solidement, et elle se sentit toute petite, toute légère, quand il la souleva et la fit descendre de deux étages en deux secondes. Ses ailes étaient recouvertes, mais il se déplaçait aussi gracieusement que s'il volait. Ils se posèrent sur l'herbe

humide de rosée en douceur.

— Je sens que tu ne veux pas de ma compagnie au cimetière... et même, en général.

— C'est vrai. Non, merci.

Il détourna les yeux et enfouit la main dans sa poche pour en sortir une clochette en argent. Cela semblait être un objet ancien, avec des inscriptions en caractères hébraïques.

Il la lui tendit :

— Sonne quand tu voudras remonter.

— Cam, demanda Luce, quel est mon rôle dans tout ça ? Il tendit la main pour lui toucher la joue, puis se ravisa, laissant son geste en suspens.

— Daniel a raison. Ce n'est pas à nous de te le dire.

Il n'attendit pas sa réponse. Simplement, il plia les genoux et se détacha du sol, sans un regard en arrière.

Pendant quelques instants, Luce regarda autour d'elle, laissant l'humidité familière de Sword & Cross se coller à sa peau. Elle se demanda si ce lycée sinistre, avec ses bâtiments néogothiques mastoc et sévères, son environnement sombre et désolé, lui semblait toujours pareil ou non.

Elle traversa le campus, l'herbe aplatie des communs, passa devant le dortoir sinistre, et arriva face au

portail de fer du cimetière. Là, elle s'arrêta et sentit la chair de poule recouvrir ses bras.

Le cimetière avait encore un cratère creusé au milieu du terrain et sentait toujours aussi mauvais. La poussière soulevée par le combat des anges avait disparu. A cette heure, la plupart des élèves dormaient encore, et de toute façon il y avait peu de risques d'en rencontrer au cimetière, sauf si quelqu'un avait été puni.

Elle franchit le portail et déambula entre les stèles et les tombes recouvertes de terre. Tout au bout, à l'autre extrémité, se trouvait la dernière demeure de Penn.

Luce s'assit au pied de la sépulture

de son amie. Elle n'avait pas de fleurs et ne connaissait aucune prière, aussi posa-t-elle les mains sur l'herbe froide et humide. Elle ferma les yeux et envoya un message personnel à Penn en se demandant avec inquiétude s'il lui parviendrait.

De retour sous les fenêtres de la bibliothèque, Luce, un peu énervée, repensa à Cam et à sa clochette. Elle n'avait pas besoin de son aide ! Elle arriverait bien à grimper là-haut toute seule !

La partie inférieure du toit en pente fut assez facile à escalader. De là, elle parvint à se hisser jusque sous le rebord étroit qui longeait les fenêtres. Il faisait à peu près

soixante centimètres de large. Elle avançait prudemment, et c'est alors qu'elle entendit des éclats de voix : Cam et Daniel se chamaillaient.

— Et si jamais l'un de nous était intercepté ? criait Cam, d'un ton pressant. Tu sais très bien que nous sommes plus forts quand nous sommes unis, Daniel.

— A quoi nous servira notre force si nous n'arrivons pas à temps ? On sera purement et simplement *effacés*.

Elle les imaginait très bien, de l'autre côté du mur : Cam, les poings serrés, des éclairs plein ses yeux verts, et Daniel, stoïque et imperturbable, les bras croisés sur la

poitrine.

— Je ne te fais pas confiance. Tu vas agir en ton propre nom ! lança Cam d'un ton dur.

— Il n'y a rien à discuter, répondit Daniel, toujours aussi inébranlable. Il faut se séparer, c'est la seule solution.

Les autres restaient silencieux. Sans doute pensaient-ils la même chose que Luce.

Arrivée à la fenêtre, elle vit que les deux anges étaient face à face. Ils se comportaient beaucoup trop comme deux frères pour que quiconque se risque à s'interposer entre eux.

La jeune fille s'agrippa au rebord de la fenêtre. Elle sentit une petite

bouffée de fierté – ce qu'elle n'aurait jamais avoué – à l'idée d'avoir réussi à se débrouiller toute seule pour remonter. Sans doute qu'aucun des deux anges ne le remarquerait. Avec un soupir, elle passa une jambe à l'intérieur. C'est alors que le cadre de la fenêtre se mit à trembler.

Le verre vibra dans son cadre et le bord de la fenêtre tournoya dans ses mains, si violemment qu'elle fut presque éjectée. Elle se cramponna de toutes ses forces. Son corps fut parcouru de vibrations telles qu'elle crut sentir son cœur et son âme frémir à l'unisson.

— Un tremblement de terre, murmura-t-elle.

Sa main faiblit sur le bord de la fenêtre et son pied racla le rebord de pierre.

— Lucinda !

Daniel se précipita à son secours. Ses mains vinrent agripper les siennes. Cam était là, lui aussi, une main sous les épaules de Luce, l'autre sur l'arrière de sa tête. Dans la pièce, les étagères bougeaient et les lumières vacillaient. Les deux anges lui firent franchir la fenêtre qui tanguait follement juste avant que la vitre s'échappe de son cadre et se brise en mille morceaux.

Luce dévisagea Daniel, hébétée. Il la tenait toujours par les poignets, mais il avait les yeux fixés sur

l'extérieur. Il regardait le ciel, devenu gris et furieux.

Le plus insupportable était cette vibration qui traversait son corps, qui lui donnait l'impression d'avoir été électrocutée. Cela parut durer une éternité, mais ne dura que cinq secondes, peut-être dix... assez longtemps pour que Luce, Cam et Daniel se jettent sur le plancher poussiéreux.

Puis le tremblement cessa et un silence mortel s'abattit.

— Ah ben, ça alors ! s'écria Arriane en se relevant. On nous aurait déposés en Californie sans que je m'en aperçoive ? On ne m'a jamais dit qu'il y avait des lignes de faille en

Géorgie !

Cam retira de son bras un long débris de verre. Luce poussa un son étouffé à la vue du sang rouge vif qui s'écoulait de son coude, mais il n'avait pas l'air de souffrir.

— Ce n'était pas un tremblement de terre, déclara-t-il. C'était un déplacement sismique dans le temps.

— Un quoi ? demanda Luce.

— C'est le premier d'une longue série, répondit Daniel. Par la fenêtre brisée, il observa un cumulus blanc qui traversait le ciel devenu bleu.

— Plus Lucifer se rapproche, plus leur violence va augmenter, ajouta-t-il.

Il échangea un coup d'œil avec

Cam, qui approuva d'un signe de tête.

— Tic, tac, tic, tac, dit ce dernier. Nous n'avons plus beaucoup de temps. Il faut partir.